

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ENLÈVEMENT
SUIVI DE
LA TABLE D'OPÉRATION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN CRÉATION LITTÉRAIRE

PAR
DAMIEN BLASS-BOUCHARD

NOVEMBRE 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les personnes qui ont inspiré ce mémoire : Mathieu, pour sa passion de la science-fiction et du fantastique; Francis, pour son pragmatisme devant le texte; Jean-Ernest, qui m'a appris les soubassements de toutes les théories qui m'intéressaient. Merci à Samuel Archibald pour ses bonnes idées et son approche. Mention à Jean-François Chassay, qui m'a aidé à compléter ma tâche avec diligence. Je ne saurais non plus passer sous silence l'appui indéfectible de ma famille et de mes meilleurs amis. Il aurait été impossible de compléter cette tâche sans leur soutien.

AVANT-PROPOS

Il m'a fallu beaucoup de temps pour saisir ce qu'on attendait de moi avec la partie essai de ce mémoire en recherche-création. Au départ, je croyais que je n'aurais qu'à rendre compte de mes recherches sur le surnaturel et les multiples connexions que je lui découvrais avec la littérature et la psychologie. Or, la mise en forme de mes pensées s'est avérée ardue, puisque ce que j'intuitionnais comme vrai, clair et puissant ne relevait que d'un sentiment intérieur, qui au fond se traduisait par un savoir vague. C'est tout le problème de travailler à partir de tels matériaux : le sacré représente le conflit original entre la subjectivité et l'objectivité, et parvenir à un discours qui soit conforme aux normes établies par le programme m'a demandé une constante remise en question. Sur les extraterrestres, il circule nombre de théories passablement douteuses. J'ai dû organiser mon écriture afin que ma position reste camp  e dans le discours académique, qui par son all  gence au savoir, exige une participation constante des compétences entre texte, sources et interprétation des données.

Quant à mon projet de création, il m'a causé des problèmes d'un autre ordre : je savais que je voulais écrire sur la famille, sur l'autorité, divulguer ma perception de la spiritualité.    l'origine, j'avais prévu créer une utopie nordique, qui ressemblerait *Au meilleur des mondes* visit  e par une entité lovecraftienne. Or, il est advenu qu'en mettant les bases pour un projet aussi ambitieux, je d  laissais quelque chose d'essentiel: il fallait retourner plus proche des personnages, véhiculer leurs interrogations face à la vie, qui est parfois une donnée incertaine. C'est en fouillant dans le registre de ma mémoire que je me suis souvenu de cette peur que j'avais des extraterrestres. En revenant sur le lieu de ce souvenir fascinant, inquiétant, cette impression fugace est parvenue à générer une réflexion nouvelle sur la religion en l'insérant au cœur de la dynamique familiale. Mon inclinaison pour le fantastique rencontrait la science-fiction, et je pouvais partager ce qui, dans ma vie, revêt l'importance d'une expérience indicible : la rencontre avec l'Autre.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	iii
RÉSUMÉ	v
L'ENLÈVEMENT	1
LUEUR	3
LA MAISON	11
CAUCHEMARS	24
CHEZ LES SALOMON	29
LA GARDIENNE	41
AU RUISSEAU	48
DEUX AMOUREUX	56
L'AGENT	64
LA PRIÈRE DE DAVID	67
ENQUÊTES PARALLÈLES	73
MEURTRE D'ANDRÉ	88
DOCTEURS	92
UN CHEF	96
HYPNOSE	101
L'ARTICLE	109
LA VOISINE	112
SUCCÈS	119
RÉPÉTITION	122
LE BAPTÊME	125
ELLIPSE	138
LA TABLE D'OPÉRATION	146
INTRODUCTION	147
LE RAPPORT ENTRE LES EXTRATERRESTRES ET LE DÉMON	153
ENTRE LE JE ET LE TU	165
SEXE HYBRIDE	178
BIBLIOGRAPHIE	192

RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-création est composé de deux parties.

L'Enlèvement est un roman qui raconte l'histoire d'André, un adolescent qui éprouve le contact avec une présence extraterrestre. Le noyau de l'intrigue se constitue des prémisses de cette rencontre, ainsi que sur les effets, les changements qu'elle insuffle au personnage principal. Par une narration à focale externe, le récit évolue au sein de deux communautés : d'abord la famille, la vie privée, et ensuite l'  glise évangélique, dont les dirigeants cherchent à tirer parti de l'expérience d'André. Cette histoire a été composée sur le mode propre à la littérature fantastique, qui mise sur l'hésitation, l'ambivalence subjective du lecteur. La matière de l'intrigue repose sur les codes propres à la science-fiction, mais il se trace en parallèle une forme d'enquête, qui utilise les mécanismes du récit de détection. Enfin, la thématique principale de *L'Enlèvement*, roman hybride, joue sur une satire de la religion à partir de ses éléments discursifs : entre autres la peur, la manipulation psychologique, la sexualité, l'initiation, l'imaginaire de la fin du monde et l'attrait du mal.

La table d'opération, tel que son nom le suggère, est un essai réflexif basé sur les expériences d'enlèvements par les extraterrestres, où le témoin subit une chirurgie aux mains des visiteurs. Il est rédigé en quatre parties : l'introduction vise à rendre compte du matériel autobiographique dont origine cette fascination. Le chapitre premier porte sur la relation entre les extraterrestres et le démon, et travaille l'hypothèse selon laquelle la rencontre avec cette entité venue de l'espace renoue avec certains récits bibliques. Le deuxième chapitre tente de mettre à jour les mécanismes de cette rencontre avec l'altérité radicale sur le plan de la narration fantastique, qui oppose le sujet à son objet. Enfin, le troisième chapitre, plus ancré dans la théorie de l'inconscient, cherche à révéler l'origine de cette altérité pour en extraire la matière pulsionnelle, identitaire et libidinale. De telles interrogations se situent dans une sphère connexe à la littérature, mais relèvent aussi de l'histoire des religions, de la métaphysique et de la philosophie. L'altérité radicale est une donnée cruciale à la compréhension de notre civilisation, puisqu'elle représente la part d'ombre de notre connaissance. Elle ébranle nos certitudes, exige une remise à jour de nos conceptions pré-établies. Une des thèses que cherche à révéler cet essai, c'est que l'humain développe ses connaissances à partir d'un problème de representation. C'est à partir de ce problème que l'on peut articuler le cheminement de notre passé jusqu'à une donnée présente, actuelle, et qui s'incarne dans notre devenir futur.

MOTS CLÉ : EXTRATERRESTRES, FANTASTIQUE, SCIENCE-FICTION, ROMAN POLICIER, SATIRE, HISTOIRE DES RELIGIONS, CHRISTIANNISME, SACRÉ, MYTHOLOGIE, LE MAL, SÉDUCTION, DÉMONIAQUE, BIBLE, PSYCHANALYSE.

L'ENLÈVEMENT

*Or moi, je vivais autrefois sous la Loi, mais
quand est apparu l'interdit, le péché s'est mis à
vivre. Et moi, je suis mort. Et en moi, l'interdit, fait
pour la vie, devint instrument de mort.*

— Romains, 7-9.

LUEUR

Maman conduisait à une seule main sur le volant, l'autre était posée sur la jambe de son mari. Depuis le début du trajet, André avait pu observer le manège. Son père feignait d'être absorbé par l'extérieur, alors elle glissait les doigts à l'intérieur de sa cuisse. Il la repoussait à chaque tentative. Elle attendait, avant de répéter son geste.

La voiture emprunta le pont. André appuya son front contre la vitre. À l'endroit le plus élevé de la structure, on pouvait apercevoir l'horizon. La rivière s'écoulait vers un point de fuite, comme si elle allait se jeter dans le ciel. De lourds nuages couleur cendre laissaient filtrer une lumière noire. *Si seulement je pouvais aller me cacher là-bas.*

Un point rouge apparut à basse altitude, à proximité des flots. André crut d'abord à une éclaircie, mais la lumière se mit à bouger. Elle dansait à la surface des eaux, minuscule tache incandescente, oscillant à la lisière du regard. Affolé, il tenta de suivre la chose avec son doigt. Il réussit à l'entrevoir effectuer une manoeuvre, un mouvement de reconnaissance. Était-il le seul à l'apercevoir? Ses parents semblaient trop préoccupés à s'échanger des caresses. La fin du pont approchait. La rambarde fit place à un rempart de béton, il la perdit de vue. Ni maman ni son père n'avaient remarqué l'anomalie.

Ils s'enfoncèrent au creux d'un tunnel au plafond strié de fentes lumineuses. À la bouche de sortie, l'autoroute les accueillit au beau milieu d'un secteur composé d'une succession de garages, d'entrepôts poussiéreux isolés par des enclaves routières. Tout au bout de la zone industrielle, derrière une rangée de magasins à rayons et de détaillants en gros se dressait un énorme bâtiment au toit en pyramide au sommet duquel se juchait une croix, bien visible. Sur la façade, on avait inscrit en lettres géantes : ÉGLISE DU SOUFFLE.

André saisit son Nouveau Testament, en éplucha rapidement les pages. Après les Évangiles, il trouva le verset : *Corps un, Souffle un, comme vous avez été appelés à un unique espoir de par votre vocation.*

— Vocation? interrogea maman, comme si elle avait lu dans ses pensées.

Ses yeux étaient rivés sur lui dans le rétroviseur. Un regard inquisiteur, pâle et froid. Il répondit qu'il récitait une prière. Le père d'André ne contenait plus sa joie d'arriver à destination.

- Tu vas voir mon gars. Ici, ils ont un ministère exprès pour les jeunes.
- Les jeunes, c'est l'avenir.

Plus de mille voitures s'alignaient dans un stationnement recouvert de gravier. Elle gara le véhicule en retrait, près de la rue. Ils s'immobilisèrent dans l'habitacle. Dehors, une famille d'Haïtiens avançait contre le vent glacé. À l'orée des portes, il se formait un attroupement sous les énormes lettres blanches, assemblage de manteaux sombres parfois très colorés, teintes fluo.

- Je n'ai pas envie d'y aller.
- N'aie pas peur André, personne ici ne te veut du mal.
- Ton père a raison. À force de te méfier de tout le monde, tu te coupes de vivre des expériences. C'est la même chose avec Jésus, il ne viendra jamais dans ton cœur si tu ne lui fais pas confiance.

Son père approuva les paroles de sa femme. Il sortit du véhicule et ouvrit le coffre dans lequel se trouvait le caisson renfermant sa basse électrique. Maman le rejoignit, s'accrocha à son bras. Ils verrouillèrent les portières et avancèrent côte à côte contre la bise du printemps. André les suivait en retrait, maman lui ordonna de se dépêcher. Ensemble ils franchirent les double-portes de l'Église du Souffle.

Une fois dans le hall, Maman enleva son manteau en frissonnant. Elle portait une robe rouge avec des collants noirs assortis à ses escarpins. André leva le nez vers la voûte très haute dont les solives descendaient en angle de quarante-cinq degrés. Le plancher était recouvert de linoléum beige parsemé de tuiles vertes. Les voix se réverbéraient dans l'espace. On s'embrassait sur les deux joues, on se faisait l'accolade. À tout bout de champ éclataient des « Dieu te bénisse ». C'était pour la plupart des gens ordinaires, des familles dans leur meilleur appareil. Son père circulait parmi ses frères et soeurs, les saluant d'un sourire jovial. Maman s'approcha de son épaule, déposa un baiser dans son cou. L'homme se retourna et l'embrassa délicieusement sur la bouche.

Un petit garçon courait éperdument à travers les adultes. Visage bouffi, morve au nez, il regardait sans cesse derrière lui comme si le loup était à ses trousses, son front vint buter contre le caisson de la basse électrique. Il s'étala de tout son long sur le sol, assommé. Un homme aux manières torves agrippa le bambin par le col et le renversa sur son épaule comme

un sac. Il s'excusa, son fils n'avait aucune manière, emportant son paquet qui gigotait en hurlant.

L'entrée du sanctuaire était gardée par une grosse dame qui distribuait l'ordre du jour. Elle tendit une brochure à ses parents, et leur demanda s'ils venaient à l'Église du Souffle pour la première fois. Maman révéla que oui, impressionnée par tant d'affluence, un réel contraste avec leur ancienne église qui ne comptait pas plus de trente personnes. Quelle joie de voir autant de gens venus s'abreuver de la présence du Seigneur ! André fit un pas de côté afin d'entrer dans le sanctuaire, mais la grosse dame lui barra le passage. Les enfants n'étaient pas admis à l'intérieur, et devaient rejoindre l'école du dimanche.

— C'est que, notre fils a douze ans, s'interposa maman.

— Dans ce cas, il a rendez-vous dans la chapelle, au Club Contact, avec les autres adolescents.

— Le Club Contact, s'extasia son père. Un nom qui a du punch !

La dame expliqua à André comment s'y rendre.

— Tu vois le couloir qui poursuit le hall ? Passé la pouponnière, tu tournes à droite. Tu ne peux pas la manquer.

Son père lui caressa la tête. Tout irait bien, il se ferait des amis. « Tu vas avoir du plaisir ». Après la réunion, ils se retrouveraient ici même, devant les portes. André tourna les talons, gêné par le regard de la grosse dame. Maman le retint par la main.

— Tu as oublié ça.

Elle lui remit son Nouveau Testament.

Le livre sacré calé sous l'aisselle, il franchit le hall et parvint à une embouchure où parvenaient des cris de bébés. Une double-porte battante s'ouvrait et se refermaient au rythme de parents pressés. Chaque fois qu'un adulte franchissait l'ouverture, il émanait de la pouponnière une odeur de talc, de biscuits à l'avoine et de caca. André repéra l'homme fâché qui venait d'aller porter son enfant à la crèche. Il chercha à lui dire bonjour, mais ce dernier l'évita brusquement.

André suivit le couloir vers une chapelle d'environ cent chaises séparées en deux sections par une allée menant à une scène de six pouces de haut, où avait été installé un chariot audiovisuel avec une télévision munie d'un magnétoscope.

Un grand Noir vint lui serrer la main. Il s'appelait Gabu, comme la rivière qui coule près du Sinaï. André n'en avait jamais entendu parler.

- Ton père a l'air pas mal cool. Il joue de la guitare ?
- De la basse.
- Et la fille, je veux dire, la jeune femme qui l'accompagne c'est...
- Maman.

Gabu se raidit, un influx de malaise tendit ses lèvres pleines en un sourire crispé. Il s'excusa en balbutiant une excuse et rejoignit un groupe de quatre jeunes, qui l'accueillirent avec une blague. Gabu éclata d'un rire exagéré, ils s'échangèrent des tapes dans les mains. Il s'assit dans la dernière rangée afin d'observer ses semblables. Le Club Contact était constitué d'adolescents âgés de douze à dix-sept ans. La mode ici n'était pas très différente de celle de son école: pantalons cargos, chandails avec de gros logos. Les filles s'habillaient de manière vraiment moins sexy, aucune ne portait de camisole à bretelle spaghetti.

Ils faisaient semblant d'être joyeux ; il les méprisait pour leur attitude bien chrétienne, une bonne humeur feinte, presque robotique. Cela le dérangeait d'être un nouveau, un insecte. Tout le monde avait noté son entrée, personne n'osait venir lui parler, car le Nouveau Testament que maman lui avait donné était de couleur rose, le genre qu'on vous donne dans les cours de catéchèse et ça ne passait pas, il le sentait. Il ouvrit son livre à l'épître aux Éphésiens, chapitre quatre : *c'est pourquoi il est dit : étant monté en haut, il a emmené des captifs, et il a fait des dons aux hommes. Or, que signifie : il est monté, sinon qu'il est aussi descendu dans les régions inférieures de la terre ?*

André leva les yeux de sa page. Dans la première rangée était assise une personne que de prime abord, il n'avait pas remarquée. Une fille. Plus vieille que lui, environ seize ans. Ses cheveux courts étaient retroussés derrière l'oreille grâce à une barrette. Elle fit glisser ses ongles sur sa nuque, ce qui fit saillir ses vertèbres. Sa peau avait une apparence satinée, presque diaphane. La fille devait sentir le regard d'André s'appesantir sur son cou, car elle se retourna brusquement, et c'est ainsi qu'il put voir ses yeux. Ces yeux ! Deux globes de cristal, dont les pupilles aspiraient toute forme de vie à l'intérieur. La brève lueur de ce contact saisit André d'une crampe à l'estomac. Il se détourna pour fixer son attention sur un point vide dans l'espace.

La réunion allait commencer. Gabu monta sur scène, enfila une guitare sèche en bandoulière. Il joua une mélodie répétitive, quatre accords. On réduisit l'intensité de la lumière. L'acétate projeta un carré blanc sur le mur. Un cantique fut glissé à l'intérieur. Les jeunes se levèrent debout pour chanter.

Imitateurs de Dieu, enfants bien-aimés

Marchez dans l'amour

Comme il vous a aimé.

Personne ne peut vous tromper

Ni vous séduire.

Autrefois ténèbres, maintenant lumière,

Réveille-toi, toi qui dors.

Éveille-toi par la parole.

Lève-toi d'entre les morts.

La fille dans la première rangée avait joint les mains, élevées en coupe vers le plafond. Ses seins se soulevaient contre ses côtes. André la fixa, sans pouvoir détacher les yeux de son corps, dont émanait la plus pure beauté. Cela ressemblait tantôt à une langue étrangère, puis à des babillements de bébé, peut-être quelque chose comme de l'hébreu, avait-il appris. Il savait que cet état de transe, où les mots ne rencontrent plus d'obstacle en présence du Seigneur, avait un nom : glossolalie. *Elle parle en langues*. Le mystère de la voix qui l'habitait la transformait en prêtresse. Ce n'était plus une adolescente. Elle aurait pu avoir cent ans, mille ans, peu importe.

Gabu joua le cantique à quatre reprises et suspendit les quatre accords, ils chantèrent le dernier couplet a capella. Le carré de lumière s'éteignit au mur. Un homme énergique apparut sur scène. Il s'empara du micro avec fougue. Dans la mi-trentaine, il portait un veston sport par-dessus un t-shirt noir où était écrit « The King's Lamb », probablement un groupe de rock chrétien.

— Merci à toi Gabu. Mon nom est David Salomon. Je suis le pasteur jeunesse.
Des cheveux d'un blond acier encadraient son visage avenant, au sourire terriblement sympathique.

- La réunion d'aujourd'hui va être un peu spéciale, dit le pasteur en retirant une cassette du pan de sa veste. Le film que vous allez voir a été produit par l'Église du Souffle en accord avec le Club Contact. Ce petit documentaire contient des images réelles qui proviennent d'à travers le monde. Le visionnement sera suivi d'une discussion, puis d'une prière, c'est pourquoi je vous demanderais d'être attentif. Bonne écoute.

Il inséra la cassette dans le lecteur et la télévision devint la seule source de lumière disponible. Sur l'écran, on vit apparaître des étoiles. Non loin parvenait le ressac des vagues, une plage. Il s'agissait d'une vidéo amateur. La respiration de la personne s'arrêtait, puis s'accélérait, ce qui faisait trembler l'objectif, cherchant dans le ciel un endroit erratique. Une étoile se mit tout à coup à grossir, sa lumière à prendre de l'ampleur. La caméra effectua un zoom, mais l'étoile se déplaça subitement, modifia sa course et bifurqua à la verticale, se détachant du lot de ses sœurs, hors cadre.

Le littoral nocturne disparut, remplacé par un champ de maïs ensoleillé. Une montagne au pic enneigé surplombait la vallée. Deux voix parlaient en espagnol, presque des murmures, leur conversation était entrecoupée par des séries de grésillements, qui gagnèrent en intensité. Lentement, un disque métallique surgit de derrière la montagne. Son ombre recouvrit la plantation, masqua le soleil. Il tournait sur lui-même à une vitesse folle. Cette rotation provoquait un crépitemment semblable au son d'une gerbe d'étincelles, un écho en mitraille. Le disque effectua un arc au-dessus du champ et alla se cacher de l'autre côté du sommet couvert de neige.

« Qui sont-ils? », clama une voix grave, secondée par un piano de suspens. Par un effet de montage, des planètes, des galaxies et des nébuleuses tombaient au creux d'un vortex. « Depuis les temps anciens, les hommes, les religions... » Une légion de fidèles se prosternaient devant une pierre noire. Vue à vol d'oiseau du temple, suivi d'un fondu sur des civilisations anciennes, disparues, ils eurent droit aux pyramides. Alors, une bombe nucléaire explosa en noir et blanc, le champignon atomique souleva une cloche de poussière, débris qui éclairèrent le visage des jeunes d'un éclat terne. Au milieu de la déflagration, un étrange visage apparut.

L'être fixait le spectateur de ses globes oculaires opaques. Ses yeux immenses étaient dépourvus de pupilles. Sa peau était pâle, livide, sa bouche aussi fine qu'une cicatrice,

dépourvue de lèvres. Son nez lui rentrait dans le faciès, deux trous qui lui donnaient une expression renflée, imperceptible.

« Qui sont-ils ? », répéta la voix de stentor. Le piano égrenait une à une les notes, sursautant à la fin de chaque gamme. L'être se mit à changer. Ses yeux se rétrécirent en une forme ronde, ses pupilles se creusèrent à la verticale, des yeux de prédateur. Sa peau prit une couleur rose chair animée de veines bleues. Sa bouche s'ouvrit sur deux rangées de dents longues titillées par une langue fourchue. La protubérance nasale au milieu de son visage se retroussa en un museau de chien agressif, sur le point d'attaquer. Assise dans la première rangée, la belle fille joignit les mains en prière, ses lèvres remuant avec ferveur.

Le film se terminait sur cette expression figée de terreur, le générique se mit à défiler dessus. David Salomon éteignit la télévision. Il reprit possession de la cassette sans la rambobiner. Les néons envoyèrent promener une lueur blafarde aux quatre coins de la chapelle.

— Alors, ça vous a plu ?

Plusieurs jeunes du Club Contact avaient le souffle court, leurs doigts humides trituraient des versets de leur bible. D'autres regardaient par terre, André en remarqua un qui se retenait d'aller aux toilettes, appuyant sur sa vessie de son poing. La plupart ne pouvaient détacher les yeux du pasteur, qui scrutait l'assistance, très content de son effet. La belle fille à l'avant continuait de prier, tournait les pages de sa bible Thomson avec une attention particulière. Peut-être cherchait-elle un autre passage.

— Les OVNIS, les soucoupes volantes, ça vous dit quoi ?

Plusieurs mains se dressèrent, les jeunes avaient des questions.

— Les extraterrestres sont des démons, c'est vrai ?

— Jésus a dit lui-même qu'à l'aube de la fin des temps, des lumières apparaîtraient dans le ciel pour tromper l'humanité. Cela fait partie d'une ruse de l'ennemi. Ce que le monde appelle soucoupes volantes est un signe annonçant la venue de l'Antéchrist. Regardez dans votre bible, c'est écrit noir sur blanc. Ouvrez votre Bible à l'Évangile de Mathieu, le chapitre vingt-quatre. Dorothée, pourrais-tu nous lire le verset vingt-neuf ?

Cette invitation produisit des frémissements de papier. La fille à l'avant trouva rapidement la phrase, qu'elle lut à voix haute, presque chantonnante : « Beaucoup viendront en mon nom et diront : c'est moi ou, le Christ est ici. Ne les croyez pas. »

- Il y a parmi nous des gens, des jeunes hommes, des jeunes femmes, qui sont prêts à suivre ces nouveaux prophètes, poursuivit Salomon tout en braquant André directement dans les yeux. Dans leur cœur opère déjà l'œuvre du démon. Le démon se nourrit de la peur comme nous nous nourrissons de viande et de fruits, et si l'esprit humain demande aussi à recevoir de la nourriture, le fidèle doit choisir les bons aliments à sa subsistance. Je les avertis, si leur âme est remplie de peur, le diable va s'en nourrir jusqu'à prendre possession de leur corps. Ce n'est pas pour rien que le peuple d'Israël ne mangeait pas de choses impures. Dans la Bible, la nourriture a toujours représenté une offrande, un partage de soi auprès de Dieu.
- Paraît que les extraterrestres seraient apparus aux premiers habitants de la région...
- Les premiers habitants, c'étaient des Indiens !

Quelques éclats de rire fusèrent. On se questionna à savoir si les Amérindiens, qui accordaient une grande importance à vénérer la bête tuée, adoraient en fait des démons. Salomon calma le jeu, il tenta de répondre aux questions du mieux qu'il put, mais le mystère appartenait entièrement à Dieu. L'essentiel, c'était que l'enlèvement allait se produire, et très bientôt. Ils devaient donc être alertes, afin de déceler la présence des faux-prophètes.

- Et si jamais j'en ai vu un ?

Toutes les têtes se retournèrent vers l'arrière de la chapelle, où André était assis en solo. Dorothée le jaugeait avec curiosité.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire, que tu en as vu un ?
- Une soucoupe volante, un OVNI.

Des murmures de réprobation récusèrent les rires moqueurs. André soutint le regard du pasteur, y ajoutant un sourire. Dorothée le dévisageait de ses yeux de cristal, amusée.

- Alors il faut t'en remettre à Dieu, jeune homme.

LA MAISON

L'agglomération de leur ville se concentrait à la sortie du pont, dont la rue principale se terminait par un virage sur Bellerive, moitié route de campagne, moitié rue de banlieue. Sur le côté nord s'étaient de petites fermes bordées par la berge. Sur le pan sud, on avait construit un développement plus récent. Les fermiers avaient vendu leurs terres. Des maisons neuves génériques s'élevaient au milieu de pelouses défraîchies, le plus souvent dépourvues d'arbres. De l'autre côté de la rivière s'alignait une rangée de pylônes à haute tension, géants de fer dressés vers un ciel aux nuages espacés.

De toute sa vie, André ne se rappelait pas d'avoir déjà été amoureux, mais ça devait ressembler à ce sentiment d'excitation qui courait à sa perte, et la sensation fugitive d'avoir été dépossédé. Ce sentiment avait désormais un nom : Dorothée. Il redoutait devoir retourner au Club Contact, mais il s'agissait de la seule façon de la revoir elle. André regrettait d'avoir attiré l'attention en se prononçant devant tout le monde, surtout à propos d'une expérience dont il n'était pas certain lui-même. Maman ne serait pas contente de savoir qu'il osait se frotter à l'autorité du pasteur.

Maman gara la voiture dans l'entrée de la maison familiale. André s'extirpa de l'habitable. Ses articulations craquèrent de fatigue. Elle annonça qu'elle allait préparer à manger. Le père s'en réjouit, il était prêt à avaler n'importe quoi, tellement il avait faim. Ils pénétrèrent à l'intérieur par le garage. André se dirigea dans la salle de bain, verrouilla la porte.

Penché au-dessus du robinet, il fit couler l'eau dont il s'aspergea doucement le visage le lavant de ses mains. Il se sécha avec soin, puis se hissa sur le comptoir, à genoux face à la pharmacie. Le miroir du cubicule était composé de trois panneaux parallèles. Les deux pans latéraux pivotaient de chaque côté sur des charnières. Il replia les deux miroirs extérieurs vers le centre et rapprocha son nez de la surface réfléchissante. Dans cet espace réduit, il pouvait voir trois André différents, chacun isolé dans une pièce inaccessible aux deux autres. Quand il approcha son œil de la glace au maximum, il distinguait de chaque côté une succession de passages, allant se perdre à l'infini dans une ornière inaccessible au regard.

Dans la cuisine, maman avait fait bouillir des saucisses à hot-dog. Elle demanda à André de dresser la table. Chaque membre de la famille se retrouva devant un torchon de viande et un petit pain vapeur. Le père huma la vapeur qui s'en dégageait. C'était au tour d'André de prier pour la nourriture. Il tenta de refuser, mais maman l'obligea.

« Seigneur », prononça-t-il, « je te demande de bénir ces hot-dogs. Veille sur cette maison pendant que mon père est parti, car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les puissances du monde de la nuit, contre les forces maléfiques du ciel. Amen. »

L'homme félicita son fils de sa belle prière. Ces mots lui disaient quelque chose. C'était dans la bible, non ?

— Oui. Éphésien, le chapitre six.

— Ah oui ! C'est là que Paul parle de casque, d'épée et d'armure.

Maman afficha sa désapprobation. Il avait beau avoir une excellente mémoire, s'il pouvait retenir ne serait-ce qu'une fraction de ce qu'ils lui demandaient, leur vie serait plus facile. Il faisait exprès de ne pas les écouter. André ignora ces remontrances, et avala son hot-dog nature, sans condiments.

Après le repas, il ramassa la vaisselle sale et la rinça dans l'évier. Maman y ajouta les casseroles et fit monter le niveau de l'eau. Le père se dirigea vers sa chambre revêtir son uniforme de travail. Tandis qu'il avait les deux mains enfouies dans le savon, elle s'approcha de son oreille et lui murmura : « Si tu crois que tu peux faire ce que tu veux pendant que ton père est parti, j'ai des petites nouvelles pour toi mon grand. »

Le père reparut dans la cuisine vêtu de son uniforme de travail. Il portait sa combinaison bleu marin, sa casquette au logo de la compagnie de train, avec ses lunettes jaunes de sécurité. André se jeta dans ses bras, s'attira à lui pour retenir cette odeur familière d'huile, ce relent de limaille de fer allait tant lui manquer. Maman donna à l'homme sa boîte à lunch. Leur bouche se plaqua l'une contre l'autre sans un bruit, et ce fut tout.

Le camion démarra dans le garage et après avoir attendu l'ouverture de la porte automatique, recula dans l'entrée. Maman guettait son départ par la fenêtre du salon, le corps très près du rideau. Au volant, l'homme aperçut sa femme dans la vitre, ses lèvres articulèrent un *je t'aime* inaudible. Il lui envoya la main, elle agita la sienne en retour.

Maman s'installa dans le fauteuil du salon pour regarder son feuilleton d'après-midi, un programme d'amour. Un homme viril s'adressait à une jeune femme pulpeuse, habillée de blanc. Les deux portaient des masques chirurgicaux.

- Docteur, vous ne pouvez pas pratiquer d'autopsie sur le corps de votre femme.
- Nous devons savoir pourquoi elle est morte.
- Elle était atteinte d'un virus.
- Des virus, j'en ai vu dans ma carrière, mais jamais comme celui-là. Nous n'en saurons pas plus à moins d'ouvrir le corps.

André profita de ce moment d'inattention pour descendre à la salle de jeux. Le sous-sol au plancher en ciment se passait de tout mobilier. Le compteur d'électricité et le chauffe-eau étaient tassés dans un coin. Sur un tapis fauve à poil court reposait la basse Fender Precision sur son trépied, branchée à un ampli Marshall. Sous l'escalier se trouvait la grande garde-robe de cèdre, où reposaient les cadeaux qu'André avait récupérés depuis le déménagement. Il fit coulisser le panneau. Sous une boîte de vêtements trop petits, il dénicha son chapeau, sa veste et ses bottes de cowboy, avec les éperons en plastique, son ensemble de magicien, avec ses accessoires pour impressionner les grands, un pistolet à pétard. Enfin il trouva ce qu'il cherchait au fond de la boîte : un ensemble de trois figurines.

La première était un ninja à tête de faucon. Ses yeux rouges exprimaient la sagesse des oiseaux de proie. Vêtu d'un pagne blanc, il tenait une baguette incurvée en forme de roseau. Dans son autre main reposait une sorte de clé en forme de croix, refermée par un anneau.

La seconde figurine représentait un homme-crocodile aux yeux jaunes. Sa queue de reptile était hérissée de pointes métalliques, son bras droit était encastré dans un canon laser. Il tirait une langue aiguisée en poignard. Sa personnalité exprimait une agressivité peu commune, un guerrier.

La troisième figurine, malgré son aspect humain, possédait des bras et des jambes filiformes terminées par seulement quatre doigts, quatre orteils. Ses narines lui rentraient dans le faciès au point de former une protubérance, une espèce de nez. Son crâne chauve s'élevait en un bulbe démesuré. Ses yeux noirs immenses en forme d'amande étaient dépourvus de pupilles, son regard avait une expression menaçante. La créature ne portait aucun vêtement, mais l'endroit où aurait dû se trouver son sexe formait une bosse lisse.

Rendu perplexe par la contemplation des figurines, André ne s'était pas rendu compte que maman venait de se poster derrière lui dans la pénombre. Elle le surprit, penché sur ses jouets, et lui demanda ce qu'il faisait là, dans la garde-robe de cèdre. Il balbutia des excuses. Il s'ennuyait, protesta-t-il, il avait voulu s'amuser avec ses anciens cadeaux.

— Ah oui ? Tu veux que je te montre le genre de jeux qui t'amuseraient ?

Elle fouilla dans le tas, sortit le pistolet à pétards, le lui brandit sous le nez et lui demanda, à la manière d'un gangster, s'il trouvait cela drôle. Il répondit « pas du tout ». Maman ferma la porte du réduit en y jetant les jouets pêle-mêle. Elle remonta les escaliers d'un pas lourd, se réinstalla devant son feuillet. André resta debout dans l'obscurité, écoutant le son de la télé qui débitait ses fadaises. Tout était noir à part son visage. La lumière en provenance du palier dessinait autour de ses yeux des cavités sombres.

Rivée au programme sentimental, maman ne porta pas attention à André, qui alla s'enfermer dans sa chambre. Il prit le globe terrestre sur sa commode et le fit pivoter sur son axe, il caressa les frontières qui délimitaient certains pays éloignés. Par la fenêtre se déversaient les derniers rayons du jour. Les nuages bleus amassés au-dessus des pylônes furent soufflés vers l'Ouest, laissant un espace totalement dégagé.

À partir de la rue Bellerive, un sentier en terre battue serpentait jusqu'à un bouquet d'arbres sans feuilles. Leurs branches masquaient en partie une maison aux fenêtres placardées. L'arrière de la résidence exerçait sur André un puissant attrait, il devait s'y trouver un secret, mais le chemin pour s'y rendre était protégé par trois gardiens.

À quelques pas de l'asphalte, il se dressait dans l'herbe un genre d'épouvantail en pièces de ferraille, toutes sortes de babioles, des morceaux de machine. Deux jambes en tuyau de fonte, son thorax en bidon de kérosène était surmonté d'un bloc moteur en guise de tête. André l'avait baptisé l'homme-métal.

Cent mètres plus loin, à mi-chemin du terrain surélevé se tenait un hideux totem aux ailes étendues. Son regard de hibou, constitué de deux ampoules peintes en jaune, était tourné vers la fenêtre de sa chambre. André s'était dit que le rôle de ce gardien consistait à l'observer de façon constante. L'homme-oiseau.

À l'orée du massif d'arbres dénudés, l'herbe recouvrait un troisième gardien engoncé en position accroupie. Il avait été sculpté dans une souche d'arbre pourri. À cette distance, on ne pouvait le voir à l'œil nu, mais André l'avait observé plusieurs fois grâce à ses jumelles.

Large d'épaules, deux longs bras enfoncés dans la terre, un crâne simiesque et noueux couvert de mousse. Celui-là, c'était l'homme-singe.

Une fois, il avait osé emprunter le chemin qui menait jusque derrière la maison, mais après avoir dépassé le pied de l'homme-métal, il avait été pris d'une certitude, celle de commettre un interdit. En s'approchant de l'homme-oiseau, il n'avait osé affronter le regard du guetteur et avait rebroussé chemin. Maman l'aurait tué si elle avait appris qu'il avait commis une violation de domicile. Il n'y avait plus jamais remis les pieds. Aussi, à force de sentir les yeux jaunes du volatile en permanence fixés sur lui, André avait longtemps hésité à faire part de ses craintes à ses parents. Il avait compris que ces êtres recelaient une certaine magie, car il était seul à les voir.

De l'autre bord du cours d'eau, la ligne à haute tension ressemblait à la structure d'une station spatiale. Le soleil couchant jetait sur ses tiges en acier une lumière bleutée percée de reflets orangés. À la pointe du pylône central, quatre étoiles faibles apparurent progressivement. Ces lumières n'avaient rien de particulier, sinon qu'elles brillaient à très basse altitude ; si elles avaient remué, André les aurait pris pour des avions, une escadre militaire en formation serrée. Elles formaient un losange si on en reliait les points.

Un point rouge au centre du quadrilatère. Son mouvement rappelait une toupie de feu qui paraissait grossir au fur et à mesure que son oscillation ralentit. André se rappela la lueur aperçue ce matin à partir du pont et se rendit compte qu'il avait vu juste, il s'agissait d'un OVNI.

L'OVNI se mit à prendre de l'ampleur, sa brillance gagna en intensité. Tombant vers la rivière, il ralentit sa course et s'arrêta en lévitant au-dessus des eaux. Voilà pourquoi on appelait ces choses des soucoupes volantes : on aurait dit deux assiettes creuses soudées ensemble. Un faisceau raya la surface de l'appareil, balaya les flots. André pointa ses jumelles sur la chose et constata que le disque était strié de fentes oblongues, des hublots minces derrière lesquels s'agitaient des formes de vie, peut-être l'une d'entre elle venait de l'apercevoir aussi, car le rayon laser obliqua directement en direction de sa chambre, traversa l'épaisseur de la vitre, braqué sur le globe terrestre qui se mit à fumer avec une odeur de carton brûlé. Une goutte de sueur perlait à sa tempe, traça un sillon jusqu'à ses lèvres, y déposant un goût salé. Le laser était irisé de reflets blancs, violets, qui commutaient ensemble

par des influx électriques. Rien ne lui aurait autant plu que d'y toucher, à ce rayon. Son doigt se trouvait à un centimètre.

Trois coups résonnèrent contre la porte.

— André, viens manger.

— J'arrive !

Au repas, il y avait le choix entre des patates au lard et du hachis parmentier aux fèves rouges. Sur la table, maman avait ouvert la bible au livre d'Éphésiens, le chapitre six. Elle plaqua son doigt sur la page.

— Tiens. Lis!

André lut en détachant bien les mots, articulant chaque syllabe avec dévotion : « Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes. »

Maman le regarda de biais, lui demanda pourquoi il avait choisi spécifiquement ce verset lors de sa précédente prière, lorsqu'il avait béni les hot-dogs ce midi.

— Quand tu as sorti ce verset, tu parlais de moi, pas vrai? C'est très mal d'utiliser la bible pour accuser sa maman d'être un ennemi.

André se confondit en excuses, il bafouillait. Ses paroles l'attiraient dans une fosse qu'il s'était déjà lui-même creusée. Fermant les yeux, elle joignit les mains dans un geste mécanique, et bénit la nourriture sans réplique :

— Merci à toi Dieu pour la nourriture. Bénis celle qui l'a préparée, même si ceux qui la mangent n'ont pas l'air de l'aimer... Montre à tes enfants fautifs le chemin qui mène à ton royaume.

Elle termina sa prière en lisant le verset sous ses yeux.

— « Enfants, obéissez à vos parents, dans le Seigneur comme c'est juste. Honore ton père et ta mère, c'est le premier commandement, avec la promesse de connaître du bonheur et de rester longtemps sur Terre. »

La nourriture avait une texture de carton-pâte. André se força à avaler la cuisine de Maman à la manière d'une épreuve. Il coupa la viande en très petits morceaux. Il en déposait un sur sa langue, prenait une petite gorgée de lait et l'avalait comme une pilule. Nombre de fois, il était

venu à bout de sa cuisine en utilisant des stratagèmes, mais celui-ci se révélait particulièrement astucieux. Maman parut satisfaite, au point de lui accorder un sourire.

Il ramassa les assiettes et entreprit de les immerger dans l'évier qui se vidait. Elle lui tournait autour, le couvant de sa voix sèche et pleine de mépris. Avait-on jamais vu un enfant aussi stupide? Il aurait mérité d'être envoyé à l'assistance sociale, en maison d'accueil avec les handicapés et les orphelins, il finirait sa vie adulte dans la rue. Jusqu'où irait-elle pour lui apprendre à vivre, pour le maintenir en vie, à quelle bassesse devait-elle s'adonner pour obtenir de la reconnaissance, de l'obéissance de ce fils ingrat ? Elle avait accepté de gaspiller sa jeunesse pour prendre soin d'un petit profiteur. Qu'est-ce qu'elle avait fait à Dieu pour mériter un enfant comme ça? André tira le bouchon. Le savon sale laissa un dépôt sur les bords de la vidange. La saleté s'accumula vers le fond, contre les parois du tuyau, laissant échapper de douloureux sons aqueux et métalliques.

— Je ne suis pas ton fils.

Maman lui flanqua une claque derrière la tête et le chassa de la cuisine en le maudissant jusqu'en enfer. Il aurait mérité d'être envoyé avec les orphelins et les enfants abandonnés. André n'écoutait plus. Il venait une nouvelle fois de s'enfermer dans sa chambre.

André plaqua son oreille contre la porte : le son de la télévision indiquait qu'elle était de nouveau rivée à son programme. Il ouvrit la fenêtre, un air frais pénétra dans la pièce. La constellation du losange avait augmenté en brillance. Chaque point lumineux avait augmenté en éclat, prenant une sereine blancheur, entourée d'un halo cobalt. Le long du chemin qui menait au bord de l'eau, les trois gardiens se dressaient immobiles. Il grimpa debout sur son lit et franchit le seuil de la fenêtre, les pieds en premier.

Il atterrit accroupi dans une plate-bande de fleurs. Traversant la pelouse fraîche jusqu'à la rue, il posa ses pieds nus sur l'asphalte, heureux de sentir le sol maculé de pluie. Arrivé devant l'homme-métal, il contempla sa structure. Le bloc moteur rouillé qui lui faisait office de tête ne laissait deviner aucune intention, seulement des mécanismes. Il découvrit ce qui faisait peur en lui : c'était son absence d'yeux. André dépassa l'homme-métal et s'approcha à pas mesurés de l'homme-oiseau. Ses ailes en bois étaient couvertes de peinture écaillée. Ses yeux en bulbes électriques avaient été peints en jaune. L'homme-oiseau avait dû l'observer depuis longtemps. Même s'il était au courant de sa présence ici, André fut persuadé qu'il n'en dirait jamais rien à personne. Cela établissait entre eux une sorte de marché. André

s'arrêta à ses pieds et lui accorda une révérence. Il s'éloigna de l'oiseau vers le massif d'arbres, confiant de son approbation. Tapi dans les herbes hautes reposait le troisième gardien. Son corps noueux creusé à coup de ciseau à bois et infesté depuis par les larves imposait le respect. Ses membres étaient tordus dans une position de révérence, impossible à tenir pour un humain. Il possédait des yeux perpétuellement clos, qu'André savait aveugles, et sa cécité l'obligeait à penser sans arrêt. André arracha un chiendent et le déposa sur sa tête avec affection. Passer devant lui donnait l'impression de déranger un sage dans sa méditation, et pour la première fois depuis le déménagement, André réussit à rejoindre la coupole formée par les branches rachitiques sans fléchir, comme si la tranquillité de l'homme-singe l'encourageait à approcher.

Le chemin de terre se changea en pelouse grasse. Il suivit le mur latéral de la maison flanqué d'un patio défoncé qui se terminait par trois marches, au pied duquel se dressait un petit ange potelé. André stoppa net. Les bras de la statue avaient été pulvérisés au marteau. Son visage était en miettes. Le reste de son corps avait subi des dommages irréparables. Des éclats de pierre s'éparpillaient sur les dalles. André étudia le quatrième gardien en lui cherchant un nom. Il baptisa la chose: *le nain*.

À partir du socle de la statue, le terrain s'inclinait vers un petit tertre où l'on avait planté un pieu, à ce pieu était attachée une corde reliée à une chaloupe. La coque de l'embarcation cognait contre le quai. André s'avança sur les planches et se rendit jusqu'au bout. Les flots berçaient la plate-forme, une onde indolente venait parfois claquer entre les flotteurs. À l'est, le pont enjambait le cours d'eau, ses culées éclairées par les lampadaires des constructions riveraines. Au sommet du pylône central tintait à intervalles réguliers une lumière rouge.

André soupira, il avait atteint le point de vue idéal. L'endroit en valait le détour, mais comparativement avec ce qu'il avait aperçu par la fenêtre de sa chambre, cette vision n'avait rien d'enchanteur. Il ne se passait rien du tout. Il remonta la pente jusqu'au nain. *C'est n'importe quoi, je l'ai imaginé, ça n'en vaut pas la peine.*

Un mouvement attira son attention vers les buissons. Le bruit d'un animal agitait furtivement les feuilles. Il distingua un cliquetis métallique accompagné par une respiration bruyante. Deux oreilles pointues dépassaient des sombres taillis. La bête émit un grognement, des canines blanches et pointues luirent dans l'obscurité.

André détalait à travers les herbes. Il passa devant l'homme-singe au pas de course. Son pied cogna contre une grosse roche, qui dépassait de terre. Il hurla de douleur, effectua quelques mètres à plat ventre, puis se remit debout, franchit le socle de l'homme-oiseau en pleine accélération. Il réussit à rejoindre la borne de l'homme-métal, tituba en travers de la rue. Il traversa la pelouse et se recroquevilla dans le massif de fleurs juste sous la fenêtre de sa chambre.

L'ouverture avait été malheureusement fermée de l'intérieur. La porte avant de la maison s'ouvrit. Maman apparut sur le seuil. Malgré son visage impassible, ses lèvres tremblaient de colère. Elle ordonna à André de rentrer. Elle peinait à contrôler l'inflexion de sa voix. André sortit de la rocaïlle et la rejoignit sur le porche. Elle l'empoigna par la nuque, le projeta sur le parvis.

La télévision diffusait encore le même programme d'amour d'hôpital, cette fois-ci sans le son. L'infirmière blonde consignait des notes sur un bloc. Un corps immobile était couché sous un drap bleu, on en voyait dépasser les pieds dont les ongles d'orteil étaient ornés d'une pédicure rouge. Une ouverture avait été pratiquée pour isoler le ventre protubérant de la morte au nombril gonflé par la grossesse.

Le chirurgien plantait son scalpel dans le ventre du cadavre. Une créature visqueuse émergeait alors lentement de la plaie et enserrait la gorge du médecin de son tentacule muni de ventouses griffues. L'infirmière hurlait au point de perdre son masque. La caméra effectua un rapprochement à l'intérieur de sa bouche, jusqu'à ce que l'écran vire au noir hachuré.

— Qu'est-ce que tu es allé faire chez le voisin?

André tenta de balbutier des mensonges, se sentant victime d'une mauvaise blague, mais le temps pressait ses excuses, il inventa une histoire proche de la réalité. De sa chambre, il avait aperçu une étrange lumière et avait cru à des anges. Il était allé au bord de la rivière dans l'espoir de parler à Dieu. Incrédule, elle l'observa débiter son récit incroyable, sa respiration sifflait entre ses dents.

— Parler à Dieu...où ça? Dans ta tête?

Maman lui donna un coup de poing en plein sur le nez, suivi d'une claque sur la tempe. Son nez se mit à saigner goutte à goutte en perles rouges sur le parquet, allant se coaguler à la flaque qui coulait de son gros orteil. Il tenta d'éponger avec le bord de son pantalon. Elle le saisit par les cheveux, et lui cria dans le tympan :

— Espèce de petit cinglé! De petit con! Je vais t'apprendre à utiliser le nom de Dieu pour me mentir!

André reçut la pire raclée qu'elle lui ait jamais donnée. Quand il ne fut qu'un déchet roulé en boule à ses pieds, elle le releva debout par l'oreille et lui intima l'ordre d'étendre ses bras à l'horizontale, « la croix », mais c'était une véritable torture de supporter ces ganses qui barraient ses tendons des côtes aux clavicules. Quand il ne fut plus capable de tenir la pose, elle lui demanda pardon de l'avoir frappé, ce n'était pas sa faute à elle, il faisait exprès d'attirer ça sur lui, elle s'était promis de ne jamais le battre, et lui reprocha de l'avoir contrainte à abandonner sa promesse. Il devrait avoir honte de l'obliger à lever la main sur un enfant.

— Je ne suis pas ton enfant.

Elle lui ficha un autre coup de poing, un direct dans le sternum. Il se plia en deux, le souffle étranglé, incapable de respirer sans ressentir cette douleur lancinante. Il retomba par terre, tentant de contrôler sa respiration. Maman ralluma le son de la télévision et s'installa dans son fauteuil. Il parvint à se relever tant bien que mal et tituba vers la salle de bain. Il se rentra des bouts de mouchoir mouillés dans les narines, et se brossa les dents avec une rapidité mécanique. Son incisive branlait dans sa chausse.

Maman resta devant l'écran assez longtemps pour qu'il réussisse à aller se coucher sans lui dire bonne nuit. Il enleva ses vêtements et se coucha nu sous les couvertures, scrutant le plafond dont il connaissait le moindre défaut, la moindre fissure. Il maudit maman à voix basse, pour la souffrance qu'elle lui faisait endurer, le mensonge qu'elle avait introduit dans la famille, et son obsession de le traiter comme un fils imposteur alors que c'était elle l'étranger, l'intrus. Il souhaita qu'il lui arrive un malheur, que Dieu existe vraiment pour la punir de ses gestes. Il pria de toutes ses forces, avant de glisser dans le désespoir du sommeil.

André était enveloppé dans ses draps moites. Les bouchons coagulés dans ses narines frétilaient à chaque soulèvement de sa poitrine. Un râle douloureux sortit de sa bouche. La gorge en feu, il obliqua vers la salle de bain en s'appuyant aux murs. Les deux petites douilles de sang et de morve séchée tombèrent dans la cuvette en infusant l'eau d'une couleur cramoisie. Il pissait dessus avec une sensation brûlante dans le pénis, ouvrit le robinet et s'aspergea le visage en le lavant doucement de ses mains.

Les deux miroirs latéraux de la pharmacie étaient restés ouverts en position trapèze, mais quelque chose n'allait pas. Les trois reflets ne se ressemblaient plus du tout. Dans le miroir de droite, la peau de ses joues paraissait rose comme de la chair de poisson. Ses dents étaient bizarrement aiguisées et en y frottant sa langue, il se rendit compte qu'elle était terminée par deux pointes fourchues. Dans la glace de gauche, un visage pâle le fixait de ses yeux noirs en amandes, dépourvus de pupilles. Le visage du milieu s'avérait normal malgré ses contusions. Sa lèvre inférieure était fendue. Son nez enflait à l'endroit où la veine avait éclaté. Son œil ressemblait à une betterave. Le reflet central le fixait d'une expression incrédule, sa bouche animée d'un tic.

Une lumière vive raya le miroir du centre. Ce trait s'imprima sur sa rétine dans un mouvement pareil à celui d'une photocopieuse.

Ébloui par cet éclat, André se raidit sur son séant. Une tache de sang pourpre imbibait ses draps. Il descendit du lit, sortit de sa chambre, gagna le couloir d'un pas engourdi. Une douleur indistincte maintenait sa gorge étranglée, une angoisse palpable, prête à sourdre à l'extérieur de son corps.

Il parvint au salon, errant au milieu de la pièce. Par la fenêtre demeurée ouverte, on entendait les criquets chanter dans le champ d'en face. Ces insectes ne chantaient d'habitude qu'en été... Il contempla le fauteuil vide, l'écran noir opaque de la télévision, puis il se tourna vers la rivière. Dans le ciel, couvert d'étoiles, la lune hérissait ses deux pointes en une faux argentée. Les quatre étoiles étaient regroupées en losange au-dessus du pylône central, dont la lumière rouge se mit à clignoter faiblement, puis de plus en plus vite, se mutant en un orbe de feu.

La rumeur des criquets se tut pour laisser place à note diffuse, le vrombissement engendra un vent chaud qui agita les branches des arbres. Un immense disque de feu descendit sur la maison, emplissant son champ de vision.

Elle dormait sous un drap de coton léger. Elle ne portait qu'un short de tennis blanc. Au hurlement d'André, elle repoussa ses jambes hors du lit, enfila sa robe de chambre et en referma le col sur sa poitrine. Avec calme, elle pénétra dans le couloir et aperçut le garçon en train de se cogner aux murs. Le téléphone pendait au bout de son fil, répercutant une tonalité morte. Somnambule, il proférait des insanités confuses, crachait des insultes.

Elle raccrocha le téléphone sur sa base, s'approcha de lui, toucha son visage. À ce contact, il tenta de la frapper, mais elle emprisonna ses bras dans une clé et les maintint immobilisés sous son aisselle. Il vacillait sur ses pieds, dépourvu de tout équilibre. Secoué par une série de tremblements, il enfouit sa tête au creux de sa poitrine, et éclata en sanglots. Elle lui caressa le dos, inséra sa main dans ses cheveux et lui murmura tout près de l'oreille:

— Ça va André, c'est moi, c'est fini. Tu as fait un cauchemar.

Il la supplia de ne pas l'abandonner. Il ne voulait pas rester seul.

— Tu peux venir dormir avec moi, si tu veux.

Elle alla refermer la fenêtre et lui fit signe de l'accompagner. La chambre principale reposait dans une odeur tiède, un relent organique incrusté dans les veines du plancher. Maman, couchée en travers du lit, fixait l'obscurité avec la rigidité froide d'une murène. André s'assit dos à elle sur le matelas. Il respirait très mal et peinait à assurer ses repères.

— Essaie de ne pas y penser. Quand on se rend compte que c'est un rêve, parfois, on arrive plus facilement à oublier.

Il se coucha le plus loin possible d'elle en travers du lit, la tête calée dans l'oreiller. Sous les draps, maman s'était allongée sur le ventre, les jambes déployées. Il reconnaissait parfois en elle une douceur extraordinaire. En ces moments privilégiés, c'était le temps des confidences.

— Moi, quand j'avais ton âge, je faisais toujours le même rêve. Je le refais encore parfois. D'ailleurs, il est revenu juste ce matin.

— Et qu'est-ce qui se passe dans ton rêve ?

— Au fond d'une forêt, il y avait un garçon, perdu loin de la maison. Il ne retrouve plus ses parents. Les feuilles mortes crissent sous ses pieds, dans une clairière au crépuscule. Là l'attend une femme très noble au visage et aux mains blanches. Elle tient un livre, et demande au garçon de le lire très attentivement. Le garçon prend le livre et se rend compte qu'il est fait en peau, en peau humaine. Il trouve ça dégueulasse, mais se met alors à tourner les pages.

— Et qu'est-ce qui se passe dans le livre?

— Le garçon lit toute la nuit dans sa tête. Le soleil se lève, rouge et jaune entre les arbres. Il entend couler de l'eau. Guidé par le son du courant, il arrive près d'un ruisseau où l'attend son frère. Son frère a l'air bizarre : une queue lui pousse dans le derrière. De l'autre côté du ruisseau, il y a un mur. Les deux savent qu'ils doivent

traverser le ruisseau, mais son frère a peur de s'y aventurer : le courant paraît dangereux. Faisant semblant de vouloir l'aider, le garçon lui tend la main et au dernier moment, il le pousse dans l'eau. Plouf!

André demanda ce qui était arrivé à ce jumeau avec une queue. Était-il mort noyé ?

— Personne ne le sait. Mon rêve accélère à partir de ce moment là. Ça revient au garçon de départ. On le retrouve pendu par un pied à un arbre, vêtu de très beaux habits. On dirait qu'on l'a mis là à sécher.

André voulait savoir ce qui se passait avec le pendu, et qu'est-ce qui était écrit dans le livre de peau ? Maman s'abrita sous les couvertures. Elle avait envie de dormir et l'invita à faire de même.

— Ça n'a pas d'importance.

CAUCHEMARS

Le lendemain, le ciel complètement dégagé était illuminé par un soleil radieux. Un vent chaud soufflait en provenance de la rivière, faisant fondre le frimas cristallisé au bout des brins d'herbe. La nuit dernière, maman avait rêvé au pendu, mais il ne s'agissait pas de son rêve habituel, plutôt d'une suite. Le garçon aux beaux habits demeurait la tête à l'envers pendant des heures, peut-être des jours, à moitié mort. Au terme de son supplice, un loup apparaissait dans les taillis. S'ensuivait une conversation étrange. Le pendu complimentait le prédateur sur la beauté de son pelage, la blancheur de ses dents, ses griffes lisses.

— Merci, dit le loup. D'habitude on a peur de moi, alors je mange. J'ai mangé beaucoup de gens dans ma vie, surtout des enfants.

— Quel âge as-tu ?

— Je suis éternel.

Ils se lièrent d'amitié. Le pendu obtint du loup qu'il ronge la corde retenant son pied. Le garçon tomba au sol, épousseta ses beaux habits. Libre de se mouvoir, il invita son nouvel ami à se rafraîchir au ruisseau qui se trouvait tout près. Incité à boire, le loup se pencha avec innocence vers le courant. Le garçon saisit alors une pierre et lui fracassa le crâne. « Ha ha ! Si tu crois que j'ai besoin de toi ? Sale loup ! »

L'enfant dépouillait ensuite le loup de sa peau pour s'en vêtir. On l'avait vu qui errait, désormais non loin des villages, caché entre les arbres. Ni les enfants ni les adultes ne savaient qu'il s'agissait d'un humain, parce qu'il imitait le pas et les hurlements du loup à la perfection, et plus personne ne fermait l'œil durant la nuit, car contrairement à celui dont il avait pris la peau, le feu ne l'effrayait pas.

À huit heures du matin, maman continuait de se raconter son rêve quand elle se rendit compte qu'André allait manquer l'autobus scolaire. Elle téléphona au bureau du directeur sur-le-champ et déclara à la secrétaire : « Mon fils est malade. Il est cloué au lit. On dirait une sorte de virus. Je ne crois pas qu'il pourra se présenter cette semaine. »

Après avoir raccroché, elle s'attaqua à l'entretien de la maison. Mue par une grande énergie, elle lava le bain, la cuvette et le lavabo, s'évertuant à faire luire le chrome. Elle nettoya le plancher à la vadrouille, de la cuisine au couloir, et récura la tache de sang séchée dans le

portique. Vint ensuite le ménage en profondeur du réfrigérateur. À midi, les lieux reluisaient de propreté. André n'avait toujours rien mangé. Elle prépara une soupe en sachet et se rendit dans la chambre principale avec un plateau, sur lequel reposait un bol rempli de liquide clair à l'écume jaune. Il faisait dans la pièce une chaleur suffocante.

— Tu as de la fièvre on dirait. Mange, ça va faire baisser ta température.

Il détourna la bouche. Elle l'attrapa par le menton et lui inséra une cuillerée entre les dents. Il ingurgita le bouillon en toussant.

— Est-ce que tu te rappelles de ton cauchemar d'hier ?

— Je commence à avoir quelques souvenirs, mais c'est flou. Je crois que ça s'est passé ici.

— Dans la maison ?

— Non, dehors, juste en face du salon. Je me souviens du sapin, il me semble qu'il bougeait à cause du vent, puis il a changé de couleur. Rouge...

— Rouge ?

— C'est la seule chose qui me revient.

Maman força André à avaler le reste de sa soupe et lui dit de se reposer, le temps qu'elle aille faire les courses. Elle monta dans la voiture et se rendit au supermarché. Contrairement à son habitude, elle décida de ne pas aller au magasin en bordure du village, mais plutôt de traverser le pont pour se rendre au marché d'alimentation géant situé près du centre commercial. Elle effectua ses achats et remarqua à la caisse une dame habillée d'un grand manteau au col de fourrure qui lui adressa un sourire. Elle paya la commande et poussa son chariot dehors. Alors qu'elle rangeait la nourriture dans le coffre, l'inconnue vint à sa rencontre et l'interpella sans ambages. Elle avoua être la femme de David Salomon.

— Je m'excuse. Je ne sais pas qui est David Salomon.

— Ah, ton fils ne te l'a sûrement pas dit. Les jeunes sont si secrets. Mon mari est le pasteur du Club Contact, à l'Église du Souffle. Tu dois être la maman d'André ?

— C'est exact.

— David m'a beaucoup parlé de ton fils. C'est un jeune avec beaucoup de potentiel, il paraît. Nous avons très hâte de le revoir dimanche prochain.

Les yeux de cette femme étaient brumeux, on aurait cru qu'une larme s'apprêtait perpétuellement à en couler. Elle se prénomma Rachel. « Tu sais, la femme de Jacob dans la Bible ? »

— Je suis heureuse de l'apprendre.

— Seigneur te bénisse.

Elle l'embrassa sur les deux joues et disparut par-delà le stationnement.

André repoussa la boule de draps gluants de son corps. Il lisait l'Apocalypse dans son Nouveau Testament rose, et ne comprenait rien à ces fléaux qui s'abattaient sur le monde comme les dix plaies d'Égypte ni à ces élucubrations à propos de sceaux, de coupes et de trompettes de malheur, mais il aimait ce dragon terrifiant émergeant de la mer avec ces cavaliers maudits, et surtout cette bête à dix cornes devant laquelle l'humanité se prosternait, en adoration. Il lisait au hasard avec distraction, quand une phrase le happa de ses crocs. Il prit un crayon rouge et la souligna : *je te vomirai de ma bouche*.

Il posa son livre en quête de divertissement. Dans le tiroir du meuble de télévision, il fouilla parmi une pile de vidéocassettes et en trouva une portant le titre « Mariage ». Il l'inséra dans le lecteur. La vidéo commençait durant la cérémonie. À contre-jour se découpait la silhouette d'une robe blanche. C'était maman, qui avançait au rythme d'une valse. Âgé de six ans à peine, André la suivait en portant sa traîne. À son cou pendait une cravate en cuir retenue par un petit fer à cheval. La caméra se tourna vers l'autel. Les mains jointes, son père attendait sa future épouse, nerveux. Même s'il se souvenait assez bien des événements, il remarqua dans ces images un détail scrupuleux : par tradition, les futures épouses allaient rejoindre leur mari sur l'autel en donnant le bras à leur père. Mais où était donc le père de maman ?

Au retour de ses courses, elle fut prise par la culpabilité. Regrettant d'avoir frappé André, elle se demandait quelle excuse elle allait sortir à Robert afin d'expliquer les marques sur le visage de leur fils. *Je n'aurais jamais dû épouser un homme avec un enfant*.

Revenant par Bellerive, un détail attira son attention sur le terrain vague en face de leur maison. Le champ qui longeait l'hideuse demeure voisine avait été piétiné à de nombreux endroits. Cela semblait former une sorte de dessin dont les lignes convergeaient vers le

centre. On ne pouvait pas bien en voir la forme. Animée d'une impulsion, elle se demanda quelle vue lui procurerait un endroit plus élevé. Assurément, le toit de la maison abandonnée devait offrir un promontoire idéal.

Avec prudence, elle s'y rendit. Elle parvint à escalader la gouttière, assurer son pied sur les lattes et asseoir ses fesses au bout de la corniche. En plongée, on pouvait apercevoir la forme s'enrouler dans l'herbe haute. À des endroits précis, le foin avait été méticuleusement aplati, formant un tracé d'une grande précision. Une spirale parfaite. Elle estima sa dimension à deux cent mètres de diamètre.

Elle décida de redescendre la gouttière et d'examiner leur cour avant. Le sapin, devant la maison. « *Il a changé, on dirait* ». Les épines se trouvant à la cime du conifère étaient décolorées, sèches comme de la paille, on aurait dit que ses branches avaient été roussies par un grand feu. « *Rouge* », avait dit André. Peut-être disait-il la vérité, peut-être avait-il réellement vu quelque chose du salon la nuit dernière, à moins qu'un feu n'ait pris dans le sapin. Mais si on pensait de façon logique, comme rien d'autre ne semblait avoir brûlé dans le quartier, les flammes n'avaient d'autres choix que d'être provenues du ciel, chose impensable. Elle avait le sommeil léger, et si les hurlements d'André l'avaient réveillé, la foudre en aurait fait tout autant. Elle joua dans sa tête le moment où elle l'avait recueilli la nuit dernière. Si le sapin avait brûlé, elle l'aurait sûrement remarqué du salon. Et puis les épines n'étaient pas noircies, elles avaient subi une intense chaleur au point de se tordre. Non, ce n'était aucunement les flammes qui avaient abîmé le sommet de leur arbre, mais s'il ne s'agissait pas d'un feu, qu'est-ce qui avait bien pu provoquer ça ?

Elle rentra les sacs d'épicerie dans la cuisine, éprouvant une irrésistible envie de tirer André hors du lit pour lui faire avouer ses mensonges. Elle regrettait d'avoir osé croire à ses conneries. Petit pervers ! Se servir de sa souffrance pour exploiter la crédulité des gens. Il avait le don de prétendre à l'innocence.

Une étrange pulsation s'immisçait au bas de son ventre, comme avant de faire l'amour. Quelque chose de malin jouait avec ses émotions, avait entrepris de la rendre folle, elle ne se laisserait pas terrasser facilement. Il fallait dépouiller la maison de ses idoles, revenir à un espace pur, libre de toute vibration négative. Elle se figura la forme dans le champ, sa sinuosité géométrique : et dire que cette horreur se trouvait là, juste en face de chez eux.

Dans la grande garde-robe de cèdre, sous l'escalier, elle fouilla parmi les jouets et trouva les trois figurines. Le lézard, si laid, et l'homme faucon avec une clé maléfique dans la main. Elle palpa leur corps de plastique, prise de réflexion. Cette espèce de bonhomme blanc, avec de grands yeux noirs, recelait une chaleur spéciale, comme s'il avait été lesté d'un métal conducteur. Maman se dota d'un sac poubelle dans lequel elle fourra rageusement les jouets. Elle hésita avant de porter ces ordures au chemin. Elle éventra le sac, trouva le ninja à tête de faucon et lui arracha la petite clé en forme de croix qu'il gardait dans sa main. Elle inséra la clé en plastique dans la petite poche de son jean, contre sa hanche. C'était jour de collecte : une heure plus tard, le camion à ordures emporta les jouets dans son ventre de métal, figurines comprises. Si André voulait jouer avec les adultes, il lui faudrait désormais se débarrasser de ses jouets d'enfants. Petit profiteur ! Comment osait-il la manipuler, avec ses cauchemars ?

CHEZ LES SALOMON

Le dimanche suivant, André et sa famille retournèrent à l'Église du Souffle. Son père avait appris qu'il n'avait pas fréquenté l'école de toute la semaine, et en voyant son visage dont les marques n'avaient que partiellement guéri, il était entré dans une colère vive et avait frappé maman au visage du plat de la main. Cette giflle avait laissé du mauve sur sa paupière. La couleur était passée du verdâtre au beige violacé, mais maman avait réussi à masquer l'ecchymose grâce à du fond de teint.

André fut obligé de se rendre à la chapelle pour assister à la réunion du Club Contact. Il chercha à retrouver la belle fille, celle qui occupait ses pensées. Il éliminait chaque personne une à une dans l'espoir de retrouver son visage. Il répétait son nom dans sa tête afin d'en atteindre la sonorité intérieure, *Dor-othée, Dor-othée*, mais il ne la trouva pas.

Sur la scène de six pouces de haut, on avait retiré le chariot audiovisuel. Gabu ne mit pas de temps à prendre la place en solitaire derrière le micro. Ses doigts frottèrent les six cordes de sa guitare qui émit les mêmes quatre accords entêtants. Les jeunes acceptèrent de se lever pour entonner un chant monotone :

Affection dans la chair,
Jouissance en l'esprit.
Prend ma vie, je te l'offre
Comme une offrande.

La lourdeur s'abattit sur la chapelle. Les paroles se réverbéraient aux murs, il manquait quelque chose pour que le mirage prenne consistance. André ressentait la même morosité. Avait-il besoin de l'imaginer ? Cette présence de plus qui manquait, ce devait être Dorothée. David Salomon arracha le micro à Gabu et les exhorta à adorer le Seigneur avec conviction. Gabu renonça à plaquer ses quatre accords. Il posa son instrument et le débrancha de l'ampli. Salomon lui fit signe d'aller s'asseoir.

— J'ai un message. Le Seigneur m'a confié que la tentation vous préoccupe. Si vous êtes venus ici, c'est parce que Dieu a envie de vous toucher, sinon, comment cacher

vosre angoisse ? Il n'y a pas une seule réunion où je viens ici, au Club Contact, sans penser à vosre chair.

Il se mit à marcher de long en large sur la scène étroite.

- Ne faites pas les innocents. Ce serait un mensonge de dire que la puberté ne vous affecte pas. N'essayez pas de le nier, pendant l'adolescence, le corps sécrète des hormones destinées à enclencher la reproduction sexuée, acheva le pasteur en un souffle. Gabu m'en est témoin, chaque semaine, il y a des jeunes hommes qui viennent me voir pour me confier leurs problèmes avec la masturbation.

Salomon ferma les yeux, ploya la tête contre sa poitrine, concentré sur lui-même. Un grand frisson le requinqua d'une traite.

- Tant de pression, tant de séduction dans vosre corps ! Il serait beaucoup plus facile, naturel de simplement céder, non ? D'embrasser la sexualité et tout ce qu'elle propose ! C'est ce que vous en dites ? Alors, tenez-vous bien. Laissez-moi vous parler d'une personne, une jeune fille qui fréquentait le Club Contact.

Les adolescents ne purent s'empêcher de risquer un regard autour d'eux, on cherchait la coupable.

- Cette jeune fille, à treize ans, a commencé à séduire les garçons et à les tenter. Ici même, dans cette chapelle, elle faisait exprès d'attirer leur regard. Au début, rien de répressible. Seulement de petites invitations. Très belle, dotée d'une grande maturité pour son âge, elle avait compris qu'elle pouvait obtenir des avantages par la manipulation. Elle a commencé à se servir de ce charme pour exercer un pouvoir sur les autres. Tous les garçons la désiraient, toutes les filles voulaient lui ressembler. L'ennemi a su profiter de sa tendance à simuler l'affection, avec la même ruse qu'il avait employée pour abuser Jézabel : un homme mûr, qui aurait pu être son père, a cédé à la tentation et est rentré dans le piège de Satan.

Le bruit du système d'aération se répercuta dans les murs. L'air prit une densité lourde, un relent de climatiseur. Les jeunes étaient ployés vers la bouche du pasteur, qui leur adressa un sourire empli de sympathie. Salomon leva deux doigts vers le plafond.

- La jeune fille dont je vous parle est tombée enceinte d'un viol. Elle qui avait tout pour réussir, elle a porté l'enfant de la honte ! Née sous la protection du Seigneur,

elle a obéi au plan de sa chair, dévorée par le diable, c'est pourquoi elle a dû subir la pire des épreuves, tuer l'œuvre de la vie : l'avortement.

David Salomon entreprit d'égrener les statistiques à propos de l'avortement, du viol et de leur incidence respective sur la consommation de drogue et le taux de suicide. André quitta sa place et se dirigea vers la sortie de la chapelle. Gabu le retint par la manche, lui dit en chuchotant : « Tu n'es pas libre d'aller où tu veux. » André se dégagea.

— Va te faire foutre, avec ta guitare.

Salomon avait remarqué l'altercation de la scène.

— Oh ! Nous avons un mécontent, ironisa le pasteur. C'est le jeune qui voit des OVNIS. Tu veux t'en aller ? Mes paroles ne te plaisent pas ? Tu es gêné que j'aborde la sexualité de front ?

— Non, je n'aime pas ça ici.

— On a un petit prophète, on dirait. Tu préférerais prendre ma place peut-être ?

— Allez tous au diable !

Les rires furent étouffés par la porte.

Seul au milieu du hall, André appuya son oreille contre la cloison du sanctuaire. La prédication des adultes devait être terminée, la musique s'élevait en se réverbérant dans les montants métalliques du caisson. Ce devait être le moment de l'appel, quand le pasteur exhorte les fidèles à venir à l'avant recevoir la présence du Seigneur. Les chants prirent de l'ampleur, culminant par un concert de voix ponctué de cris inquiétants, lame de fond suspendue à une voix unique et grave qui prit le relai au terme de la montée sonore. André ne percevait que quelques bribes de ce que cette voix répétait, *laissez venir à moi, laissez venir à moi les petits enfants*.

Les portes du sanctuaire s'ouvrirent. La réunion paraissait avoir eu beaucoup d'effet sur les participants.

— J'ai été tellement touché.

— J'ai senti sa présence en moi.

— Pasteur Simon est tellement bon.

La réunion du Club Contact devait s'être terminée aussi, peu à peu les jeunes affluèrent dans le hall en groupe de trois ou quatre. Ils allèrent rejoindre leurs parents. Certains d'entre eux

quittaient le lieu profondément affligés, ils marquaient des signes de faiblesses. André risqua un coup d'œil à l'intérieur de la salle. Sur scène s'élevait un lutrin en verre dominé par une énorme croix en métal suspendue par des câbles en acier. Au pied de l'estrade étaient allongés plusieurs corps immobiles. On les avait recouverts avec un drap bleu.

Maman servait de support à son mari. Le visage recouvert de larmes, il hurlait le nom de Jésus sans se soucier des gens endormis devant les colonnes de son. La basse pendait au bout de son bras. Maman faisait des efforts pour le calmer. Rassemblant son courage, André décida de se planter devant la sortie. Dès qu'ils le virent, ils se ruèrent sur lui comme s'ils l'avaient perdu et le retrouvaient après un long voyage. Maman l'embrassa au visage. Son père le souleva du sol dans une étreinte douloureuse.

— Mon gars, tu es tout ce qui compte pour nous ! Le Seigneur a de grandes promesses pour toi.

Maman lui demanda comment cela s'était passé avec les autres jeunes. Il devait y avoir du monde de son âge. S'était-il fait de nouveaux amis ? Non, avoua-t-il, mais il y avait une personne en particulier qu'il aimerait connaître.

Le pasteur jeunesse apparut dans le hall, donnant le bras à une dame chic qui devait être son épouse, et s'approcha à deux mètres de distance de leur famille. La femme en tailleur cintré portait beaucoup de parfum, et fixait maman avec un peu trop d'insistance.

— Rachel m'a dit qu'elle t'avait rencontrée la semaine dernière, au supermarché. Je suis heureux de pouvoir te mettre enfin un visage. Et toi, tu dois être le père d'André ?

Le pasteur et sa femme firent l'accolade à ses parents, et lorsqu'ils se mirent à parler du jeune André, ils s'extasièrent en éloges. Leur fils était doté d'une très grande intelligence pour son âge, affirma David. Maman affirma qu'elle s'en était depuis toujours doutée. Il avait le niveau d'un adulte, mais parfois celui d'un enfant aussi, voilà pourquoi il éprouvait une énorme difficulté à connecter avec ceux de son âge.

— Nous avons une fille, très intelligente aussi. Tu pourrais la rencontrer, proposa Rachel en lui adressant un clin d'œil.

Salomon saisit l'opportunité, l'idée serait de manger tous ensemble. Cela leur donnerait l'occasion de se rencontrer, d'échanger et de parler de leur nouvelle intégration dans l'église. Salomon pointa le caisson dont son père tenait la poignée serrée dans sa main droite.

— J'ai remarqué que toi, Robert, tu joues de la guitare électrique?

— De la basse.

Le père d'André raconta qu'à leur ancienne église, il avait joué dans l'orchestre.

— Enfin, si on peut appeler ça un orchestre, commenta maman.

Robert feignit d'ignorer le propos de sa femme. Ce serait bien de voir ce qui se faisait ici, comme musique.

— Mon ami est le responsable des louanges. Je pourrais te le présenter, si tu veux.

Maman nota l'adresse des Salomon ainsi que le chemin pour se rendre chez eux.

— Si vous voulez, après le dîner on pourrait prier ensemble, et André pourrait prendre du temps pour connaître notre fille.

Le boulevard industriel menait à une artère commerciale. Le ciel se compressait en une masse de nuages noirs compacte qui pesait à basse altitude sur l'asphalte et le béton des environs, les unissant au décor dans la même tonalité. Les nuages ne laissaient voir aucun interstice entre leurs mouvements continuels. La voûte aérienne s'emplissait d'un noyau de ténèbres, un poison d'encre s'étiolant à partir de son cœur.

— C'est une opportunité de se faire inviter par le pasteur Salomon et sa femme.

— On n'est jamais trop bien intégré à une église avant de se faire des amis, renchérit maman.

Un gros-porteur transperça ce bulbe. Ses quatre réacteurs déchirèrent les limbes. Le père d'André immobilisa la voiture à un carrefour. Ses mains se crispèrent sur le volant. L'homme avait confié à son fils que durant son enfance, il faisait souvent des rêves où les avions volaient très près du sol, au point de lui frôler la tête. Il tentait d'échapper à leur menace, mais se réveillait chaque fois enfermé dans un placard, suppliant qu'on le laisse sortir. Maman se pencha et lui murmura un mot doux au creux de l'oreille, ce qui eut pour effet de l'apaiser.

Le feu passa au vert. Ils dépassèrent une série de concessionnaires automobiles, un magasin de peinture, la pâtisserie "Chez Pete, du bon poulet pour tous". La neige se mit à tomber en gros flocons sur le pare-brise. On distinguait mal la route. Le père actionna les essuie-glaces. Ils virèrent dans une zone résidentielle de construction très récente. Une rangée de clôtures délimitait une petite rue où les maisons neuves s'aggloméraient côtes à côtes, revêtues de plastique, au milieu de terrains dénudés. La voie se terminait par un rond-point à l'anse

duquel nichait une grosse maison, style manoir de banlieue. Pas très loin, derrière la ligne de branches maigres, la zone résidentielle se terminait, on apercevait la croix de l'Église du Souffle, bien visible.

— C'est ici.

Ils gravirent un escalier flanqué de deux lions en pierre. Le père appuya sur la sonnette qui répondit par les cinq premières notes de la neuvième symphonie de Beethoven. Une forme floue apparut derrière le glacié de la vitre. La porte s'ouvrit sur le sourire béat et sincère de David Salomon.

— Dieu soit loué! Quelle belle visite, vous êtes venus.

Le vestibule donnait sur un salon au plancher en bois franc. À gauche du portique se trouvaient une télévision d'envergure et un divan de cuir. Un escalier tournant communiquait à l'étage au sous-sol. Le reste se passait de décoration. Aucun cadre sur les murs, peints de différentes variantes du même gris ton sur ton, subtil mélange de discrétion et de dénuement volontaire. Ce devait être une maison modèle, construite conformément au catalogue.

Rachel apparut dans le salon vêtue d'un ensemble de sport beige. Elle tendit les mains en avant et effectua trois petits pas, comme si elle voulait soulever un chiot du sol. Maman n'eut d'autre choix que de la prendre dans ses bras.

— Mais, ma chère, on dirait que tu t'es cogné l'oeil!

Maman assura que ce n'était rien. Elle avait l'oeil gonflé comme une prune parce qu'elle s'était frappée contre une armoire, une maladresse. Rachel lui proposa de l'aider à masquer tout ça. Elle avait le nécessaire à l'étage. David Salomon, à la manière d'un majordome, lui retira son manteau et le pendit sur un cintre. Elles disparurent ensemble dans l'escalier. David Salomon invita André et son père à la cuisine.

À l'embouchure du couloir et du salon, sous un puits de lumière, une plante verte arborait un feuillage luxuriant. Pourtant, si on y regardait de près, ses tiges étaient reliées au fond du pot par une rondelle en plastique. *Une fausse.*

— C'est une belle maison. Vous ne devez pas habiter ici depuis longtemps.

— Moins d'un an.

Le comptoir de la cuisine était du même carmin que le plancher luisant. Les portes d'armoire et les tiroirs à poignée en inox donnaient à l'espace un cachet futuriste. Aucune trace de saleté ni d'égratignures. Tout avait l'air neuf, inutilisé. La table se composait d'un unique

panneau de verre translucide de deux pouces d'épaisseur. Les ustensiles avaient été soigneusement disposés à côté d'une serviette en papier rouge.

David Salomon s'activa à leur préparer de la limonade, transvidant des portions d'eau sur des blocs de glace rose. Maman et Rachel parvinrent dans la cuisine en papotant comme de vieilles amies. La tache mauve, sous l'oeil de maman, avait été masquée grâce à du fond de teint. David versa six verres de limonade. Avant qu'ils ne puissent boire, la sonnette d'entrée résonna de ses cinq notes : le poulet était arrivé. Le pasteur alla payer la commande. Il reparut dans la cuisine avec six boîtes de poulet chaud entre les bras.

- Ah oui! À propos, où est notre fille?
- Elle est dans sa chambre, je crois qu'elle dort.
- Va la chercher.

Rachel disparut dans le salon et héla un nom au bas de l'escalier. Elle revint en conduisant une jeune fille endormie qui s'appuyait sur une béquille.

- André, je te présente notre fille, Dorothée.

La fille aux yeux de cristal ne portait qu'un t-shirt bleu poudre avec une paire de jeans délavés, sans ceinture à la taille. Ses cheveux étaient ébouriffés. Qu'elle était belle! Le fait de son handicap, même s'il surprenait, n'enlevait rien aux proportions gracieuses et fermes de son corps, tout au plus il agrémentait la rondeur de son déhanchement.

- André, dis bonjour à la fille du pasteur.

Il articula des mots cassés à coup de bégaiement. Dorothée lui demanda s'il avait aimé la réunion d'aujourd'hui.

- Oui ça m'a plu, vraiment inspirant.
- De quoi avez-vous parlé? voulut savoir maman.
- De sexe.

André brisa l'attache en plastique qui retenait son poulet, ouvrit la boîte et entreprit de déchirer sa cuisse. Dorothée avait commencé par la salade de chou. Elle lui envoyait des regards détachés du coin de l'oeil.

- André, tu ne trouves pas que la fille de ton pasteur a de beaux yeux ?
- C'est vrai papa, elle a de beaux yeux.
- Je ne pensais pas que c'était possible d'avoir les yeux aussi clairs.

Les adultes se mirent à parler de l'Église du Souffle. Ils avaient franchi les deux mille membres, incluant les jeunes, et bientôt ils seraient trois mille, puis quatre. Salomon se réjouissait de ces chiffres, mais même si ces derniers s'avéraient encourageants, il ne fallait pas s'enthousiasmer pour rien. Ces calculs ne parlaient que de la réalité matérielle de l'assemblée. Dieu se méfiait de la logique des nombres.

- Ce qui importe, c'est la relation personnelle avec le Seigneur.
- J'ai entendu dire que vous teniez des réunions secrètes durant la semaine.
- Ces réunions n'ont rien de secret, nous allons là pour nous ressourcer, corrigea Rachel, en se versant un autre verre de limonade.

Parmi les activités prévues pour les chrétiens, David et sa femme organisaient des prières spéciales destinées aux couples qui voulaient améliorer leur mariage. Ils invitèrent ses parents à y participer. Robert accepta, mais Maman éprouvait de la réprobation quant à laisser André seul à la maison. Elle ne lui faisait pas totalement confiance.

- André n'est pas assez mature pour s'occuper de lui-même.
- Vendredi, intervint Rachel, Dorothee est libre, je crois.
- J'avais rendez-vous chez le médecin, mais cet après-midi le bureau du docteur a appelé. Ça vient d'être annulé.
- Parfait ! Vous allez pouvoir venir à la réunion de couples, car Dorothee va servir de gardienne à André. Soyez en certains, Dorothee est très responsable. Il n'y a pas à s'inquiéter. Elle a souvent gardé des enfants.
- Moi et David, nous disons souvent qu'elle ferait une très bonne mère.

Les adultes éclatèrent de rire à l'idée de Dorothee avec des enfants. La fille du pasteur tenait sa fourchette de manière nonchalante. André aperçut à son poignet la marque profonde d'une cicatrice en parallèle des veines. Elle retira sa main pour la cacher sous la table. Les parents d'André hésitaient à dire oui à la proposition des Salomon. Leur couple allait bien, ce n'était pas la peine de se déranger pour eux.

- On croit en Dieu, révéla maman. Ça devrait nous assurer de ne pas aller en enfer, du moins, j'espère aller au ciel.
- Personne n'en doute. Votre famille a l'air forte et saine. Bénis soit le Seigneur ! Mais depuis le temps que nous prions pour les couples, Dieu nous a révélé que chaque mariage doit être reconnu avant de recevoir tout l'amour de Jésus. Ce que je sais,

c'est que cet amour est fait pour la vie, mais que parfois, cela prend un vrai miracle pour que la vie s'anime. Comme le dirait Paul, l'homme est la tête, et la femme le corps, c'est pourquoi votre union doit prétendre à mieux si vous voulez obtenir un amour qui n'existe pas en ce monde.

Ses parents acquiescèrent. Salomon résuma le plan. Vendredi, il irait reconduire Dorothée chez eux. Après ça, ils seraient libres de venir à la réunion de prière.

— Vous n'aurez qu'à me suivre. Mon ami Guy, le responsable des louanges, va lui-même assister à la cellule en compagnie de son épouse.

Le père d'André remercia Salomon de sa gentillesse. Ils venaient tout juste de se joindre à l'Église du Souffle et déjà, Dieu leur envoyait des amis ! Maman les remercia de se charger d'André. Dorothée répondit qu'elle avait le tour avec les enfants. Les quatre adultes s'esclaffèrent, et André se mit à rire aussi, mais alors qu'il ricanait il ne pouvait détacher ses yeux de Dorothée, qui le regardaient sans ciller.

Rachel nettoya la table de tous les restants et déchets. Le pasteur emmena Robert au salon. Ils discutaient de musique. Salomon avait l'idée d'écrire un nouveau chant intitulé « Vers les étoiles ». Son père trouvait le titre très beau. André était resté seul à table avec Dorothée, il ne trouvait rien à lui dire. Ce fut elle qui enclencha la conversation. Elle proposa de l'installer sur le Nintendo. Les adultes n'allaient pas tarder à entamer leurs affaires, ça allait devenir un peu ennuyant.

— Maman, est-ce que je peux amener André au sous-sol ?

— Pas de problème ma chérie.

Les deux pères s'étaient rapprochés front contre front, dans une discussion intense. Salomon tenait les mains de son père entre les siennes. « Robert, regarde-moi. Regarde-moi dans les yeux. » André et Dorothée rejoignirent l'escalier d'un pas feutré. Ils descendirent les marches pour se retrouver en bas. Un téléviseur était installé entre quatre murs blancs face à une causeuse. Au seuil des marches s'ouvraient deux portes. L'une contenait la salle de lavage, la seconde devait mener à la chambre de Dorothée. Sa future gardienne plaisanta, disant qu'elle avait un jeu qui allait lui faire « éclater le cerveau ». Elle brancha la console et y inséra une cartouche dans la fente. Le jeu s'appelait « Space Breakout ». Dorothée lui refila la manette sur les genoux.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je vais être juste à côté, tu as juste à cogner.

André démarra une nouvelle partie. L'histoire commençait dans une prison galactique, une forteresse spatiale. Le personnage se réveilla dans une cellule sans aucun équipement. Trois gardes effectuaient une ronde de l'autre côté des barreaux. Il se mit à chercher des indices, mais ne parvint pas à trouver le moyen de se libérer. Tout en jouant, il ne cessait de jeter des coups d'oeil par-dessus le dossier de la causeuse. La porte de la chambre de Dorothée était entr'ouverte. Il s'en échappait un faisceau de lumière pêche.

Au rez-de-chaussée, les prières des adultes gagnaient en intensité. Il monta l'escalier à plat-ventre, parvenant discrètement à les observer sans être repéré. Maman se balançait debout, retenue par les trois autres qui la maintenaient en place, les mains sur son dos, ses épaules et ses bras. Salomon lui appuyait sur la tête, lui bouchait les yeux, chacun de ses mots secouait maman de convulsions. Ce n'était pas de sa faute à elle. Le Seigneur allait lui faire un cadeau, il allait lui faire un cadeau ! André redescendit les marches à la manière d'un reptile. Ras le sol, il s'approcha de la chambre de Dorothée et coinça son œil dans l'embrasement. Une jambe nue se déploya sur la couette, des doigts en caressaient le contour.

— Entre.

Il pénétra en rampant. Dorothée lisait un ouvrage sur les végétaux, concentrée sur la page. Elle lui montra l'intérieur de son livre où avait été reproduite la photo d'une chrysalide brune recouverte de germes bous. Sur ses cuisses reposaient un crayon et un petit calepin. Des vêtements étaient éparpillés sur le sol, dans un coin s'empilait un tas de livres jetés pêle-mêle. Près de son lit, d'une tige à soluté pendait un sac rempli de liquide incolore, relié à son bras par un cathéter. Elle l'invita à s'asseoir à côté d'elle, sur le matelas.

— C'est quoi ta maladie ?

— Il y a une anomalie dans mes gènes, cela a affecté mon système sanguin. Je suis atteinte d'hémoglobinurie paroxystique nocturne, aussi appelée HPN. Autrement dit, les particules de mon sang se régénèrent mal à cause d'une faiblesse dans leur membrane.

— Je ne t'ai jamais vue à l'école.

— C'est normal, je ne suis jamais allée au public. Je fréquentais encore le pensionnat quand j'ai appris pour ma condition.

Peu après le diagnostic, elle avait commencé à détester profondément ce lieu. Elle avait décidé d'étudier, tout le temps, afin de finir le secondaire le plus vite possible. Ayant

enclenché ce processus au cours de son traitement, elle avait réussi à sauter une année, puis deux grâce à ses performances scolaires. Elle ne cachait pas sa fierté d'avoir complété le niveau quatre et cinq l'an dernier en cours à distance, un seul mois d'examens intenses ; maths enrichies, biologie, physique. « Des A partout », se vanta-t-elle, « en français comme en chimie ». Elle ne se gênait pas pour qualifier ses anciens professeurs de minables, quant à ses ex-camarades de classe, des cons morbides.

André témoigna son admiration à la fille du pasteur. Il suffisait de passer un moment avec elle pour remarquer son intelligence. Ses paroles se punctuaient d'une lucidité redoutable. La moindre information émise par cette fille lui parvenait avec une limpidité naturelle. Ses iris de cristal brillaient de connaissance.

Elle s'approcha de lui, leur épaule se toucha.

- Dis-moi, quand tu es né, ta maman avait quoi, onze ans?
- Ce n'est pas ma vraie mère.
- Quel âge elle a ?
- Vingt-deux ans. J'appelle la femme de mon père maman parce que c'est moins compliqué.
- Elle n'a pas l'air de t'aimer beaucoup.
- Je sais.

Dorothée lui caressa la joue, approcha ses lèvres des siennes. André l'embrassa sur les lèvres. Dorothée rit, sa langue s'enroula à l'intérieur de sa bouche. À l'étage supérieur, on aurait dit qu'une femme se tordait de douleur. Un cri inhumain déchira les gémissements. Les prières du salon cessèrent aussitôt. Dorothée poussa André de son lit, qui se précipita hors de la chambre, sauta sur la causeuse, reprit la manette de Nintendo. Son personnage semblait errer dans la cellule galactique, quand David Salomon descendit l'escalier et se posta à une marche du sol, appuyé contre la rampe. Dorothée referma aussitôt sa porte, on entendit le loquet tourner de l'intérieur.

- Tes parents sont prêts à partir.

Du salon parvint la voix étranglée de maman.

- André! Monte ici tout de suite !

Ses parents exultaient, terrassés toutefois par la fatigue. « Le Seigneur a été bon, bon, il a été bon pour nous », répétait maman à Rachel.

- On est ravis d'avoir vécu une telle expérience.
- Ce n'est rien à comparer à ce qui vous attend vendredi prochain. Ce soir, c'était une simple préparation, proclama Salomon.

Il invita maman à lever les bras, lui enfilant son manteau.

- D'ici là, essayez d'enclencher le processus. Je vous avertis : gardez l'œil sur les signes qu'on vous envoie. Ce qu'on croit être un message de Dieu est parfois un mensonge de l'ennemi. Méfiez-vous.
- Nous allons faire très attention , ma femme et moi.

Ils allaient être contactés très bientôt. Il s'agissait d'une promesse.

LA GARDIENNE

Le vendredi suivant, André était accoudé à la fenêtre de sa chambre. Il attendait Dorothée. De l'autre côté de la rivière, la rangée de pylônes se dressait sous un ciel gris uniforme. Cette grisaille répandait à la surface de la Terre une lumière sans texture. Derrière le massif d'arbres, la maison du voisin dardait son toit pointu. La constellation du losange apparut, très basse en altitude.

Une berline beige vira dans l'entrée. Dorothée en descendit. Elle paraissait en pleine forme. Les cheveux attachés, elle marchait sans béquille, magnifique dans son manteau indigo. Le père d'André alla ouvrir immédiatement avant qu'elle ne sonne et entreprit de faire visiter les lieux à la gardienne. Dorothée s'exprimait d'une voix enjouée, et entreprit rapidement de faire le tour de la maison, heureuse de voir où ils vivaient. Une si belle famille.

— Je vais dire à ma femme que tu es là.

Maman sortit de la chambre des maîtres et s'avança au salon d'un pas résolu.

— Si j'étais à ta place, je ferais attention, Dorothée. André a tendance à faire des mauvais coups dès qu'on a le dos tourné. Il est comme ça, il aime tricher.

André se donna un coup de poing sur la mâchoire. De quel droit parlait-elle de lui de cette façon, comme s'il n'était pas là, en train d'écouter à la porte ? Elle en profitait pour l'humilier devant sa gardienne.

— Veille à ce qu'il fasse ses devoirs. N'oublie pas que nous allons peut-être rentrer tard.

— Mon père vous attend dans sa voiture. Vous n'avez qu'à le suivre pour vous rendre à la réunion.

Salomon avait laissé tourner le moteur, prêt à repartir. Le départ des adultes fit place au silence dans la maison. Avec discrétion, André mit pied dans le couloir et marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la cuisine. Dorothée était assise, les mains à plat sur la table, immobile comme un robot qui recharge ses piles.

— Alors, tu viens, ou il faut que je vienne te chercher ? Tu as entendu ta maman. Va chercher tes devoirs. Après ça, on aura le temps pour autre chose.

André revint avec son sac à dos. Dorothée renversa ses livres sur la table et s'empara de son agenda, qu'elle ouvrit à la date du jour, énumérant la liste de ses tâches : « Mathématiques,

page cent-dix, exercices un à six. Géographie, Océans, fleuves et rivières. Histoire, lire le chapitre 7 : découverte de l'Amérique et début de la colonisation, ajouter les exercices. »

— Je n'ai pas envie.

— Arrête de te plaindre. Tu sais très bien que je peux t'aider si tu éprouves de la difficulté.

André commença par les exercices de géométrie en renâclant. Dorothée lui demanda ce qui clochait. Il lui montra la page d'exercices qu'elle parcourut de biais. Elle prit un crayon et se mit à la tâche. Ses formules s'enlignaient sur de fines grilles rectilignes. En quatre minutes elle avait fini.

— Ils vont se rendre compte que ce n'est pas mon écriture.

— Alors tu effaceras mes réponses pour les recopier par-dessus. Suivant.

Il sortit une carte partiellement colorée sur laquelle reposaient des espaces blancs désignant les mers et les plus importants cours d'eau du globe. Elle pointa une à une les cases blanches et lui indiqua les noms. Dorothée connaissait toutes les bonnes réponses. Il n'avait pas à penser, seulement à transcrire ce qu'elle lui dictait. La carte fut remplie en un temps record.

— Maintenant sors ton devoir d'histoire. On a presque fini. Montre-moi ton livre.

En classe, ils avaient appris le Paléolithique, l'Antiquité, le Moyen-Âge, la Renaissance. Ce semestre, ils apprenaient l'époque de Christophe-Colomb et des grands explorateurs à la découverte de l'Amérique. Elle lui retira son manuel des mains, lut quelques paragraphes à l'arraché avant d'éclater d'un rire méprisant.

— Tu savais qu'avant que les Européens colonisent l'Amérique, il y avait déjà des gens ?

— Les Amérindiens, oui.

— Si c'est comme ça qu'il faut les appeler. En fait, il se trouvait ici, sur ce vaste territoire, tout plein de populations différentes : les Inuits, les Abénakis, les Montagnais, les Algonquins, les Attikameks, les Cris, les Hurons, les Malécites, les Micmacs, les Mohawks, les Naskapis, et d'autres encore dont on ne se rappelle plus le nom. Chacune de ces nations avait ses coutumes, sa langue et ses propres légendes, des visions du monde différentes aussi. Avant que les Blancs ne viennent ici, ces peuples n'avaient jamais entendu parler d'un Dieu unique, encore moins entrevu l'idée du paradis ou de l'enfer.

- Mais ils se sont adaptés, non ? Ils ont appris à devenir comme nous. Ils ont changé de religion.
- Pour ce qui est resté d'eux, oui, ils ont été obligés de se conformer aux dogmes catholiques. C'est toujours comme ça quand une civilisation moins évoluée en rencontre une moins avancée: ils se font infiltrer, puis détruire, comme par un virus. Tu as déjà entendu parler de la fois où Jacques Cartier a accosté à Gaspé ?
- Oui. Il a planté une croix.
- En leur disant qu'il s'agissait d'une borne pour retrouver son chemin, mais en vérité, il prenait possession du territoire au nom du roi de France ! Tu dois comprendre : le premier contact avec ces peuples a été basé sur le mensonge, et c'est le mensonge qui mène le monde entier, c'est pourquoi l'Histoire qu'on t'enseigne dans ce manuel est destinée à faire passer la pilule avec du miel. Le mensonge est ce qui fait avancer l'Histoire.

Tout en parlant, elle jouait avec un anneau passé à son index. Une bague ornée d'une clé en forme de croix refermée en anneau. Le même symbole tenu par la figurine que maman avait jetée aux poubelles, *le ninja à tête de faucon*. Elle se mit à raconter le début des temps anciens, avant les civilisations, de la création du monde.

- Autrefois, la Terre n'était qu'un océan de magma et de métaux fondus. À force de chauffer, ces métaux se sont évaporés en altitude jusqu'à former une atmosphère précaire. Quand ces gaz lourds se sont suffisamment condensés, une pluie de minéraux a commencé à s'abattre sur notre planète. Le premier orage. Une véritable douche de feu liquide. Ça a duré mille ans.

Après l'orage, cette pluie de métaux liquides s'était solidifiée peu à peu à la surface de la lave, formant la base originare des continents.

- Le sol sur lequel toi et moi nous marchons. La lithosphère. Ce qui explique la dérive des continents.
- Tu es savante, mais cela contredit la Bible.
- Je ne te parle pas de la Bible.
- Selon la Genèse, la Terre aurait été créée en sept jours et sept nuits.
- Tu crois vraiment que tout ce qui est raconté dans la Bible s'est passé pour vrai ?
- Je te pose la question.

La Bible était un livre écrit par des gens versés dans les disciplines et les rituels anciens, comme tout autre livre sacré, cet exercice exigeait d'utiliser le langage à des fins mystérieuses, un art perdu qu'elle ne comprenait pas encore tout à fait, mais où les mots et les expressions permettaient de traverser la matière.

- Comme de la magie, affirma la gardienne. Une manière d'indifférencier ce qui est vrai de ce qui est faux.
- Et les extraterrestres, tu y crois ?
- Tu as une drôle de façon de poser la question. Tu sais, nos pensées ne sont pas qu'un influx qui passe entre nos neurones, c'est quelque chose de palpable, et qui existe à notre insu. On a dit qu'ils venaient du plus profond de l'espace, mais moi, je crois qu'ils viennent d'ici.
- D'où ça ?
- De notre ciel.

André ne comprenait pas bien où elle voulait en venir. Ou bien elle croyait ce que la bible racontait, ou alors elle était une athée, une menteuse qui faisait semblant d'aimer Jésus pour faire plaisir à son père. Elle caressa sa bague à la mystérieuse croix.

- La bible, dit sagement la jeune fille, doit être vraie. Ça dépend seulement de notre manière de la lire. Le monde est fait de vies uniques, nous sommes des êtres subjectifs. Demeurait quelque chose d'éternellement subjectif. Si tu imagines Dieu, il est capable de voir toutes ces réalités en même temps. Il est supérieur à la matière, alors il la traverse tout le temps, sans jamais prendre de forme fixe, sauf que parfois, comme les gaz chargés de métaux lourds, sa présence se condense.
- Les extraterrestres sont une forme que Dieu prend à l'occasion ?
- Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- Viens avec moi, j'ai quelque chose d'important à te montrer dans ma chambre.

Il conduisit la gardienne à son lit et se planta face à la fenêtre. Elle contempla la vue formée par la maison en partie cachée du voisin, le cours de la rivière et la rangée de pylônes. André pointa les hauts fils.

- L'autre jour, une soucoupe volante est apparue juste là. L'OVNI s'est posé en arrière de la maison, juste au-dessus de la rivière.

Il avait même pu l'observer grâce à ses jumelles. Il assura à la fille du pasteur qu'il ne mentait pas. Pour la convaincre, il écarta le globe terrestre et lui montra le trou dans le mur de gypse. La peinture était boursoufflée, une brûlure à l'aspect d'infection. Elle gratta la cloison, un morceau s'en détacha et se défit en miettes sur le plancher.

— L'OVNI a envoyé un laser dans ma chambre, en voici la preuve.

À la mention du mot « preuve », Dorothée le dévisagea, impitoyable. André inséra son doigt dans la planète en carton, à l'endroit où le rayon avait traversé de part en part. Elle inséra son doigt de l'autre côté du globe, en Asie. Ses yeux cristallins se plongeaient dans les siens, elle l'avalait par les pupilles.

— André, tu dois comprendre une chose : dans ce domaine, on n'a pas besoin de « preuves ».

Considérant le tas de poussière à ses pieds, André, dépité, lui demanda quelle preuve elle attendait pour le croire. Elle sortit de la chambre. Il l'aperçut se précipiter dehors sans son manteau. Il tenta de la rattraper, mais elle avait pris de l'avance. Elle l'amenait dans le champ en friche. De l'autre côté du fossé, les herbes ménageaient une entrée savamment dégagée. Ils pataugèrent dans la boue et les quenouilles mortes, gravirent le remblai et s'enfoncèrent entre les deux rangées d'herbes hautes. Les plus hautes tiges de foin lui arrivaient au menton. Il frissonnait derrière sa gardienne. Leurs pas s'embourbaient dans la neige. La voûte céleste se parsemait de nuages allongés qui enserraient la lune de leurs doigts. La constellation du losange dominait la rive de sa lueur bleutée.

Parvenue au milieu de la spirale, Dorothée se retourna sur place et le domina de toute sa stature. Elle l'empoigna par le collet et le plaqua au sol, défaisant la boucle de sa ceinture. Elle baissa sa fermeture éclair, trouva son pénis et le saisit, petit sexe sans poil transi par le froid. Terrassé, il l'observa palper son gland, caresser son scrotum du bout des doigts. Elle cherchait des poils entre ses plis délicats, fascinée de n'en trouver aucun.

— Je sais à quoi tu penses, depuis le début.

Elle enveloppa son pénis dans sa bouche. Elle le maintenait immobile au sol. La neige mouillée fondait à l'intérieur de ses sous-vêtements. Il sentit qu'elle accélérât la cadence, donnant de petits coups secs. Dans son bas-ventre, une sensation de plaisir se concentra, il se crispa de jouissance. L'orgasme envoya une giclée de sperme qu'elle aspira avec délice.

Dorothée lui demanda s'il avait aimé sa première expérience. André était honteux, encore sous le choc de cette première communion avec le sexe, ravi en même temps par la précipitation avec laquelle le plaisir était venu, son appareil manipulé par des mains expertes. Il écarta la fille du pasteur de son chemin et faucha les herbes, coupant à travers la spirale. Elle le rejoignit sous le massif d'arbres, où les attendait le nain. Le visage en plâtre ne comportait plus que de rares morceaux.

— C'est joli ici.

— Est-ce que tu vois cette chose, Dorothée ? Dis-moi que je ne suis pas le seul à le voir.

— Je le vois aussi bien que toi André. D'ailleurs, je trouve qu'il te ressemble.

Un mouvement parvint des buissons, une respiration chaude accompagnée d'un tintement métallique. Deux yeux s'illuminèrent entre les feuilles. André fit un pas en leur direction, mais la bête se sauva furtivement. Sa queue disparut entre les taillis.

— J'ai cru voir un loup.

— N'aie pas peur, ce n'était qu'un chien. On est presque rendus.

Ils se rendirent au bout du quai flottant. Le courant de la rivière les berça, ils se donnèrent la main. La constellation du losange s'était rapprochée de la ligne à haute tension, plus brillante que jamais.

— Il n'y a rien à voir, protesta André. Viens, on rentre. J'ai froid.

Elle dénoua la corde qui retenait la chaloupe au pieu et s'installa en possession des rames. André s'assit sur le banc opposé. Il tira la corde à l'intérieur de l'esquif. La fille du pasteur se mit à ramer de façon énergique. L'embarcation s'éloigna de la terre ferme. La silhouette éclatée du nain se dissipa à l'aune de la galerie, derrière les arbres sans feuilles. Dorothée maintint le cap vers l'autre rive. À l'Est, le pont illuminé projetait ses faisceaux à la surface des ridules. Le pylône s'approchait à chaque mouvement de souque.

Après que la coque eut cogné contre le fond vaseux, ils mirent pied à terre et tirèrent le bateau sur la berge. Ils escaladèrent la clôture, et se retrouvèrent au pied de la ligne à haute tension.

— Regarde, dit Dorothée.

Les quatre étoiles tombaient littéralement sur le pylône. Un point rouge apparut au centre du losange. Un cercle de feu se détacha tout à coup à travers le portail. Les reflets métalliques

qui couraient à sa surface envoyaient promener des impulsions électriques dans l'atmosphère. L'objet était immense, gros comme un stade. La soucoupe volante était striée de fentes rouges où s'agitaient des silhouettes curieuses.

André scruta le visage de sa gardienne. Pour la première fois il la trouva laide, repoussante. Ses yeux s'étiraient sur le côté en larges globes fluides, des yeux d'insecte. Son nez était renflé, sa bouche était devenue une esquisse. Elle perçut la détresse, la peur stupéfiante de son âme. Au moindre détour de la pensée, un spectre maudit essayait de sortir de son antre, mais elle le rapatriait dans sa poitrine avec une efficacité stupéfiante. Il ressentit une sécurité à se laisser manipuler ainsi, par ce masque inhumain. Sans remuer ses lèvres oblongues, l'être le regarda de biais, et imprima ces mots en lui : *alors, tu viens?*

AU RUISSEAU

La berline beige de Salomon s'enfonçait entre deux champs boueux rongés par la glace. Une rangée de peupliers noirs barrait la voie de leur ombre, qui s'étirait à une extension maximale, longs fouets tendus vers les extrémités retranchées du jour. Maman alluma les phares et se pencha vers le pare-brise en plissant les yeux. À une jonction s'élevait une croix de chemin marquée d'un rosaire, à l'orée d'une route en terre qui s'enfonçait au creux des boisés. Les arbres serraient le passage de près. La berline s'y engouffra.

De petites maisons apparurent dans le sous-bois, caravanes aux fenêtres remplacées par des panneaux de plastique. Les lumières étaient faibles dans les logis, des formes de vies floues, indiscernables, s'animaient à l'intérieur. Le hameau se terminait par un portail métallique dont la grille avait été laissée ouverte. Au bout de l'allée étaient garées trois voitures à proximité d'une écurie vide, jouxtant une maison de bois à la peinture blanche écaillée.

Rachel accourut du vestibule à leur rencontre. Elle embrassa maman en l'appelant sa soeur. Salomon les fit pénétrer et se renseigna à savoir si tous les détails avaient été réglés comme convenu avec Dorothée. Oui, André s'habituerait à sa nouvelle gardienne, il n'avait pas le choix. Tant mieux, Dorothée saurait en prendre soin.

— Où en êtes-vous rendus avec la promesse du Seigneur ?

Maman regarda par terre, désolée.

— Rien.

— On a pourtant essayé plusieurs fois.

— Et vous avez fait l'amour ?

— Toute la semaine, assura Robert.

— Dans ce cas, il faudra s'en remettre à Dieu.

Salomon les mena à une cuisine rustique donnant sur une porte verrouillée par un cadenas. La pièce reposait dans la pénombre. Une odeur de terre noire flottait, dissimulant un effluve rance encore plus fort. Un cadre en bois pendait au mur tapissé, offrant une photo de famille composée de trois membres. Une jolie femme aux traits tirés par la fatigue. Son homme don't la main était posée sur l'épaule du fils, maintenu assis dans une pose d'humilité. Un écusson énonçait la mention : « Notre fondateur » Ce qu'ils allaient voir devait demeurer secret. À

l'Église du Souffle, plusieurs auraient donné cher pour avoir accès à ce lieu. Salomon saisit une clé en fer forgé et l'enfonça dans la serrure.

Une fois franchi le chambranle, le plancher s'arrêtait net. On l'avait défoncé. Le plafond aussi avait été arraché, exhibant les solives du toit. Un escalier de fortune descendait jusqu'à la cave, dont les pierres avaient été excavées. La terre s'enfonçait légèrement en entonnoir, une grosse roche s'érigait au milieu. Rachel alla rejoindre un grand noir vêtu d'une toge blanche, avec une guitare en bandoulière, ainsi qu'un autre couple, eux aussi vêtus de toges. David Salomon s'engagea dans l'escalier. Il invita maman à le suivre. Elle posa le pied sur la première marche, mais son talon haut vacilla. David Salomon retint sa chute, cueillit sa main au vol. Il la fit descendre sur la terre meuble.

Le jeune homme noir se présenta. Il s'appelait Gabu, comme la rivière qui coule près du Sinaï. Il assurait la louange durant les réunions jeunesse. « Voici vos toges. » Maman enfila le vêtement, tout comme Robert, qui se sentait un peu stupide habillé de la sorte. L'autre couple était demeuré en retrait. L'homme s'appelait Guy Lesage, directeur des louanges à l'Église du Souffle. Claire, épouse de Guy, chantait comme choriste dans le sanctuaire. Maman reconnut l'homme aux manières brusques qui, deux semaines plus tôt, courrait après son fils dans le hall de l'église.

Pasteur Salomon s'approcha du roc et désigna un trou pratiqué dans la pierre. Il émanait de ce trou une odeur dégoûtante, un relent de pourriture. Avec une lampe de poche, il éclaira le fond d'où leur parvenait un bruit d'écoulement. Un souterrain avait été creusé plus bas, accessible par une échelle en aluminium. Un à un, ils descendirent dans le trou. Maman se retrouva accroupie dans le tunnel. Elle avança à tâtons, guidée par le faisceau de la lampe de poche du pasteur. La surface des murs en terre était lisse comme du métal, et se soutenait sans poutre ni ciment. Le dénivelé se prolongeait sur une vingtaine de mètres, avant de stopper net à une voûte rouillée. Salomon dégota une autre clé rustique de son trousseau, l'inséra dans la serrure. Le père d'André, aidé par les autres hommes, poussa de son épaule contre la cloison, qui s'écartera en grinçant.

Le son des flots devint plus intense, on en percevait les remous à proximité, et ces flots bouillonnants émettaient des vapeurs sulfureuses qui levaient le cœur. Une caverne naturelle avait été creusée par le ruisseau qui s'écoulait dans une fente de la terre, générant une écume jaune aux effluves nauséabonds. Maman hoqueta. Elle demanda pourquoi ils étaient ici, près

de cet égout. David expliqua que cet endroit était bien particulier. Ce qu'ils respiraient là n'était pas de l'eau grise, usée par l'activité humaine, elle provenait d'une source chauffée par une veine de magma, dans les profondeurs de la Terre. Maman risqua un œil dans la cavité. Le puits était d'une profondeur d'au moins vingt mètres plus creux.

Salomon proposa de commencer la réunion. Guy Lesage prit une torche qui reposait dans un anneau fiché au mur. Il alluma le flambeau, et leurs ombres se mirent à danser sur les parois de la grotte. Salomon éteignit sa lampe de poche et sortit sa bible de sous sa toge. Il leur lut un des passages les plus connus de l'Évangile, Jean 3:16. « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Celui qui croit en lui n'est point jugé. »

Tout le monde citait sans cesse Jean 3:16, mais peu incluaient le verset qui suivait. Jean 3:17, qui comportait beaucoup de non-dits. « Celui qui croit en lui n'est point jugé. » La personne qui reconnaissait Jésus comme fils de Dieu échappait au jugement, mais qui ignorait le sacrifice de l'agneau, celui-là était condamné à être jeté dans le lac de feu. Il avait fallu du temps à maman pour concevoir que des inconnus allaient aboutir dans les flammes éternelles de l'enfer. Elle avait très peur de cette éventualité. Ce qui faisait de Dieu un être terrible, c'était son amour irréductible, sans partage, rempli de jalousie. La guitare de Gabu émit une première note. Claire entonna un cantique dont les paroles avaient été tirées de l'Épître aux Éphésiens :

Marchez dans l'amour
Comme il vous a aimé.
Personne ne peut vous tromper
Ni vous séduire.
Autrefois ténèbres, maintenant lumière :
Réveille-toi, toi qui dors !

Les membres de la cellule reprirent le cantique et formèrent un cercle autour de Maman. Salomon lui posa la main sur le front.

— Seigneur, dit-il avec force, cette femme devant toi, à cause d'un esprit maléfique, est incapable d'avoir un enfant et de connaître les joies de la grossesse. Brise les chaînes

qui retiennent le bébé ! Fais naître cet enfant qu'elle a déjà en elle ! Alléluia! Envoie tes anges dans son ventre afin d'écraser l'ennemi terré au fond de ses entrailles, et permet à ce grain de vie de s'épanouir en fœtus! Amen!

Leurs mains accentuaient la pression sur son corps. Ils se mirent tous à parler en langues, débitant des paroles incompréhensibles et convaincues. Salomon attendit que les prières retombent en intensité. Il ne restait désormais qu'une seule chose à faire : elle devait s'accroupir au-dessus du ruisseau. Elle demanda ce qu'il signifiait par « s'accroupir ». Elle avait bien compris : pour que l'esprit envoyé par le Seigneur accomplisse son oeuvre à l'intérieur de ses entrailles, elle devait laisser la source de la Terre l'envahir, et il allait falloir arroser la source d'un jet de vie brûlant. Son mari s'interposa. S'ils le voulaient, il pouvait uriner à la place de sa femme dans le ruisseau, cela ne faisait aucune différence. Salomon hocha la tête d'un air navré. Il fallait que ce soit le jet de la mère qui arrose la source de vie. Maman trouvait cette exigence obscène, mais les membres de la cellule approuvaient avec une mine si sévère, si peu engageante qu'elle eut peur de paraître lâche. Elle souleva sa robe jusqu'aux genoux et s'accroupit au-dessus des remous sulfureux. Gabu recommença à jouer les mêmes quatre accords, et tous se remirent à prier, louer le Seigneur.

Maman réprima une envie de vomir. Les émanations du ruisseau frétilaient dans ses narines. À travers les vapeurs, elle apercevait son mari, les yeux fermés, et ayant pitié de lui, elle retira ses petites culottes d'un coup sec en se concentrant sur sa tâche. Ce n'était pas si simple, avec les autres alentour, sa région pelvienne était contractée, mais l'odeur étourdissante du ruisseau commençait à faire son oeuvre. La vessie de maman se détendit et un jet brûlant fusa de son méat. Ses yeux virèrent aussitôt au blanc, son visage se crispa en une grimace de frayeur. Sa langue se délia et elle se mit à parler en langues elle aussi, proférant des paroles débiles aux accents puissants.

À travers les vociférations de son épouse, le père d'André arriva à détacher une phrase complète qu'elle répétait sans arrêt : « De ce qui devait pourrir jaillit la vie. De ce qui devait pourrir jaillit la vie. » Salomon exhortait le Seigneur à tout prendre en elle, et de façon définitive. Dans un geste solennel, il reposa sa main sur son front.

Elle leva le visage vers le plafond de la grotte. À travers la paroi, elle pouvait désormais voir la nuit étoilée, pure et sans lune et ces quatre étranges étoiles regroupées en forme de croix. Maman s'évanouit, il la retinrent de tomber dans le ruisseau.

Elle se réveilla assise sur une chaise dans la cuisine. Claire était en train de lui éponger le front avec une débarbouillette. Maman tenta de remuer, mais une douleur lancinante crispait tous les muscles de son abdomen. Rachel lui ordonna de rester tranquille. Claire la redressa tendrement sur son séant, continuant d'éponger sa sueur avec la débarbouillette. Rachel fit bouillir de l'eau pour lui préparer un thé « spécial ». Les trois hommes discutaient à voix basse dans l'entrée. Tout se passerait bien, murmuraient-ils, on rassurait Robert, les résultats ne tarderaient pas à se faire sentir.

L'eau entra en ébullition dans la casserole. Rachel emprisonna une boule de feuilles gluantes dans une sphère en métal percée de minuscules trous, qu'elle plongea ensuite dans la casserole. Ces algues, dit-elle, provenaient d'un mélange très prisé en Asie, en Chine par exemple, où cette concoction rare aidait à la fécondité chez les femmes. Elle lui tendit le mélange au creux d'un petit bol.

— C'est très sucré en bouche, mais attention, une fois descendu dans ton estomac, ça va te faire un peu mal au ventre.

Les algues avaient la texture de minuscules bulbes remplis de gelée grumeleuse. Elle les fit éclater dans son palais. Un liquide doux comme le miel se répandit sur sa langue. Le jus délicieux emplît ses papilles, se déversa dans sa gorge avec délices. Le liquide gagna son ventre. Une sécrétion de bile amère remonta les parois de son oesophage. Elle cracha par terre un glaviot verdâtre. Un thé vraiment dégueulasse ! Rachel l'avertit qu'elle devait boire son bol au complet. Claire lui renversa la tête en arrière et l'aida à avaler le reste de la mixture.

Les trois hommes s'approchèrent dans la cuisine. Le pasteur David Salomon félicita les femmes pour leur soutien. Sans elles, jamais maman ne serait allée aussi loin. Il avoua avoir prié tous les jours depuis dimanche dernier, en prévision de ce soir où la présence du Seigneur avait élevé ses attentes à des hauteurs infinies, et père d'André pouvait être fier, lui qui aurait bientôt deux enfants. Robert remercia le pasteur, le serrant très fort dans ses bras. Jamais personne ne l'avait autant comblé de joie.

Le regard vague, maman attendait le moment de partir avec une trace d'écume au coin des lèvres. Son mari la releva de sa chaise, la souleva dans ses bras et la transporta jusqu'à la

voiture. David et Guy l'aidèrent à installer maman dans son siège. Elle se laissa tomber lourdement, laissant son mari boucler sa ceinture, puis refermer la portière.

Les têtes du Pasteur et de sa femme rapetissèrent dans le rétroviseur. Lorsqu'ils repassèrent près de la croix de chemin, à l'orée du boisé, le père d'André observa sa femme dormir. La tête sur l'épaule, des gémissements s'échappaient de ses lèvres, ponctués par le frottement de sa robe contre sa peau huileuse. Il caressa sa cuisse, frotta son doigt sur le rebord de sa culotte. Cette manoeuvre la réveilla en sursaut. Ses cheveux lui tombaient devant les yeux. La bouche pâteuse, elle réclama de l'eau. Il n'y en avait pas.

Dorothée était couchée sur le lit d'André. Ses parents allaient revenir très bientôt. Le couple avait dû subir la réunion dans le tunnel, respirer les effluves du ruisseau. Les gens non habitués à ces vapeurs étaient aisément contrôlables après y avoir été exposés. Elle avait toute la marge de manoeuvre nécessaire, désormais, et si son père avait bien fait les choses, aucun problème ne se présenterait. Savante idée que de séparer André de ses parents.

Elle caressa son nombril. Au pourtour de l'orifice saillait une cicatrice. Bientôt, la maman d'André aurait la même. Se laissant aller à la rêverie, des souvenirs commencèrent à affluer dans sa tête, mélangés avec les images créées par son imagination. Elle revoyait le moment où, apprenant qu'elle était enceinte, elle avait essayé de mettre fin à ses jours en s'entaillant le poignet au rasoir. Elle voyait des têtes, penchées sur son corps. Impossible de bouger, ou de résister à ce qu'ils lui faisaient, incapable de dire non, les chants prenaient de l'ampleur, vrillant son crâne avec insistance. Elle n'éprouvait aucun regret à être allée jusqu'au bout. Aller au ruisseau lui avait permis de les rencontrer, et c'était mieux que de rester la fille à ses parents, mieux que de devenir une personne, une femme comme les autres. Ils lui avaient appris le plus important, à propos du sexe.

À travers ses sous-vêtements, Dorothée caressa sa vulve du coussinet de son doigt, mieux valait échauffer le plaisir sans rien perdre en retour. Elle percevait la souffrance de ce lit, la douleur infiltrée dans l'oreiller, le chagrin de cette couverture et le désaccord profond, viscéral, qui unissait à André à sa maman. Les gens inquiets avaient une belle façon de l'exciter, avec leur âme éperdue de chagrin.

Brave petit. En le sentant rentrer dans la chapelle, au Club Contact, elle avait tout de suite senti son intelligence. Malgré un immense potentiel, il avait besoin de direction. Ses parents

le rendaient très méfiant envers les autres personnes, et Dorothée aimait se dire que s'il manquait d'amour, il était plaisant de profiter de ce manque. La fissure qui lézardait le mur, à droite du globe terrestre, était à l'image de l'esprit d'André, destiné à s'ouvrir, à s'effriter, sa personnalité était un mur qui allait s'effondrer à partir d'une petite lésion.

Dans la chambre des parents, reniflant l'odeur laissée par les adultes, le relent puéril d'André emplissait ses fosses nasales. On avait lavé les draps, une forte odeur de lessive imbibait la literie. Mais les traces laissées par les humains ne se dissipaient pas facilement. Elle avait appris à en saisir les subtilités, à comprendre leur agencement, on ne lui échappait pas quand elle se mettait à sentir.

Une pulsation se mit à battre au coin de sa tempe, se répercutant jusqu'à son sternum, pour se rythmer avec les battements de son cœur. Elle fouilla dans un tiroir de la table de chevet, écarta des liasses de papiers, des rouleaux de monnaie, des médicaments, plusieurs tests de grossesse neufs et ouvrit un coffret à bijoux dans lequel reposait une petite croix en plastique refermée par un anneau. *Ankh*. Elle tourna la chose sous l'abat-jour. *Parfait !* Elle la goba.

Dorothée se planta devant la porte de la chambre d'André. Cette prochaine tâche était la plus importante de toutes. Les gens ne se doutaient pas du pouvoir que pouvait exercer une porte pour l'esprit.

Elle referma avec une attention particulière le montant, coinçant la cloison sur son loquet, puis glissa son doigt sur le pourtour de l'ouverture comme si elle y apposait un scellant. Un fluide transparent et délétère s'échappa de son index, recouvrant la fissure comme de la colle lumineuse.

Elle souffla sur le pourtour, ce qui eut pour effet de colmater la brèche. Elle saisit la poignée, se concentra à transmettre l'influx à toute la porte, puis prononça sa formule : « À partir de maintenant, il n'y a plus d'espace derrière toi. Ceux qui habitent ici ne te verront pas, et t'oublieront. Et s'ils cherchent à t'ouvrir, tu resteras fermée, jusqu'à ce que quelqu'un de fort, avec l'autorité nécessaire, tourne ta poignée. »

Lorsque les parents d'André reparurent, le père traînait sa femme comme un cadavre en-dessous des aisselles. Il passa devant la gardienne, sagement assise dans l'obscurité du salon, qui lui adressa un signe de tête. Sans ajouter un mot, il transporta maman dans la chambre principale et revint vers Dorothée qui l'attendait en silence. Le regard du père était vitreux, comme s'il rebondissait sur les objets.

— Combien je te dois pour ce soir ? dit-il en sortant son portefeuille.

— Rien.

— Tu veux que je te reconduise ?

— Non merci. Je crois que je vais marcher un peu.

Dorothée revêtit son manteau indigo et sortit dans la nuit printanière. Elle marcha au moins un kilomètre le long de Bellerive, humant l'air froid et sec par sa bouche. La constellation du losange avait disparu du ciel, mais elle reparaitrait bientôt au-dessus des pylônes, et avec elle s'accompliraient de nouvelles promesses. La berline beige de Salomon s'arrêta pour la prendre au bord de la route. Elle monta à bord. Son père embraya vers le pont.

- Ils se doutent de quelque chose ? demanda le pasteur à sa fille.

- Absolument de rien. Tout est en place pour la suite.

DEUX AMOUREUX

Un rayon de soleil bleuté, teinté d'orange, s'immisçait à travers les mailles du rideau, éclairant son corps nu. Le drap était tiré au niveau de ses chevilles. Chacun de ses pores haletait. Sa peau était caressée par un air froid, ses poils dressés comme autant d'épines microscopiques. Une goutte de sueur, tiède comme du lait, sinuait entre ses deux seins. Maman chercha à attraper les draps pour se recouvrir, tenta de remuer les jambes, mais ses muscles refusèrent de lui obéir, encastrés dans l'immobilité. Sa respiration s'accéléra, augmenta en densité. Les contours de la chambre demeuraient encore flous, et comme ses yeux s'habituèrent à cette pénombre en déclin, elle remarqua le point rouge qu'il y avait au mur.

Ce point rouge ressemblait à la marque d'un pointeur au laser, pupille incandescente et fixe, qui par moment oscillait sur elle-même comme un faisceau giratoire. Robert ronflait à ses côtés, sa respiration bruyante soulevait sa masse à un rythme lent. Elle voulut crier son nom. Ce mot, si souvent prononcé, dans sa bouche avait désormais la sonorité d'un gargouillis, et sa langue la texture d'un morceau de liège qui retenait la parole au fond de sa gorge. Le point rouge devint plus pâle, se confondit avec la pâleur du mur. Elle crut un instant qu'elle hallucinait, oui, il devait s'agir de ces épisodes où le corps, encore prisonnier du sommeil, est incapable de réagir au déclenchement orchestré par le cerveau. Assurément, elle reprendrait bientôt le contrôle d'elle-même. Cet espoir fut de courte durée. Le point, disséminé comme un faisceau aux contours pâles, devint progressivement plus concentré, sa couleur, vive comme du sang écarlate.

Près de sa tête, elle discernait une présence invisible. Au pied de son lit, elle percevait le chuintement de mouvements secs, précis comme ceux d'un insecte. Elle tenta d'arquer la tête afin de regarder la chose en face, mais sa paralysie l'en empêcha. Elle pensa à André, son garçon, qui n'était pas son fils après tout. Une voix intérieure vint à la rescousse de sa détresse. « Tu dois oublier », disait-elle. « Tu dois oublier ça ». Une larme se mit à rouler sur sa joue, jusqu'à sa tempe, roulant au creux de son oreille. Alors un déclic mécanique se déclencha dans sa colonne vertébrale. Elle rechuta dans l'inconscience, plongeant au sein des

abysses, toujours plus creux, elle fracassait leur densité vers l'abîme, s'enfonçant dans des limbes opaques. C'était comme couler au fond d'une série de lacs superposés en étages.

Elle fut ramenée à la surface par des sensations de caresses contre son ventre. Dans la chambre flottait des orbes dorés, entourant le point rouge d'un halo vermeil. Elle parvint à regarder vers son nombril. Plusieurs mains, avec de longs doigts effilés et lisses, caressaient les parois de son abdomen, descendant au pubis. Il flottait dans la pièce une certaine odeur végétale, soupesée par un relent chimique, semblable à celui du carton poreux. Les mains remontaient vers ses seins, et palpaient ses glandes. Elle eut l'impression d'être auscultée par plusieurs docteurs à la fois. Assurément, ces sensations si étranges n'avaient rien de déplaisant, et comme elle ne pouvait toujours pas se défendre, maman se laissa faire.

Sa sensation de plaisir s'intensifia, irradiant son vagin d'une onde chaude. Le point rouge sur le mur se concentra pour atteindre la grosseur d'une tête d'épingle, puis disparut complètement en se résorbant sur lui-même. Elle reprit alors possession de son corps, et remarqua la tête de son époux entre ses deux cuisses. L'homme lui léchait la vulve avec délectation et tendresse. Elle agrippa ses cheveux avec fougue, pressant sa langue contre son clitoris, éclatant d'un cri libérateur.

— Je t'aime, dit Robert.

— Et moi je t'aime encore plus.

Ils passèrent la matinée au lit, à se caresser et à s'aimer comme deux adolescents découvrant pour la première fois le corps de l'autre. À midi, languis par la fatigue, ils se levèrent pour partager un petit déjeuner composé de bananes, de yaourt et de céréales arrosés de sirop d'érable. Les cheveux de maman étaient ébouriffés, tombant de chaque côté de sa tête comme des gerbes blondes. Jamais elle n'avait paru aussi belle à son homme, qui la fixait tout en enfournant la nourriture dans sa bouche. Depuis qu'il était debout, une boule d'excitation s'était agglutinée près de son cœur. Sans pouvoir songer à autre chose que cette sensation, le père d'André se demandait pourquoi, malgré cet intense bonheur, il pressentait la venue de quelque chose de terrible, comme si la pointe aigüe d'une lame allait se planter dans son œil après avoir surgi d'un angle mort.

— Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui, ma chérie ?

— Je ne sais pas, mon amour. On pourrait peut-être aller magasiner en ville et après, on pourrait en profiter pour aller voir un film. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que ça me plairait.

Ils allèrent au centre commercial de l'autre côté du pont et passèrent l'après-midi à acheter des décorations pour la maison. Comme le printemps tardait à venir, les couleurs estivales leur semblèrent raviver l'ambiance de la saison. Ce serait un bel été, et ils furent contents de choisir ensemble l'atmosphère la plus propice à l'émancipation de ce sentiment, qui les habitait depuis le lever du jour. Après leurs emplettes, ils flânèrent le long du canal qui bordait la rivière, errant çà et là dans les boutiques du centre-ville, puis choisirent de dîner dans un restaurant qui servait d'énormes steaks grillés au charbon de bois. Rassasiés, ils retournèrent au centre commercial et s'installèrent dans la salle de cinéma.

C'était un film de science-fiction qui racontait l'histoire d'une invasion extraterrestre à l'échelle planétaire. Dans la première partie, les envahisseurs, à bord de vaisseaux colossaux, annihilèrent la plupart des métropoles grâce à leur rayon laser ultra-puissant. Au milieu de l'histoire, il se formait une coalition parmi les survivants. Le valeureux président américain prenait la tête d'un groupe de résistance et montait à bord d'un avion de chasse pour lancer l'ultime attaque. En parallèle, un informaticien et un pilote expérimenté empruntaient un aéronef extraterrestre récupéré dans le désert du Nevada, durant les années cinquante, et parvenaient à pénétrer l'antre du vaisseau mère, qui stationnait en orbite, afin d'injecter un virus dans le système informatique ennemi. Cette stratégie avait pour effet d'annihiler le champ de force protégeant la flotte. Le long-métrage se terminait par la défaite des extraterrestres. Des disques métalliques immenses s'écrasaient sur les ruines de la civilisation, sous les vivats des peuples vainqueurs : une seule planète, une seule race.

Après le visionnement, Maman déclara ce scénario illogique. Selon elle, une race aussi avancée en termes de savoir ne courrait jamais le risque d'affronter directement les humains. Un ennemi si intelligent saurait comment dissimuler son attaque à la perfection, au point de rendre son agression la plus naturelle possible, si bien que les humains finiraient par se croire responsables eux-mêmes de leur propre destruction. Il fallait s'y attendre.

— Je ne savais pas que ça t'intéressait, ce genre de truc.

— Disons que ce film était con, mais il m'a fait réfléchir.

Même si elle disait prendre le film à la légère, la représentation semblait l'avoir brusquée. Au retour, elle regardait dehors constamment, comme si la foudre allait surgir d'entre les nuages disséminés, et quand ils empruntèrent Bellerive, elle ne quitta pas des yeux la ligne à haute tension qui s'élevait de l'autre côté de la rivière. Aussitôt mis le pied sur l'asphalte, couvert de neige fondue, elle fut prise de nausée et courut dans la maison s'enfermer dans la salle de bain. Il cogna contre le chambranle, lui demandant si tout allait bien, mais elle lui assura qu'elle voulait être seule. Il l'entendit vomir à travers la cloison.

L'homme descendit au sous-sol et brancha sa basse électrique, alluma le transistor. Assis sur l'ampli, il frotta la petite corde, mais la note sonna faux. Les yeux fermés, il se mit à accorder l'instrument avec soin. Son annulaire frotta le métal, son autre main fit tourner les clés. Quand il obtint une vibration à peu près juste, il monta le son de l'ampli au maximum puis laissa l'appareil vibrer sous ses fesses, résonner contre ses couilles. Son index claqua un do majeur sur la grosse corde et il enchaîna un standard du pouce, une ligne disco. Le son de la basse électrique vibrait dans son corps, se transmettait aux poutres en bois du plafond, le plancher résonna à travers toute la maison et il joua plusieurs fois en continu le même morceau selon diverses variations avant de se calmer, le pouce en feu. L'eau s'écoulait dans le tuyau de la baignoire. Robert éteignit l'ampli, posa la basse sur son trépied.

Maman sortit des toilettes enveloppée de deux serviettes blanches. L'une s'enroulait autour de son corps, tandis que l'autre retenait ses cheveux vers l'arrière. Timide, elle avoua avoir quelque chose à lui montrer. Dans sa main tremblante elle tenait un bâtonnet de plastique. Elle lui en désigna l'extrémité, où apparaissait le signe +.

Durant la nuit, elle dut à plusieurs reprises se lever pour uriner. Vers cinq heures du matin, elle tâta devant elle à la recherche des murs, aveuglée par le sommeil, quand le timbre prolongé du téléphone l'interpella du salon. Le combiné pendait au bout de son fil, elle le raccrocha sur sa base verticale. Sans accorder la moindre importance à cet incident, elle traîna les pieds en direction de sa chambre. C'est alors que sa hanche percuta un objet métallique, y imprimant une marque douloureuse.

Frottant l'os de son bassin, elle scruta le mur lisse. Elle inspecta la surface du bout des doigts, et sentit les rebords d'un cadre. Palpant avec soin, elle situa l'endroit où devait se trouver le bouton de porte et referma sa main dessus. La poignée semblait figée dans de la colle à

ciment, impossible d'en faire tourner le mécanisme. Elle alluma la lumière et resta figée devant la façade blanche. Pas d'ouverture dans la cloison, aucun doute, mais pourtant elle pouvait toucher le métal froid de la poignée, les moulures en bois, elle percevait même les fibres sous une couche de peinture. Une porte invisible existait bel et bien, mais où donnait-elle accès ?

— Ça va, ma chérie ?

Inquiet, Robert se tenait nu, les bras croisés sur la poitrine comme un petit enfant. Elle lui assura que ce n'était que de l'angoisse provoquée par l'insomnie. Depuis qu'elle avait su pour le bébé, sa tension montait précipitamment, comme si elle pressentait l'arrivée d'un danger imminent.

— C'est normal. Maintenant que tu abrites la vie en toi, ton instinct de mère se prépare à prévenir tous les risques, c'est tout. Reviens donc te coucher.

Ces paroles rassurantes la laissèrent incrédule.

— Dis-moi que je ne suis pas folle. Regarde juste là et dis-moi ce que tu vois ?

— Rien, juste un mur...

— Maintenant avance et touche, juste là ! Tu ne sens pas quelque chose de bizarre ?

L'homme s'exécuta sans rien comprendre, glissant ses avant-bras sur la surface plane. Il ne sentait absolument rien. Juste un banal mur en gypse. Rien d'étrange ni d'inquiétant. Maman se mordit la lèvre et avança les doigts à l'endroit où s'était trouvé le bouton de porte. Cette fois, sa prise se referma sur du vide. Elle en éprouva une profonde déception. Allez, il n'y a rien, je te jure. Viens te coucher. On en reparlera demain si tu veux.

Dans le lit, maman lova sa croupe contre le bassin de Robert, dont l'haleine chaude se déposait dans sa chevelure, faisant frétille le léger duvet de sa nuque. Les yeux désespérément ouverts, elle osa demander : « Qu'est-ce que ça te fait, à toi au juste, de devenir papa ? »

— Tu le sais ma belle. J'ai toujours voulu être un papa.

Ils ne reparlèrent pas tout de suite de l'incident de la porte invisible. Le lendemain matin, en passant dans le couloir, maman évita de se frotter au mur. Elle redécouvrit soudain en elle cette impression délétère, fond de tristesse emballé de lassitude, rendant le moindre de ses gestes exsangue. Elle se rassura, ce devait être l'arrivée de son enfant, de son enfant à elle qui provoquait ce dérèglement d'hormones, dans son organisme. Dans un effort de plaire, et

peut-être aussi pour dissimuler sa fatigue grâce à l'apparat, elle décida d'opter pour une tenue à la hauteur de son manque d'énergie. Elle revêtit ses plus beaux collants, des résilles au fin motif de losange qui se terminaient à mi-cuisse. Par-dessus, elle passa à sa taille une jupe émeraude chevillée, et couvrit ses épaules d'une blouse au décolleté festonné, dont la fabrique cuivrée jetait de fins éclairs au niveau des boutons. Pour finir, elle enfila ses chaussures neuves, qu'elle avait achetées hier lors des emplettes : une paire d'escarpins cyan aux orteils en amande. Elle se retourna devant la glace, appliquant un peu de fard autour de ses yeux.

- Incroyable, tu es si belle quand tu t'habilles comme ça.
- Tu ne crois pas que c'est un peu trop ? Pour l'église je veux dire...
- J'ai toujours aimé quand c'est trop. Je veux qu'on te voie.
- Et les couleurs, elles vont bien ensemble selon toi ?
- Elles n'iraient pas ensemble sans toi.

Elle l'invita à s'approcher d'elle par en arrière, referma ses mains sur son ventre, plaquant le galbe de son pénis entre ses deux fesses. Elle avait très envie de ça. Robert déclara qu'il ne se sentait pas très bien, et puis ils allaient être en retard à la réunion. Elle évacua ses protestations, dégrafant les deux premiers boutons de sa blouse en l'obligeant à pincer son mamelon, très fort, entre le pouce et l'index.

- Arrête, je vais te froisser.

Elle se courba et releva sa cuisse comme une danseuse.

- Pourquoi tu me dis d'arrêter ? Je suis ta femme après tout. Personne ne va t'interdire de faire l'amour à ta femme si tu en as envie. Je porte ton enfant. Ton enfant est à moi.

Il la retourna debout, contre le miroir, et lui baissa ses sous-vêtements avec rage. Il plaqua la main contre sa bouche et releva les bords de sa jupe. Il palpa l'intérieur de son pubis et remonta la main contre son ventre, effleurant l'alvéole de son nombril. Il surprit un renflement au contour du trou, deux pans de peau durcis, refermés par une couture fine.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu ramollis ?
- Ton ventre... Tu as une cicatrice.

Dans le hall de l'église, ils croisèrent Guy Lesage qui traînait son petit garçon comme une poche de patates sous le bras. Le responsable des louanges chercha d'abord à les éviter, mais comme il allait bifurquer vers la pouponnière, ils se rapprochèrent rapidement, et il n'eut d'autre choix que de leur adresser la parole. Il considéra maman et la complimenta sur sa tenue, remarquant la marque discrète qu'elle avait sous l'œil gauche, mais ne fit aucun commentaire. Le fils de Guy se tordait en convulsions désarticulées. Il mordit la main de son père avec ses dents de lait. Guy supporta la douleur, saisit son fils derrière la nuque, l'obligeant à ouvrir la mâchoire.

- Est-ce que ton fils est correct ? s'inquiéta maman.
- Absolument. C'est juste sa condition qui empire quand il y a beaucoup de monde. Moi et Claire l'avons envoyé voir un spécialiste, mais depuis ce temps-là, il refuse absolument de parler.
- As-tu vu Salomon ces temps-ci ?
- Il doit être au Club Contact. Je n'ai pas eu le temps de vérifier.
- À propos, tu ne sais pas la bonne nouvelle ? Tu n'en croiras pas tes oreilles.
- Tu es enceinte ?

Ils confirmèrent. Guy les félicita froidement, leur envoyant une forme d'au revoir. Robert lui demanda si la cellule allait à nouveau se réunir à la retraite.

- Je ne sais pas, mon frère. Cette décision-là regarde les pasteurs.

Ils restèrent plantés là, contournés, évités par les autres chrétiens. On ne voulait les regarder que de biais. Leurs frères et leurs sœurs dissimulaient des jugements, des paroles étouffées, des rires secs empreints de mépris. Maman donna le bras à Robert qui la soutint contre lui. La grosse dame qui s'occupait de l'accueil, à l'entrée du sanctuaire, leur tendit l'ordre du jour.

« Ce sont des loups cruels ! », clamait la brochure.

- Bonjour, vous êtes seuls aujourd'hui ? Je n'ai pas vu votre enfant.
- Eh bien, nous sommes ici, ensemble.
- Je veux dire, votre famille est là au complet ?
- Oui, nous sommes là au complet. N'est-ce pas extraordinaire ?

Robert pointa le ventre de maman avec fierté.

- Oh ! je vois...mais, dites moi, le garçon qui vous accompagnait, votre fils de douze ans, il n'est pas là ? Où est-il aujourd'hui ? L'avez-vous oublié à la maison ?

Maman vacilla sur ses talons hauts. Robert échappa le caisson de sa basse qui s'ouvrit avec un fracas désaccordé sur le linoléum beige.

« André ! On a oublié André ! »

L'AGENT

Le policier s'appelait le Sergent-Détective Bernard Campeau. Il ressemblait à un soldat américain avec son veston tactique, son t-shirt noir et sa coupe en brosse. Sa voix était douce, presque rassurante, probablement un truc du métier. Les disparitions devaient lui être confiées systématiquement. Il leur montra son badge, sortit un calepin, ainsi qu'un stylo qui parut au père d'André fait d'un alliage spécial (l'objet paraissait indestructible).

Campeau interrogea maman. Avait-elle remarqué quelque chose d'étrange dans les derniers jours? André avait-il dit quelque chose de bizarre? Son comportement paraissait-il inhabituel? Comment agissait-il envers les adultes, par exemple, et est-ce que des personnes non recommandables étaient passées par la maison? N'importe quel détail pourrait les aider, même les plus futiles.

- Non, jusqu'ici, tout était absolument normal.
- Et à quand remonte la dernière fois que vous l'avez vu, madame?
- Vendredi, révéla Robert. Nous sommes allés à une réunion, avec les membres de notre église. Nous avons laissé André ici, avec sa gardienne.

Le détective Campeau releva la pointe de son stylo luisant, tendit une oreille au cartilage en chou-fleur. Probablement qu'il faisait du judo, ou encore du jiu-jitsu.

- Pourrais-je avoir le nom de cette gardienne, je vous prie?
- Dorothée...
- Et qui est cette Dorothée?

Le père d'André s'exprima en balbutiant.

— C'est la fille de David Salomon... David Salomon est le pasteur du Club Contact, le ministère jeunesse de l'Église du Souffle. C'est notre église.

Campeau avait entendu parler de ce groupe religieux, qui avait bien grossi ces dernières années. L'administration publique les connaissait depuis la construction de leur nouveau lieu de culte en bordure de l'autoroute. Ils envoyaient chaque année une carte de Noël au poste : « À notre force de police, merci de nous protéger. Meilleurs Voeux. » Très gentil.

Maman y alla d'un compliment : « La loi est importante. »

- Vous avez parlé à sa gardienne à votre retour de cette réunion ?

- Je ne m'en souviens pas beaucoup...à vrai dire, j'étais un peu faible après la réunion.
- On vient d'apprendre qu'elle est enceinte.
- Félicitations.

Campeau griffonna quelques notes comme si cette information faisait désormais partie de l'enquête. Robert avait enserré les épaules de sa femme, qui paraissait beaucoup trop jeune pour avoir un fils de douze ans. Elle avait une légère marque sous son œil gauche. Peut-être qu'elle avait subi de la violence domestique. Il fallait éviter de poser des questions à ce sujet, il n'obtiendrait que des mensonges. Leur regard évitait de se croiser pour empêcher Campeau de notifier leur gêne, ou encore leur secret. Il ferait des recherches approfondies pour tout connaître à propos de leur église.

- Quand vous êtes revenus ici, après votre réunion, vous avez bien vu qu'il était là ?
- Non, corrigea maman d'une façon incertaine. Il était dans sa chambre, je crois.
- Et vous ne l'avez jamais vu le lendemain matin ? Alors vous avez passé toute la journée d'hier sans vous soucier de savoir où était votre fils.

Il relut rapidement son carnet, échangeant les signes de tête d'usage, mouvements qu'il échangeait d'habitude en pareils cas, devant des gens qui ont égaré un être cher. Seulement cet alibi d'une réunion dans les bois était si faible, si absurde en conséquence que s'ils mentaient, ils le faisaient avec un tel talent d'acteur qu'il les aurait choisis pour un programme double du soir, sous dose de calmants. L'agent faisait un effort supplémentaire pour ne pas poser de questions suspicieuses, mais la situation faisait déborder les procédures à l'encontre du commun. Comment ne pas les accuser en pareilles circonstances d'avoir eux-mêmes fait disparaître l'enfant ?

- Est-ce que je pourrais inspecter les lieux ? Cela m'aiderait de voir où il dort, par exemple.

Le couple tenta de l'en dissuader, mais il leur assura que son métier lui avait appris la méticulosité. Il ne relèverait que les indices, il ne toucherait à rien d'inutile.

- C'est assez difficile à expliquer, mais vous ne pourrez pas ouvrir la porte, déglutit maman. C'est fermé. Nous n'y sommes pas parvenus à deux.

Le policier affirma avec humour qu'il aimait les défis. Campeau posa la main sur la poignée. Il tira sur le bouton et ouvrit la porte de chambre d'André, qui émit un bizarre bruit de succion. À l'intérieur, tout était normal : le mobilier se composait uniquement d'un lit,

soigneusement replissé, et d'une commode sur laquelle trônait un globe terrestre. Des jumelles avaient été posées sur le cadre de la fenêtre. Derrière la planète Terre de carton, il y avait toutefois un trou noirci dans le mur, et un petit tas de miettes de plâtre recouvrait le plancher. Campeau inséra son doigt à l'intérieur de la planète Terre. Il souleva le matelas et dénicha finalement un livre, à la couverture rose. Il s'agissait d'un Nouveau-Testament de mauvaise facture. Les dernières pages de l'édition avaient été surlignées à certains endroits.

« Je te vomirai de ma bouche. »

- Est-ce que tout va bien, vous avez besoin de quelque chose? demanda maman.
- Oui. Je crois que je vais garder ce livre, si ça ne vous dérange pas. Cela va m'aider dans l'enquête.

Campeau inséra le livre religieux dans un sac de plastique dont il referma la glissière étanche. Deux voitures de patrouille venaient d'arriver en renfort. Un vieux monsieur grelottant dans son pyjama courait au milieu de la rue.

- Je ne vous dérangerai pas plus longtemps. Mes hommes vont patrouiller le secteur et vérifier auprès des voisins s'ils n'ont rien aperçu. Généralement, les disparitions d'enfant se règlent dans les vingt-quatre heures après le signalement. André doit se trouver dans les environs. Si vous avez des questions, ou si quelque chose se produit, vous pouvez m'appeler au numéro sur ma carte.

Elle retourna le morceau de carton entre ses doigts.

- Je vous téléphone dès que j'ai des indices sur sa disparition. À propos madame, j'aime beaucoup votre jupe. Elle vous va à ravir. C'est une Xiara ?
- Non, Pington.
- Ah, Pington. Je crois que je vais acheter la même pour ma fiancée.

L'agent Campeau sortit de la maison donner ses instructions aux renforts. Deux des officiers qui l'accompagnaient étaient des colosses, leur gilet pare-balle tendu par leur énorme poitrail. Sur ordre du détective, ils calmèrent le vieux voisin qui refusait de dégager la chaussée, et acceptèrent de le suivre jusque chez lui. Le reste des policiers se dispersa en direction de la rive. Il fallait faire confiance aux autorités. La police les aiderait peut-être à retrouver André, mais le Seigneur, lui, savait où était leur fils.

- Il faut garder espoir, ma chérie.

Elle ignorait pourquoi, mais elle était convaincue que ce policier n'avait pas de fiancée.

LA PRIÈRE DE DAVID

Guy Lesage tendit un tube rempli de liquide rouge à Salomon. Le sang avait une couleur vive, presque écarlate, signe que Max était en très bonne santé physique. Le directeur des louanges était calé profondément dans le divan de cuir noir, sirotant une limonade rose que le pasteur lui avait préparée.

- Ça ne va pas très bien, ces temps-ci. Max a des problèmes. Des problèmes très graves. Notre couple souffre de son silence : il ne parle plus du tout.

Guy s'exprimait avec des inflexions dans la voix. Son regard se perdait dans l'espace avant de se raccrocher à celui du pasteur, tentative désespérée de ne pas rompre la conversation par des pleurs. Il avait depuis peu perdu l'assurance roide qui faisait sa marque de commerce auprès des fidèles, à l'église.

- Il faut espérer en Dieu, c'est la clé de vos problèmes. Votre couple est fort, vous allez vous en remettre. Quant à Max, les enfants spéciaux ont souvent un talent caché.

Max avait toujours été un enfant hors-norme, difficile à comprendre. Le diacre raconta à Salomon un incident ayant eu lieu durant la semaine. Lui et Claire allaient se coucher. Quand elle avait posé la tête sur l'oreiller, sa femme avait hurlé de douleur en se tenant la tempe. Sur sa mâchoire coulait un filet de sang. Guy avait retourné l'oreiller : un morceau de bois pressé, percé d'un clou de trois pouces, avait été disposé de façon à lui percer le visage. Salomon ne put s'empêcher d'admirer l'acharnement requis à un enfant de cet âge pour enfoncer un clou de cette taille dans une planche.

- Selon son psychologue, si notre fils refuse de parler, c'est pour l'empêcher de révéler un secret.
- Je ne vois pas de quel secret il s'agit.
- N'empêche, ça nous affecte beaucoup. Tu devrais voir comment Claire se comporte avec moi au lit, on dirait une pierre. Elle ne veut pas retourner chanter comme choriste, dans l'orchestre des louanges.
- On trouvera bien quelqu'un pour la remplacer.
- Elle veut divorcer. Je ne sais pas quoi faire, David.

Et si Dorothée intervenait pour leur demander de remplacer tout bonnement Max ? Ce serait une opération compliquée, mais pas impossible.

— Tu ne crois pas qu'ils pourraient nous en refiler un nouveau, si jamais ?

— Je ne pense pas que ce soit si facile.

En son rôle de diacre, homme marié et béni par le Seigneur, Guy représentait un exemple à suivre. Une référence, un modèle de conviction. Salomon tenta de minimiser la gravité de la situation. Il connaissait bien le rôle sous-jacent que Guy avait été appelé à jouer au sein de l'organisation. Assurément, un divorce le ferait tanguer du côté de l'échec. Son ménage dissolu, les membres de l'Église du Souffle le critiqueraient ouvertement. Guy pourrait peut-être abandonner le navire, et sa potentielle désertion signifiait que Salomon devrait dorénavant manœuvrer pour qu'il garde leurs secrets. Cet allié parti, il devrait directement se frotter à l'autorité du chef, et cela compromettrait son ministère jeunesse, auquel il vouait, depuis l'arrivée d'André, une mission toute personnelle.

À vrai dire, ils avaient utilisé le ruisseau avant la naissance de Max, quand Claire avait éprouvé des problèmes de fertilité, et ils n'y étaient pas retournés depuis que les parents d'André avaient été intégrés dans la cellule ; Guy ne niait plus les pouvoirs de Dorothée, son rôle d'intercesseur ne pouvait pas désormais lui être substitué. Elle avait toujours été en avance sur les autres grâce à sa curiosité, son intelligence. Aussi sa manie de séduire, de tester comment elle pouvait obtenir ce qu'elle voulait des gens, avait toujours représenté de petits problèmes.

Une nuit, après s'être plainte en hurlant pendant deux heures dans son lit, elle avait sombré dans le silence. Sa chambre avait été retrouvée vide au matin. Elle n'était reparue que la nuit suivante, en sous-vêtements, les pieds crottés de terre et de feuilles mortes. Elle les remercia de ne pas avoir appelé la police. Ils avaient toujours été au courant. Depuis son enfance, ils savaient qu'elle avait toujours vu des « choses ». Ils prirent cette disparition comme un signe encourageant. Peut-être pourraient-ils cacher le bébé. L'avortement était hors de question. Étant dans l'obligation de garder l'enfant, elle ne pouvait non plus afficher sa grossesse à l'église. Dorothée avait rencontré les anges de Dieu, qui lui avaient proposé une option : ils lui retireraient l'enfant, et le leur rendraient quand il serait prêt.

Un an plus tard, Claire se montra à l'église poussant un landau qui contenait un bébé répondant au nom de Max. Les amies de Claire connaissaient sa condition, on fit mine d'être

contente pour elle, même si le mot circula sur la bizarrerie de cette naissance miracle, car personne ne l'avait vue enceinte, alors qu'elle chantait tous les dimanches sur scène, dans le sanctuaire. On se questionna sur la véritable origine de cet enfant surprise, mais Guy exerça son assentiment par une apparente responsabilité et droiture, les remises en doute ne gagnèrent pas plus loin que le parvis du temple.

Guy termina sa limonade, fit tourner les glaçons à demi fondus au fond de son verre, tout en murmurant « C'est une pierre, c'est une pierre... ». le ruisseau avait pour ainsi dire contaminé leur famille, ruiné leurs rapports amoureux.

— Je veux prier pour toi.

— Je n'ai pas trop envie de prier en ce moment, David, je crois que je vais partir.

Il n'y avait d'autre choix que d'accompagner son ami à la sortie du salon. Seul et dépité, Salomon monta à l'étage chercher le réconfort auprès de sa femme. Il repéra les murmures de Rachel, sous les couvertures, s'allongea auprès d'elle et la caressa à travers le tissu en lui demandant d'une voix douce si elle avait parlé à sa fille aujourd'hui. Elle retira brusquement la couverture de par dessus sa tête.

— Tu sais ce qu'elle m'a dit, aujourd'hui, ta fille? J'étais en train de me laver, dans la salle de bain. Elle est entrée et s'est mise à se brosser les dents. J'ai fait semblant de ne pas la voir de l'autre côté du rideau. J'étais gênée. Ça ne la dérangeait pas, que sa mère soit là toute nue sous la douche, en train de se savonner.

Rachel fit semblant de se laver, et dans cette position couchée, ses mouvements exprimaient une joie débile, pitoyable.

— Je chantais un cantique tu sais, celui à propos du roi David quand il tue Goliath et lui tranche la tête avec sa propre épée.

David se souvenait d'avoir entendu cette comptine, à l'école du dimanche. Elle fredonna d'une voix cassée :

Goliath le géant

David le berger

David a une fronde

Goliath est tombé

Avec son épée.

— Dorothée s'est brossé les dents pendant longtemps. J'ai voulu sortir de la douche et j'ai écarté le rideau. Notre fille était debout devant le miroir. Sa chemise de nuit était remontée en haut des cuisses. Elle fouillait avec ses doigts entre ses jambes. Je l'ai contournée pour mieux voir, et c'est là qu'elle a aperçu mon reflet par-dessus son épaule. Quel horrible sourire! Elle m'a dit d'approcher, j'ai obéi et alors j'ai vu, j'ai vu ce qui la faisait rire dans le miroir. Cette...cette chose entre ses jambes !

De ses dents sifflèrent des paroles de condamnation. Elle se mit à répéter le nom de Jésus, « Jésus Tout-Puissant ! » qui inonda sa bouche d'un goût âcre.

— « C'est la première phase qui commence », voilà ce qu'elle m'a dit.

Elle fit des efforts pour déglutir, ne parvenant pas vraiment à expliquer ce qu'elle avait vu. David sortit les cachets de calmants d'un tube. D'une tape, elle fit revoler les pilules hors du lit. Il récupéra les pilules sur le sol et les fit avaler à Rachel. Il posa les mains sur elle et pria. Les médicaments ne tardèrent pas à faire effet. La rigidité de son corps se dissipa. Elle coula dans un sommeil chimique. Il la regarda dormir un instant.

Rachel avait recommencé à prendre des antidépresseurs juste après la rencontre de Dorothée avec André. À ce moment, leur fille commençait déjà à montrer des signes de changement. Elle restait enfermée dans sa chambre à « prier ». Ces séances prolongées l'avaient rendue froide, sans émotion. Ce matin même, Rachel avait fait une crise à table, accusant sa fille de la détester. Dorothée était restée distante, éclatant d'un rire supérieur.

Un poids comprimait la poitrine du pasteur et la solitude de la maison, une fois redescendu au rez-de-chaussée, lui parut insupportable. Au seuil de l'escalier parvenait la voix de Dorothée. On aurait dit une personne seule en train d'avoir une conversation sur deux tons de voix différents, qui se répondaient en langue étrangère, murmures indicibles chargés de séduction et de colère. Toutes les lumières de la maison étaient éteintes, mise à part celle de l'escalier qui menait au sous-sol. Il descendit et trouva la porte de Dorothée presque fermée. Un mince filet de lumière chaude filtrait à travers l'embrasure. Il donna un coup de jointure contre le bois.

— Entre.

Couchée sur son lit, les seins nus, Dorothée était en train de lire un livre sur la reproduction des végétaux. Elle avait enlevé sa perruque, posée sur l'abat-jour de la lampe. Sur la table de

chevet se trouvait son étui à verres de contact où trempaient deux lentilles. David savait qu'elle avait une vue très faible et se demanda comment elle arrivait à lire. S'approchant de sa fille, il remarqua que ses yeux, dont la pupille s'élargissait au maximum, captaient l'obscurité de la pièce avec une acuité malsaine. Leur aspect pénétrant le saisit sur place.

— As-tu passé ta journée ici?

— Des fois, ça passe tellement vite que je n'ai pas le temps de m'en rendre compte.

— Je t'ai apporté tes mines, comme tu me l'as demandé.

Elle déchira un paquet de crayons. David aurait voulu quitter la chambre immédiatement, il devinait ce qu'elle allait faire, mais il voulait la regarder, au moins une fois. Elle dégaina la mine des crayons, fendant une à une de petites éclisses de bois avec ses ongles. Une fois obtenues douze mines parfaites, elle les écrasa sur la table de chevet avec le socle de la lampe. Elle prit une paille et aspira la poudre noire par le nez. Une goutte de sang apparut au coin de son oeil. Elle essuya la larme rouge avec un mouchoir.

On lui avait dit que sa condition était due à des carences en carbone. Cet élément étant à la base de n'importe quelle structure de vie, sa fille était convaincue de pouvoir synthétiser le minéral en ingérant des quantités importantes de graphite. Salomon ignorait si cette méthode avait des effets sur sa maladie, mais elle en était devenue avide. Chaque jour, il devait passer au magasin acheter une grande quantité de nouveaux crayons. Le personnel de la pharmacie commençait à le reconnaître. La prochaine fois, il achèterait tout l'étalage.

— Ces crayons sont de mauvaise qualité, ils ne contiennent pas assez de carbone. Tu peux aussi m'acheter des recharges de pousse-mine, ça évitera de m'écorcher les doigts, dit-elle en montrant le sang séché sous ses ongles.

Dorothée repoussa les épluchures de crayon par terre et brancha le cathéter dans son bras, reprenant sa lecture sur le règne végétal. Salomon fouilla dans sa poche et en tira le tube qui contenait le sang de Max. Elle en vérifia la consistance sous le halo de la lampe pêche.

— Est-ce que ça sera suffisant ?

Elle n'en avait aucun doute. Leurs instruments étaient précis. D'ailleurs, la deuxième phase venait de commencer, les résultats de leurs expériences ne tarderaient pas à se manifester chez André.

— Je viens de parler à ta mère. Tu devrais être un peu plus patiente avec elle. Elle t'aime beaucoup, plus qu'elle-même, tu sais.

- Pour ce que ça me coûte de vivre sous le même toit que cette personne, je ne vois pas pourquoi je ferais semblant de l'aimer. Ça serait une démonstration de faiblesse. À propos, Guy Lesage n'avait pas l'air très joyeux. Comme toi en ce moment.
- Sa femme veut divorcer. Je crois qu'il a envie de quitter l'église à cause de ça. Il ne supporterait pas l'humiliation.
- Il va falloir le raisonner, sans quoi ça va nous attirer des problèmes. Tu peux sortir de ma chambre ? J'ai envie d'être seule.

Sa voix avait pris un ton autoritaire, marque de puissance étrange dans la bouche d'une jeune fille de seize ans atteinte d'une maladie dégénérative. David Salomon rejeta le monde extérieur, fixant sa concentration au plus creux possible à l'intérieur de lui-même. Il tenta de conjurer cette force maléfique qui émanait du sous-sol, priant à haute voix, appuyant sur ses yeux avec force jusqu'à ce que la douleur dans ses orbites lui fasse pousser un cri de rage. Il tomba à genoux, sur le bois franc du salon, les mains levées vers le ciel en position de détresse.

Seigneur Jésus, Dieu Tout-Puissant ! J'ai peut-être fait une erreur. Je suis rempli de désespoir... Quand nous avons utilisé le ruisseau pour que Guy et Claire aient un enfant, je sentais que j'étais dans tes voies, que j'accomplissais ton œuvre. Tu as réussi à débarrasser ma fille de sa honte, et tu as chassé le loup de parmi les agneaux, mais avec André, j'ai l'impression d'avoir devancé ta promesse. Oui, tes anges sont venus le réclamer, mais à quel prix ? Ce que nous avons implanté dans le corps de cette femme semble être devenu un danger pour ton église, c'est pourquoi je te demande de m'envoyer un signe. Envoie-moi un signe ! Tout comme à tous tes prophètes : Ésaïe, Ézéchiël, Daniel, Moïse, montre-moi une preuve de ta puissance. Oh ! Seigneur éternel, que ton amour est puissant, il confond les sceptiques et fait parler les muets, et je sais que malgré mon orgueil et ma faiblesse, tu vas répondre à mon appel. Réponds à mon appel...réponds-moi ! Je t'en supplie...Halleluia. Amen.

Les cinq premières notes de la neuvième symphonie de Beethoven l'extirpèrent du creux de sa prière. Sur le porche se tenait une silhouette imposante, une forme floue qui souhaitait entrer dans sa demeure. S'agissait-il d'un émissaire ? Ou encore était-ce un imposteur, ange déchu envoyé par le diable pour le tromper ? Un des deux, ou un peu des deux. David Salomon rampa vers l'escalier, et partit se cacher à l'étage, auprès de Rachel dans son lit.

ENQUÊTES PARALLÈLES

Comme à son habitude, Campeau était allé courir sur le tapis roulant après son quart de travail sur le terrain. Pendant quarante-cinq minutes, il en avait profité pour y aller à fond. L'agent avait réglé la machine à une vitesse de dix-sept kilomètres à l'heure. Face au miroir, il maintenait la tête haute, levait les genoux à chaque foulée, fonçait sur place. Depuis sa jeunesse, il avait acquis une endurance incroyable, et savait que c'était dans les derniers mouvements d'une épreuve que le corps atteint l'ultime dépassement. L'agent augmenta la vitesse du tapis roulant, atteignit un plateau de vingt kilomètres à l'heure, dressé sur la pointe des pieds, et son cœur ne voulait pas s'arrêter de battre. Il ahanait.

Dans le miroir apparurent deux de ses collègues. Denis Cooper, un authentique fier à bras de presque deux mètres, accompagné par cet autre imbécile trapu, Denis Lecavalier. Les deux Denis s'approchèrent par derrière. Cooper s'accouda au tableau de commande de la machine, tandis que Lecavalier restait à rigoler en regardant cavalier les jambes de Campeau. Ils commentèrent son ensemble de sport : short fuchsia accompagné d'espadrilles jaunes fluo, avec une camisole blanche en lycra.

- Avez-vous eu des nouvelles du jeune André ? demanda Lecavalier.
- Les gars, lorsque j'aurai compris un peu mieux ce qui s'est passé, je vous ferai signe.
Pour l'instant, obéissez aux ordres. Ne me dérangez pas dans mon enquête.
Maintenant je cours.

Campeau tenta de ralentir la vitesse de sa machine, mais Cooper l'en empêcha en appuyant sur le bouton qui commandait l'inclinaison du tapis, ce qui lui fit perdre l'équilibre. L'agent bondit dans les airs et parvint de justesse à rattraper sa course en appuyant sur arrêt automatique. Les Denis éclatèrent de rire.

- Vous êtes le vainqueur, Sergent ! se moqua Lecavalier.

Ils s'éloignèrent en ricanant, baladant leurs muscles hypertrophiés. Cooper attrapa un poids libre, tandis que Lecavalier s'installait au banc de presses. Campeau possédait une ceinture noire en jiu-jitsu, une autre en karaté, troisième dan style shotokan, mais il avait aussi touché au judo, en passant par la boxe anglaise et thaïe. S'ils ne se trouvaient pas en ce moment au poste, il leur aurait volontiers éclaté la gueule. Les deux Denis, il aurait pu les envoyer au sol

facilement sans se forcer, et pourtant jamais il n'avait jamais vraiment su gagner leur loyauté ni leur respect. Même s'ils étaient sous ses ordres, ils ne l'avaient jamais pris au sérieux.

On l'avait depuis le début de sa carrière considéré comme un sensible, et pire encore, un sensible qui avait la réputation de s'impliquer dans ses enquêtes de façon personnelle. Peut-être avait-il ses manières. Personne ne trouvait que l'agent Campeau faisait du mauvais travail, loin de là. Seulement il avait parfois pris parti dans les mauvaises circonstances, c'est pourquoi il avait déjà été suspendu pour avoir donné une raclée à un citoyen.

Au départ, cet enculé avait alerté les forces à cause de la disparition de sa femme. Cette ordure vivait depuis trois jours avec son fils sourd et muet sans aucune nouvelle de la maman du petit. Le garçon de six ans était demeuré caché dans un placard pendant toute la durée de l'entrevue, alors que son père donnait le signalement de son épouse.

Il s'avéra qu'elle était sourde aussi, et ne quittait jamais son enfant des yeux, dormant même avec lui dans son lit à la nuit tombée. On effectua les recherches, ratissant les villes voisines afin de voir si une dame ne correspondait pas à sa description. La dame fut découverte dans une ruelle, abriée de sacs poubelle.

Campeau la ramena au poste, et le père, fondant en larmes, convint que c'était sa femme, la mère de son petit. L'enfant, cependant, au lieu de lui sauter au cou, alla se réfugier sous une chaise. Mal à l'aise, le père du gamin prétendit au traumatisme.

— Décidément, mon gars lui en veut encore d'être partie...

Les autres policiers aidèrent l'homme à dégager l'enfant qui s'était accroché à une patte de la chaise. Le garçon était rentré chez lui avec sa mère retrouvée. Les choses en seraient restées là, et si Campeau avait eu un esprit conforme aux règles, il aurait appelé la protection de la jeunesse afin de savoir si cette famille étrange n'abritait pas une murène tapie dans son antre. Mais l'agent Campeau décida qu'il allait suivre ses propres procédures : après avoir résolu une enquête, il rendait souvent aux familles qu'il avait aidées une petite visite. Rien de formel, il aimait vérifier par lui-même si tout était rentré dans l'ordre. Ces visites étaient l'occasion de voir son travail comme quelque chose d'utile et de bien. *D'utile et de bien !* L'agent se hissa à la barre, maintint son menton au niveau de la tige pendant quarante-cinq secondes. La sueur coulait le long de sa colonne vertébrale, jusqu'à l'intérieur de ses sous-vêtements. Ses bras se déplièrent en extension maximale. Il exécuta une série de douze tractions rapides, puis se laissa retomber sur le tapis en position groupée.

Pour se rendre au vestiaire, il fut obligé de passer devant les deux Denis qui bandaient leur biceps. Ses collègues l'ignorèrent. Ils savaient que l'enquête sur André piétinait. Cooper avait interrogé les voisins et Lecavalier avait ratissé avec ses hommes les bords de la rivière. Sur la rive d'en face, ils avaient trouvé une vieille barque échouée avec ses rames. Lecavalier avait ordonné de faire mouiller l'embarcation. On s'était rendu compte qu'elle prenait l'eau.

Il se débarrassa de ses vêtements et sous la douche, en se savonnant, il repensa à ce que Cooper avait noté dans son rapport : personne n'avait aperçu André dans les parages le soir de sa disparition, mis à part un vieil homme qui vivait à trois cents mètres de la berge, et ayant déclaré que durant la soirée, en allant prendre ses pilules, il avait aperçu une lumière rouge s'illuminer, de l'autre côté de la rivière, et il avait failli avoir une attaque. Le vieux avait insisté pour montrer à Cooper la fenêtre de sa salle de bain, par laquelle on apercevait très bien les pylônes.

Et puis il y avait la découverte faite par Lecavalier en relevant les herbes du terrain vague, longeant celui de la maison abandonnée. Campeau s'était rendu sur les lieux vérifier par lui-même, marcher au milieu de cette étrangeté. L'ensemble déroutait. Un chemin au tracé courbe, savamment dégagé, s'en allant vers le milieu. Les tiges de foin étaient toutes aplaties dans le même sens. Le survol du secteur en hélicoptère avait permis de prendre une photo de cette forme. Le cliché avait révélé une spirale parfaite.

L'agent ouvrit la bouche et laissa le jet d'eau la remplir. De toute sa carrière de détective, c'était le cas de disparition le plus mystérieux qu'il ait rencontré. Bien sûr, il y avait eu celui de l'enfant sourd, mais à l'époque, si en analysant l'attitude du salaud, il avait pu détecter son mensonge, les parents d'André semblaient tout à fait sincères, surtout quand ils tentaient de justifier leur amnésie, ils en étaient même tellement convaincants que Campeau était sûr qu'ils disaient la vérité. Par contre, il avait remarqué à quel point cette jeune femme feignait un peu sa tristesse, assurément la disparition de son fils ne la rendait pas tant éplorée, ni inquiète, car si elle pleurait, c'était surtout pour conforter son mari dans la détresse, une épouse extrêmement dévouée, mais une maman aimante ? Campeau n'en était pas convaincu. Une fois sec, il se rhabilla en tenue civile et rassembla ses affaires. Au fond de son casier reposait un flacon de parfum. Du Chanel numéro cinq. Vérifiant qu'il était seul, il s'en aspergea le pénis. Il aimait le picotement de la fragrance au bout de son gland, porter cette odeur célèbre parmi la gent féminine sous ses caleçons lui donnait confiance en lui-même, lui

insufflait une fièvre intérieure, un sentiment de puissance. Dans son sac se trouvait le Nouveau-Testament d'André. L'agent n'avait jamais lu la bible.

Peut-être lui faudrait-il commencer. Il s'était renseigné davantage sur les activités de l'Église du Souffle. Il avait toujours trouvé que cet endroit ressemblait à une secte. Ces gens-là essayaient pourtant bien de s'en disculper, de s'ouvrir sur l'extérieur : ils distribuaient plus de mille paniers d'épicerie par semaine aux familles pauvres. La municipalité les avait aussi financés pour qu'ils prennent en charge un programme de réinsertion sociale pour les jeunes délinquants.

Campeau passa par son bureau, bien décidé à fouiller le registre. À l'aide du serveur municipal, il accéda aux renseignements résidentiels. Il trouva l'adresse des Salomon. Leur maison se trouvait dans le nouveau développement, à l'est du boulevard industriel. Il décida qu'il était temps de leur rendre une visite surprise. Son service était terminé depuis dix-huit heures, mais ce soir, il était motivé à faire du temps supplémentaire. Il allait franchir la guérite de sécurité du poste quand il tomba sur le capitaine qui se dirigeait à sa rencontre, habillé lui aussi en vêtements civils.

- Vous n'étiez pas en congé, chef ? Je n'ai pas eu le temps de vous parler en personne. J'ai la situation bien en main. Tout va rentrer dans l'ordre.
- Tu veux rire de moi ? Un petit gars disparaît sans laisser de traces et ses parents ne se rappellent même pas pourquoi ils l'ont oublié durant une journée entière. Je suis en train de remplir les papiers, on va les mettre en détention.
- Non. Je dois agir avant. Ce soir-là, ils ont fait garder André par une certaine Dorothee, une jeune fille qu'ils ont rencontrée par l'intermédiaire de son père, un pasteur à l'Église du Souffle.
- L'Église du Souffle ? J'y ai été invité l'année dernière à Noël. Le maire était là aussi. Ce sont des fanatiques de Jésus qui croient que la fin du monde est proche.
- Je crois qu'ils ont un rôle à jouer dans l'affaire. Laissez-moi investiguer.

Le capitaine le jaugea, impénétrable. Réputé pour être un homme sec et tranchant, il atténua son caractère coutumier d'une voix douce.

- Écoute, des cas de disparition étrange, ça nous est arrivé par le passé, mais des comme ceux-là, ça dépasse l'imagination. Tu crois que les haut placés vont croire à

ton rapport quand il va sortir ? Deux parents amnésiques, une spirale dans le champ, une chaloupe magique. Rien n'a du sens !

— C'est pourtant bien ce qu'on a trouvé, à date, ce sont les faits.

Le capitaine ne voyait pas la chose du même angle. Au poste, plusieurs commençaient à raconter des histoires dérangeantes, c'était parvenu à ses oreilles de façon directe. Il avait même dû faire état de son autorité pour empêcher certains éléments d'entrer en contact direct avec la famille d'André.

— Vous ne m'avez rien dit là-dessus.

— Je te le dis maintenant, pendant qu'on peut encore parler sous le radar. Tu sais, mon grand-père a fait carrière dans l'armée de l'air. Durant mon enfance, il pilotait des avions de chasse. Il était donc souvent appelé à poursuivre ce genre de choses.

— Quel genre de choses ?

— Les soucoupes volantes. Durant son service parmi les plus hautes sphères de la défense nationale, il ne parlait jamais de son travail. Après sa retraite du poste de général, cet ancien pilote de prototypes était devenu plus loquace, surtout quand le feu brûlait dans le poêle et que flottait dans la cave l'odeur d'un flacon de scotch resté ouvert.

Le capitaine provenait en effet d'une longue hiérarchie militaire, ce qui ennoblissait son caractère impétueux par un habile contrôle de soi. Malgré l'intensité de ses révélations, son expression demeura sérieuse, autant que sereine. Le chef lui raconta que son grand-père était un des rares humains à avoir rencontré les extraterrestres de façon officielle. C'était grâce à ces rencontres disparates, cachées, que la civilisation avait pu assembler la technologie suffisante pour aller sur la lune, et construire la bombe nucléaire. Campeau se demanda si comme le reste des forces, le capitaine n'était pas en train de céder à la folie de cette stupide église.

— Il m'a dit des secrets que je n'oublierai jamais. Ce sont eux qui ont construit les pyramides. Ils étaient parmi nous, sur Terre, avant même que nous marchions debout.

— Je suis parfaitement au courant que tout ce qui arrive autour de la disparition d'André est illogique, mais de là à conclure aux petits bonshommes verts, il y a une marge.

— Cet enfant est spécial, Bernard. Officiellement, il s'agit d'une enquête ordinaire. Je pourrais t'octroyer des pouvoirs supplémentaires, mais vaut peut-être mieux opérer

dans l'ombre. Si tu veux investiguer par toi-même, avec tes moyens, je t'affirme que rien ne t'en empêche, surtout pas moi.

- Vous m'encouragez à désobéir ?
- Disons que pour une fois, tu peux vraiment suivre ton flair. Je vais parler à Lecavalier et Cooper. Ils vont te laisser tranquille. D'ici là, tu as quarante-huit heures pour retrouver André, sans quoi ses parents iront en détention pour interrogatoire prolongé.

Malgré la grisaille qui filtrait à l'intérieur du poste de police, le capitaine enfila ses lunettes d'aviateur. Le sang de Campeau se mit à lui vriller aux tempes. Son scrotum nimbé de parfum se mit à picoter. L'agent contrôla sa respiration, ralentit les battements de son cœur. Il était temps de changer de plan.

Avant d'effectuer sa première visite, il feuilleta le Nouveau-Testament rose dans sa voiture banalisée. Le livre était en mauvais état, plusieurs pages de l'Évangile de Jean manquaient. Il lisait certains passages au hasard, rien de suspect, sinon l'Apocalypse, où de nombreuses phrases avaient été soulignées en rouge.

Au chapitre dix, verset un, il était écrit : *Je vis un autre ange puissant, qui descendait du ciel, enveloppé d'une nuée, au-dessus de sa tête était l'arc-en-ciel.* Et le mot « arc-en-ciel » avait été encerclé plusieurs fois. L'agent changea de chapitre. Le douzième chapitre commençait par : *un grand signe parut dans le ciel : une femme enveloppée de soleil, la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Elle était enceinte, et elle criait, étant en travail dans les douleurs de l'enfantement.* André avait isolé le mot « enceinte » dans un minuscule rectangle rouge en appuyant très fort sur la bille, si bien que le mot était sur le point de se détacher, de faire un trou dans la page.

Campeau n'aimait pas ce que ce livre disait ou annonçait avec ses images bizarres, il se méfiait des gens religieux, qui tendaient à mentir sans s'en rendre compte et à se laisser prendre au jeu par des lubies qu'ils prenaient à force d'illusions pour la réalité.

N'empêche, l'apparition de cette femme couronnée d'étoiles l'avait marqué, car sans aucune raison, la nuit dernière, Campeau avait rêvé être une femme. Elle chevauchait une bête à tête de lion et à corps de taureau. Nue, juchée sur le dos de la bête, elle criait dans le désert. Un flot d'obscénités sortait de sa bouche, et elle brandissait une coupe remplie à ras bord d'un

liquide au parfum entêtant. L'odeur émanant de la coupe avait attiré un policier qui lui montra son badge, suspicieux.

— Vous cherchez quelque chose par ici, madame ?

— Il y a un problème, monsieur l'agent ?

Il lui avait demandé de descendre de sa monture. Elle avait refusé. Le policier s'était alors mis en colère et avait abattu la bête avec son revolver. La coupe s'était renversée dans le sable brûlant. Elle avait chuté au sol et le policier avait enlevé son ceinturon, l'avait retournée contre le cadavre de la bête. Campeau se souvenait encore de la queue du flic qui rentrait dans son vagin humide, et il avait aimé ça, il avait adoré être une femme !

Et si la nature, au lieu de le doter d'un corps d'homme, avait fait de lui une femme, comment aurait-il vécu sa vie ? Probablement de façon très différente, cela valait-il même la peine d'y penser ? Campeau était heureux du corps qu'il avait sculpté, une anatomie remplie d'explosifs, prête à décharger, pourtant il ressentait cet effluve de bonté inonder, avec une douce caresse, les parois de son cœur. *Cette femme a toujours été en moi, songea-t-il, c'est elle qui fait de moi un bon détective.*

Une lumière faible brillait dans le salon. Peut-être qu'il n'y avait personne à l'intérieur. L'agent hésita sur le porche. Il aurait mieux fait de rentrer chez lui. Il était encore temps de partir. Campeau allait rentrer dans sa voiture quand elle apparut sur le seuil. Elle ne portait qu'une robe de chambre rose, les cheveux ébouriffés sur la tête.

— Vous ne l'avez toujours pas retrouvé ?

— On continue à chercher. J'ai encore quelques questions à vous poser.

— Il est assez tard pour un fonctionnaire.

— Je fais du zèle. Vous me faites entrer ?

Elle le fit asseoir à la table de cuisine et lui offrit un verre d'eau, que Campeau avala d'une traite.

— Votre mari n'est pas là ?

— Il est parti toute la semaine pour travailler. Je l'aurais bien gardé avec moi, mais il n'a pas pu prendre congé. On a besoin d'argent pour payer l'hypothèque de la maison, une vraie honte.

— Vous devriez appeler de la famille.

— Je ne parle plus à ma famille. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Il ne le savait pas vraiment. En fait, il était venu prendre le pouls de la situation, s'imbiber de l'atmosphère.

— Depuis ma dernière visite, avez-vous recouvré la mémoire du soir de sa disparition ?

— J'ai réussi à me souvenir un peu de mon retour ici. C'est drôle de ne pas avoir songé à André. D'habitude, je vérifie toujours à ce qu'il soit bel et bien couché avant qu'on aille au lit.

En répondant à ses questions, elle négligeait un peu le pan de sa robe de chambre qui glissait de côté, découvrant le galbe de son sein. La fenêtre du salon laissa pénétrer une bourrasque d'air frais jusque dans la cuisine. Le policier contempla cette belle jeune femme épuisée, seule, malheureuse, et cette robe de chambre qui s'écartait sans cesse, à la limite du décent.

— Et la gardienne, cette Dorothée, elle se trouvait bien dans la maison à votre retour ?

— Oui, Robert a parlé un peu avec elle je crois, mais pas longtemps. Son père, il me semble, est venu la chercher, je n'en suis pas sûre, car je n'ai pas entendu sa voiture dans l'entrée. À vrai dire, j'étais à demi consciente.

— Qui habite dans la maison d'en face ?

— Personne. Elle est abandonnée, ça se voit.

— André avait-il l'habitude d'aller se promener là-bas ?

— Il a bien essayé, mais je l'ai puni, et sévèrement, répliqua maman.

— Avez-vous puni André souvent par le passé ?

— Seulement quand il le cherchait.

Elle ne ressentait aucun désir à le revoir sain et sauf. Ces paroles méchantes auraient dû l'incriminer. Le scénario valait le coup : une belle-mère frustrée par le manque d'attention de son mari tue l'enfant pour se débarrasser de la compétition. Elle rabattit l'échancrure de sa robe de chambre pour se couvrir la gorge. Elle vacillait légèrement, on aurait dit qu'elle était prise de nausée. Ce qui lui était arrivé s'exprimait dans le désarroi, un mystère que ni elle ni Campeau ne parvenaient à expliquer ; les yeux de cette femme gagnèrent en fixité, elle semblait regarder à travers son corps, entre les fibres de sa chair, comme si elle lui reluquait l'âme. Elle avait une telle façon de fixer le vide, éperdue par son incapacité à donner un sens à cette histoire que forcément, le fait de son amnésie ne pouvait être que renforcé.

— Ça va aller madame ? On dirait que vous allez vous évanouir.

- Aucun problème, je pense à André, c'est tout. Ces temps-ci, je suis un peu mal en point, ça doit être le bébé. J'espère que je n'ai pas attrapé un virus.
- Si vous voulez, je peux vous conduire à l'hôpital.
- J'ai ce qu'il faut pour me guérir.
- En attendant, ne vous inquiétez pas, nous allons le retrouver, je le sens.

Campeau lui souhaita de passer une bonne soirée. Elle ramassa le verre vide traînant sur la table et alla le rincer dans l'évier. Elle se rapprocha de son visage et lui souffla dans l'oreille : « Vous sentez le parfum. » C'était là la fin de leur échange. Il était désolé, il comprenait son tourment, mais la jeune femme s'était tournée de dos. Sa silhouette plantureuse se découpait dans une lumière aux teintes jaune. Elle flottait au milieu de ce halo, désintéressée de lui. « *Quelle belle femme !* »

Campeau décida de réorganiser son plan. Il gara sa voiture banalisée sur une rue adjacente et marcha jusqu'au terrain vague. Il emprunta le sentier de la spirale et se terra dans le fossé bordant la maison abandonnée, épiait les alentours. Il franchit le ruban de sécurité. Près de la véranda donnant accès sur le quai, il crut entendre le son d'une respiration. Les buissons s'animèrent, un animal s'apprêtait à sortir des taillis. Campeau eut l'impulsion de dégainer son arme. À ce geste, la respiration du chien s'accéléra et il se mit à grogner.

Le chien se jeta sur le détective qui tomba sur le dos, tentant de se protéger de sa main libre, mais l'animal mordit ses doigts, ressera sa prise. Campeau appuya le canon sur sa gorge, puis tira. La bête s'affala contre son corps, dont il repoussa le cadavre. La morsure avait laissé deux trous entre son pouce et son index. Le sang se mit à couler en de longs filets.

Un panneau de contre-plaqué obstruait la porte-fenêtre défoncée. Campeau força la planche et parvint à la déloger facilement. Il se glissa à l'intérieur, une cuisine au plancher défoncé menait à un sous-sol poussiéreux, où s'entassaient des appareils ménagers d'un autre âge. Derrière un four en fonte avait été pratiquée une galerie à travers la fondation. Le détective alluma sa lampe de poche, pénétra à quatre pattes dans l'ouverture. Il flottait dans l'air terreux un relent nauséeux, un parfum de soufre.

Lorsqu'il clignait des paupières, il voyait clairement des taches de couleurs, inquiétantes lumières qui continuaient de luire aux abords de son champ de vision, une fois les yeux

ouverts.. Le détective se demanda si son intrusion à l'intérieur de la maison abandonnée ne l'avait pas affecté gravement. Le nouveau développement se terminait par un rond-point où se dressait la demeure des Salomon. Leur maison avait été construite auprès d'une ligne de branches. Par-delà la cime des arbres fluets, le toit de l'Église du Souffle dardait sa croix vers le ciel bas, tapissé de nuages diaphanes.

Campeau gravit l'escalier flanqué par deux lions de pierre. De lourds rideaux masquaient l'intérieur du vestibule. Il pressa la sonnette, qui émit *L'hymne à la joie* de Beethoven. À travers le glacié de la porte, il repéra ce qu'il crut être un individu. Mais ses yeux lui faisaient mal, d'étranges corps se mouvaient sur sa cornée.

Il frotta ses globes oculaires, appuya ses paumes contre ses orbites. Il appuya une nouvelle fois sur la sonnette d'un index tremblant. Le bouton envoya dans son bras un influx, qui lui remonta jusqu'à la mâchoire. Le vent générait un infime sifflement, comme si une présence murmurait, timbre malgré tout intense, une voix douce. Il serra les dents, inspira par le nez, et décida de contourner la maison. Il pourrait trouver une façon de passer par la cour. Une pelouse emprisonnée par une clôture de fer noir s'étalait d'un vert uni. Il sauta la grille et rampa dans le gazon soyeux. Une étroite fenêtre donnait sur le sous-sol. Il fouilla dans sa poche et en sortit un tournevis à tête plate. Son cœur manqua un contrecoup. Que faisait-il ici, en train de forcer son entrée chez un citoyen ? Sa blessure à la main venait de se rouvrir. Il épongea le sang du bord de sa manche. Il pourrait retourner chez lui, soigner sa plaie, interroger les Salomon demain. Le parfum commençait à lui démanger dans l'entrejambe. Était-il tellement absorbé par l'enquête qu'il avait renoncé à l'éthique pour retrouver André ? Cela en valait-il le risque ? Ses mains obéissaient à une volonté hors de son contrôle. Il inséra le tournevis dans la fente. Par une série de mouvements secs, il fit sauter la clenche et ouvrit le châssis, se laissant glisser à l'intérieur.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Une silhouette se tenait au chambranle d'une chambre éclairée par une lumière pêche. La voix qui s'était adressée à lui ne paraissait nullement surprise ni effrayée. Elle avait posé cette question sur le ton d'une simple formule.

— Qui es-tu ? Je ne te vois pas bien, dit Campeau.

Ses yeux peinaient à s'habituer à l'obscurité. La silhouette recula d'un pas dans l'embrasement. Il reconnut une jeune fille, presque une femme. Elle portait une chemise d'homme ainsi qu'une paire de jeans aux coutures lâches.

— Dorothee Salomon ?

— C'est mon nom. Entrez, n'ayez pas peur.

L'agent pénétra dans sa chambre et manqua mettre le pied sur une paire de petites culottes qui traînaient sur le tapis moelleux. Près du lit se trouvait un cathéter avec un sac de soluté vide. Avec précision, d'un débit qui se voulait professionnel, il lui énuméra les circonstances et les causes de sa venue. Il lui montra même son badge, déclina son grade de sergent-détective. Elle lui souriait, les lèvres entr'ouvertes. Sa langue venait parfois titiller l'antre de ses dents blanches.

— Vous vous sentez bien, détective ? dit-elle en lui touchant le front. Vous êtes févreux.

— Ça va, on jurerait que j'ai attrapé un...comment dire ?

— Un virus ?

— C'est ça.

— Vous êtes blessé ?

— Ce n'est rien, un chien m'a mordu.

— Vous ne voulez pas vous allonger dans mon lit ? On va être plus à l'aise pour discuter.

Il voulut protester, mais elle lui donna une légère poussée, suffisante pour faire vaciller sa masse sur l'édredon. La literie avait une odeur suave, entêtantes phéromones. Il ne put s'empêcher de penser à de la cyprine, il lui revenait des bribes de sa jeunesse : tous ces désirs non réalisés qui agrémentent la vie d'un homme, et qui parfois le tirent vers un coffre en béton, sur le point d'être largué dans les flots troubles de son âme.

— Je veux savoir, balbutia-t-il, où se trouve André ?

— Vous êtes inquiet pour lui ?

Il l'était, beaucoup plus qu'il n'osait le concevoir.

— Vous êtes un bon détective, c'est pour ça que vous devez prendre soin des plus petits.

— Oui, je veux...je veux être sûr qu'André est en sécurité, mais je ne peux pas le renvoyer dans sa famille.

- Pourquoi ?
- Parce que sa maman ne l'aime pas. Elle le déteste.
- Vous n'avez jamais eu de mère, détective ?

La mère de Campeau était morte d'un accident de travail. Une banale chute dans l'escalier de secours. Même le peu d'amis proches qu'il avait n'était pas au courant de ce drame d'enfance.

- Comme André. Tu as toujours été une mère pour toi-même, mais elle a besoin d'amour, cette maman-là !
- D'amour, répéta Campeau.
- Ce sentiment a toujours été en toi. Et toute ta vie, tu t'es caché à l'intérieur de ta mère, comme si elle était encore là, mais elle n'existe plus, elle t'a même caché tes propres désirs. Tu veux la justice, mais la justice ne te rend pas toujours ce qu'elle te doit, n'est-ce pas ?
- Une fois, j'ai abusé de mon pouvoir, avoua le sergent-détective Campeau. J'ai failli tuer des gens, mais c'était des criminels.
- Tu parles de l'incident du garçon sourd ?
- Comment sais-tu tout ça ?
- Je sais de toi des secrets que tu ignores toi-même. C'est pourquoi tu peux tout me dire.

L'agent raconta avec difficulté qu'il était retourné dans la famille de l'enfant retrouvé, pour vérifier d'où lui venait cette impression étrange, quand le petit sourd était retourné aller se cacher dans le placard la première fois. Et la femme qui prétendait être sa mère agissait de façon louche. En le voyant avancer dans la cuisine, elle avait reculé dans le coin du comptoir, finalement résolue à s'asseoir près du robinet.

- Ces gens-là me mentaient, leur expression faciale était traîtresse. Je me souviens, les pales du ventilateur étaient recouvertes de poussière grasse. Cette salope était assise au bord de l'évier. C'est là que le petit garçon est sorti de son placard. Il tenait un bout de papier plié en quatre qu'il a essayé de me tendre. Son père a voulu l'en empêcher, mais j'ai été trop rapide.
- Et qu'est-ce qu'il y avait sur le papier ? Des remerciements ?

— Non, il était écrit en rouge : « PAPA MENTEUR C'EST PAS MAMAN. » Quand j'ai lu ce message, j'ai agrippé lentement la crosse de mon arme, et puis j'ai tiré un coup au plafond. La femme a sursauté au moment de la détonation, alors j'ai su, elle n'était pas sourde du tout. J'ai vu noir. Je me suis jeté sur elle, l'ai retournée face dans l'évier pour lui passer les menottes. Le salaud m'a dit de la lâcher, que je n'avais aucun droit. Je l'ai frappé au nez. Il est tombé à genoux, les mains au visage. J'ai répliqué avec un direct du gauche, en plein dans la gorge. La femme s'est mise à gueuler. Je l'ai prise par les cheveux et je lui ai calé la tête sous le robinet d'eau chaude. D'abord elle a tenté de se dégager sous le jet, ensuite elle a crié quand la chaleur s'est mise à lui brûler le cuir chevelu, la nuque, les oreilles, le visage. J'ai lâché prise. Elle s'est écroulée sur le plancher, comme une merde tordue. L'enfant me regardait. Moi, mouillé, couvert de sang, lui, immobile, sans émotion. Il me donnait froid dans le dos. Je me souviens d'avoir gueulé : « Ça te plaît, hein, petit psychopathe ? »

Campeau lui raconta qu'au bas de la feuille de papier, l'enfant avait dessiné une maison. Même si ses traits étaient maladroits, il avait pris le temps de représenter l'arrière-cour, avec le balcon, et sous le balcon, il avait fait un gribouillis avec son crayon rouge. « J'avais une deuxième paire de menottes alors j'ai menotté le couple ensemble à un radiateur. Le garçon m'a suivi dehors jusqu'au cabanon, il m'a trouvé une pelle. J'ai creusé sous le balcon. La terre était encore meuble, elle venait juste d'être retournée. À trois pieds de profondeur reposait une housse en plastique. Dedans se trouvait le cadavre d'une femme couverte de sang séché. J'ai planté la pelle dans le tas. J'ai fait comprendre au petit qu'il fallait rester dehors jusqu'à ce qu'on vienne le chercher. Le garçon m'a fait oui de la tête et je suis retourné dans la cuisine en refermant la porte-fenêtre. »

— Qu'est-ce que tu as fait à ce couple ?

— À la femme, rien de plus. Mais à l'homme...après lui avoir disloqué ses deux bras, à cet enculé, j'ai finalement appelé les renforts.

Il fut révélé que la femme qui s'était prétendue sourde n'était autre qu'une pédagogue engagée par le ministère afin d'aider l'enfant à développer ses facultés de communication. Elle connaissait donc très bien le langage des signes. Lorsque le père du petit sourd l'avait séduite, ils avaient convenu d'un stratagème afin de se débarrasser de la vraie mère. La

pédagogue avait revêtu un manteau et un chapeau ayant appartenu à cette dernière, ensuite elle s'était rendue dans la ville d'à côté pour vivre comme une clocharde. Pendant ce temps, le père avait réglé le cas de sa femme, et avait attendu un nombre de jours suffisant avant de contacter la police.

La suite ressemblait à un lugubre conte pour enfants. Ce qu'ils découvrirent au fil de leur entretien dépassait toute mesure dans l'horreur. Non seulement l'enfant avait assisté au meurtre de sa mère, mais en plus le soir, son papa devenait un « loup ». Les spécialistes lui demandèrent par gestes ce qu'il voulait dire par « papa devient un loup ».

Les progrès étaient lents, mais depuis le début, le petit avait été très coopératif. Son langage éprouvait des limites. On avait eu la bonne idée de lui donner du papier et des crayons de couleur en lui proposant de dessiner le loup. Il avait tracé un lit, dans lequel il avait placé lui et sa mère. Ensuite, il s'était attaqué au loup. Ses traits étaient lents, précis, il hésitait parfois sur un détail. Le loup avait bien sûr une tête humaine, avec de très grandes oreilles. Il se tenait près du lit, à quatre pattes. Entre ses pattes de derrière, le loup tenait un objet allongé, au bout en forme de cerise qui frottait contre son ventre. Le petit termina son œuvre par la cerise rouge, puis il écrit « PAPA », en grosses lettres sous l'animal. Trente-trois jours après son hospitalisation, le père de l'enfant avait été jugé pour le meurtre de sa femme et agression sexuelle sur la personne de son fils. Dix ans de prison fermes sans possibilité de parole. Une mauvaise blague pour un crime aussi atroce, mais Campeau connaissait des gardiens de prison, qui connaissent des détenus... Combien de temps le monstre pourrait-il vivre dans l'aile protégée de la prison, consacrée spécialement aux déchets de son espèce ? L'essence à briquet flambe si vite, si l'on a un bout d'allumette sous les ongles, et un criminel enfermé entre quatre murs sans fenêtres apprend toujours à discerner le moindre objet coupant, pour s'en faire un poignard de fortune.

— Je ne sais pas comment il est mort, mais je sais que ça a été fait.

Campeau s'attendait à ce qu'on lui retire son badge pour avoir presque battu à mort un suspect. Le petit l'avait sauvé in extremis en faisant comprendre aux enquêteurs que son père le violait. Il ne savait pas parler, mais il savait se servir d'un crayon. Brave petit. Grâce à lui, il s'en était tiré avec une suspension sans solde. « Je lui ai bien éclaté la gueule, à ce pédéraste ! » L'agent peinait à contrôler ses sanglots. Le visage de la jeune oscillait dans la lumière pêche. Il n'avait plus rien d'humain. Ses yeux semblaient plus grands, étirés en

amandes fluides vers les tempes. Ses yeux immenses étaient complètement noirs, dépourvus de pupilles. Elle avait une toute petite bouche. Ce visage effectua une mimique qui devait être un sourire, ou quelque chose de similaire.

- Comment te sens-tu, Bernard ? Je peux faire quelque chose pour toi ?
- J'ai chaud.
- C'est normal, tu as besoin de vêtements plus légers.
- Plus légers.
- Je dois bien avoir quelque chose pour toi.

Elle fouilla dans sa garde-robe et en retira un cintre d'où pendait une jolie robe blanche aux rebords en dentelle. Dorothée ne la portait plus. À cause de sa maladie, elle avait perdu beaucoup de poids. Voulait-il l'essayer ? Machinalement, le policier se mit debout et enleva ses vêtements devant le miroir. Ses épaules et ses hanches étaient trop larges, la robe glissa sur son corps avec difficulté. Dorothée l'aida à ajuster l'étoffe au niveau de son torse.

- Tu es belle. Elle te va très bien.
- Campeau caressa la dentelle sur son épaule.
- Elle me va très bien.

MEURTRE D'ANDRÉ

Peu après le départ de Campeau, maman avait entendu la décharge d'une arme à feu en provenance des environs de la rivière. Du salon, elle épia la maison d'en face en se cachant derrière le rideau. Inquiète, elle se demanda si quelqu'un n'allait pas signaler la détonation, mais au bout d'une demie-heure, elle se dit que ce devait être le détective qui avait utilisé son fusil, ce qui la mit en colère, elle ne savait pas contre quoi.

Elle avait aussitôt sombré dans une phase catatonique. Elle allait se coucher, dormait quelques heures, réveillée par une douleur au ventre qui lui donnait la nausée, alors elle se levait pour aller vomir aux toilettes, puis retournait s'étendre, cette fois dans le lit d'André. Ce cycle entre la toilette et les deux lits perdura jusqu'à ce que la faim et la déshydratation aient raison de sa conscience.

Le silence la couvrait en entier, une note oppressante, un vrombissement aigu se répercutait dans ses articulations. Elle rit à gorge déployée pour combler sa détresse d'être seule. Elle hallucinait des bruits, des claquements soudains. Elle fermait les yeux et voyait un point rouge. L'unique fenêtre de sa chambre était entourée d'un halo jaune pâle, un éclairage malade. Cela lui apparut anodin qu'il fasse jour, à vrai dire elle avait un peu perdu la notion du temps.

Le téléphone sonna. À chaque sonnerie, le tintement s'éloignait au fond d'un entonnoir et revenait en crescendo, gagnant en intensité. Elle se tourna sur le ventre, rapatria un oreiller par-dessus sa tête. L'appareil cessa d'émettre le bruit. Mais la personne rappela. Avec léthargie, maman se leva et alla décrocher au mur. C'était Robert qui l'appelait du chantier.

— Comment vas-tu ma chérie ? Des nouvelles d'André ?

Elle mit la main contre sa bouche afin de retenir un vomissement.

— Non, tout va bien. L'autre soir, Campeau est venu me poser d'autres questions.

— Quelles questions ? Tu sais que je n'aime pas quand tu fais entrer des étrangers chez nous en mon absence.

— Je n'avais pas bien le choix, après tout, c'est la loi.

Robert lui expliqua qu'il allait rentrer à la maison dès demain. Il avait réussi à s'arranger avec son patron. Les choses allaient mal sur le chantier, il n'arrivait pas à se concentrer sur son

travail. Ce matin même, il avait failli provoquer un accident avec la grue. Trois de ses collègues avaient failli y passer. Maman écoutait ce discours de manière distante, s'accrochant au fil. Au souffle nasillard de sa femme sur la ligne, l'homme prétendit la rassurer. André allait revenir, le Seigneur s'en occuperait, il était entre de bonnes mains.

- Entre de bonnes mains ? Et si je te disais que je ne voulais pas qu'il revienne ?
- Ma chérie, écoute-moi...
- Tu me fais chier avec ton travail, avec ta basse qui ne sert à rien, et puis ton église de merde ! Pourquoi est-ce que tu veux tant qu'on reste parmi ces gens ? Ça ne nous suffit pas, ce qu'on a à nous ?
- Calme-toi ! Tout ce que je fais, je le fais pour notre famille !
- Elle a une belle allure, ta famille ! Tu crois que tu es un homme ? Si tu étais un homme, tu serais ici avec ton bébé, avec moi ! Je te déteste, et je déteste ton extraterrestre de fils !

Elle raccrocha brusquement. La colère monta en elle comme une foudre noire. Dans la cuisine, elle ouvrit les armoires et se mit à lancer des assiettes, des verres, des moules à gâteau sur les murs. Dans un tiroir reclus, elle trouva une bouteille d'alcool brun quelque peu éventée, le genre de brandy que l'on garde pour la mauvaise visite, quand on veut qu'elle s'en aille. Maman but quatre gorgées de ce liquide, retenant l'envie de se dégueuler dans la bouche.

Jamais elle n'aurait dû suivre son mari dans une autre église. Les gens étaient toujours gentils au début, on les invitait dans des soirées, des fêtes, des réunions de prière. On faisait semblant de s'intéresser à eux, ou plutôt que le Seigneur s'intéressait à eux, ils se sentaient aimés. Mais progressivement, les jugements venaient de la part de ceux à qui ils avaient fait confiance. Les secrets qu'ils avaient partagés devenaient des chaînes lourdes à porter, et se défaire de cet opprobre, de ces liens, demandait toujours plus de dévotion, plus de prière. Elle en avait assez de prier, de parler aux étrangers et de les laisser entrer dans sa vie comme des sauveurs.

Appuyée au réfrigérateur, elle caressait la cicatrice autour de son nombril tout en buvant le brandy. L'écoeurement montait à sa bouche, culpabilité au goût de bile. Elle voulait noyer sa douleur, le bébé à l'intérieur d'elle, tuer cet enfant engendré par un lâche. Depuis que le

détective était parti, elle n'arrêtait pas de rejouer dans sa tête le moment exact où elle avait senti l'odeur douceuse, un peu abjecte en provenance de son pantalon.

L'agent était devenu tout à coup très violent. Il l'avait empoignée aux fesses en la tirant par les cheveux. La force de cet homme l'avait surprise. Sans qu'elle ait eu le temps de se défendre, son gland avait écarté la frange de ses petites culottes, la pénétrant rudement. Pendant qu'il la ramenait, il avait sorti son flingue, lui avait inséré le canon dans la bouche. En suçant le métal poli au goût de poudre, l'orgasme était venu la saisir à rebours. Elle avait joui aussitôt, lui avait ordonné de continuer. Le policier avait éjaculé en elle après un cri vainqueur. *Maman, au secours !*

La voix d'André l'appelait avec détresse. Elle plaqua la bouteille contre son nombril. Son souffle se réduisit à un mince filet d'air qui passait entre ses lèvres humectées d'alcool. Une puanteur caractéristique emplissait la maison, aisément reconnaissable : l'odeur de la merde. On aurait juré que l'intérieur de la maison en était couvert du plancher au plafond. « Maman. Au secours. Maman, je t'en prie ! » Des pas d'enfant s'avancèrent. L'odeur fécale devint si intense que maman avala une nouvelle lampée de brandy pour en conjurer la puanteur. La voix d'André se réverbéra clairement :

— « Maman, je t'en prie, au secours, ne me laisse pas tomber. »

André était couvert d'excréments de la tête aux pieds. Elle savait peu de choses sur sa vraie mère, et Robert était toujours resté discret quant aux circonstances entourant la conception et la naissance d'André. Or elle était au courant d'une chose, d'un détail. Lorsqu'André était sorti du ventre de cette chienne, il venait de lui déféquer dans l'utérus. Ainsi il était né, couvert de merde.

— Va-t'en, tu n'es pas le bienvenu ici. Ce n'est pas chez toi.

— Maman...

— Dégage ! Fous le camp ! Je te déteste !

Elle lui lança le reste de la bouteille de brandy en plein front, un jet parfait. Se jetant sur lui, elle enserra son cou couvert de caca et serra de toutes ses forces. Les yeux d'André l'implorèrent, avant de virer au blanc. Elle pressa la trachée jusqu'à ce que le corps du garçon, épris de convulsions, devienne une loque puante entre ses doigts.

Elle rejeta son cadavre par terre et s'assit sur le sol. Elle resta là, affalée, contemplant son œuvre. Une traînée d'excréments sinuait du cadavre jusque dans la chambre du garçon.

Maman recouvrit ses yeux de ses doigts sales. Ses sens atteignirent un état de stase. Son ventre ne la faisait plus souffrir. L'odeur fécale se dissipait, pareille à un cauchemar qui rentre dans les coins, une ombre à la recherche d'une cachette dans les failles de la réalité. Dans le noir, il n'y avait plus rien de tangible, seulement cette lourdeur apaisante, stable, où apparut progressivement la lueur du point rouge, tournant sur lui-même à une vitesse démente.

Maman rouvrit les yeux. Le cadavre d'André avait disparu du plancher, les traces d'excréments aussi. Dehors, un éclair. Elle ne perçut aucun tonnerre, la foudre s'était déchargée sans bruit, illuminant le ciel d'une blancheur silencieuse. Un vrombissement sourd fit vibrer le toit. Une machine survolait la maison, son moteur déplaçait une grande quantité d'air.

Par la fenêtre du salon, elle aperçut l'engin franchir la rivière, gagner en hauteur et s'immobiliser au-dessus de la ligne à haute tension. Elle alla chercher les jumelles d'André et se posta face à la rivière. À l'autre bout de la lorgnette, elle vit l'hélicoptère amorcer prudemment sa descente. Un câble jaillit de l'appareil et un homme vêtu de noir en descendit. L'hélicoptère stabilisa son vol et le sauveteur attacha un harnais au corps de l'enfant, l'harnachant à sa combinaison. Une fois le câble sécurisé, ils furent hissés à bord de l'appareil qui reprit son vol. L'hélicoptère survola la maison en sens inverse. Le téléphone se mit de nouveau à sonner. Maman courut décrocher le combiné.

— Allô, ici Campeau, on a retrouvé André.

DOCTEURS

— Ils l'ont mis au quatrième étage.

Elle pressa le bouton de l'ascenseur. S'énervier ne servait à rien. Ça ne serait que temporaire, il fallait faire preuve de prudence. À en croire les médecins, le garçon était dans un état encore fragile. Elle pesta contre eux. Ça faisait plus de quatre heures qu'ils attendaient! À quoi bon séparer un enfant de ses parents, s'il avait besoin de leur présence? Plus personne n'avait assez de bon sens pour prendre les décisions, dans cet hôpital.

Les portes s'ouvrirent et les parents d'André se rendirent à la réception. Ils donnèrent leur nom et la raison de leur présence. Pointant l'extrémité du couloir, l'infirmière de garde leur indiqua le numéro de la chambre avant de consigner leur visite. Elle étreignit le bras de son mari et ils avancèrent, risquant un oeil à l'intérieur des chambres qu'ils croisaient. Là, un vieux monsieur aux traits tirés regardait la télévision en caressant un petit chien en peluche. Une femme très laide s'affairait à la réalisation d'un casse-tête. Une petite fille était immobilisée sur son lit par des courroies. À certains endroits du crâne, il lui manquait des touffes de cheveux.

Deux hommes fortement bâtis en muscles, mâchoire crispée, étaient postés à la porte de la chambre d'André. Il s'agissait des agents Cooper et Lecavalier, qui assuraient sa protection depuis son entrée à l'hôpital. Robert sortit son permis de conduire pour s'identifier.

— On s'excuse, c'est juste que votre femme ne lui ressemble pas beaucoup.

— Prenez soin de votre enfant, ajouta le plus trapu des deux.

Une lampe de chevet était allumée dans la pénombre. André était couché sur le côté, faisant dos à l'entrée. L'ouverture de sa jaquette découvrait la commissure de ses fesses. En pénétrant dans la chambre, elle prononça son nom, mais le garçon ne réagit pas. Maman se rendit au pied du lit et lui toucha le bras. Il se retourna brusquement.

Le contour de ses yeux était cerné par le manque de sommeil. Ses vaisseaux sanguins avaient éclaté au niveau de ses paupières. Ses pupilles immobiles les fixaient avec indifférence. Ses lèvres, recouvertes de peau morte, articulèrent quelques paroles de

bienvenue. Maman tendit la main et lui saisit les doigts, qui se crispèrent aux siens. Il la reconnut, sourit et l'appela par son prénom. Le père pleura de joie, il caressa les cheveux de son fils, rendus humides par la fièvre.

— Qui sont ces deux imbéciles qui se prennent pour tes gardes du corps ?

— Ce sont mes amis, ils me protègent.

— Mon gars, on a tellement prié pour que tu reviennes à la maison! Sans toi, on ne serait pas une famille.

André haussa les épaules, rit faiblement. Ce rire, à peine plus fort qu'un souffle, n'avait rien de franc ni de chaleureux. Assoupi contre son oreiller, il étendit le bras et appuya sur le bouton d'inclinaison du matelas. Son corps se ploya en position assise, il reposa ses deux mains derrière sa tête, ses lèvres sèches s'étirèrent en un sourire.

Un cri étranglé jaillit de la chambre d'à côté. Le personnel de l'étage se précipita vers le lit afin de calmer la malade : la petite fille ligotée. Chaque nuit, leur raconta André, elle faisait des cauchemars. Sa mère alcoolique l'avait oubliée plusieurs fois dans la maison. « Elle rêve chaque fois qu'un homme entre dans la maison pour s'emparer d'elle. C'est ce qui lui est arrivé, juste avant qu'on l'amène ici. »

Il jeta un rapide coup d'œil en direction de son père, qui ne put s'empêcher de lui demander s'il avait vu le Seigneur qui, dans ses prières, l'avait assuré qu'il reviendrait. André le confirma. « J'ai vu Dieu ».

Les parents se mirent à discuter des délais de sa sortie. La réunion de demain, à l'Église du Souffle, était très importante, il ne devait pas la manquer. De plus, ils avaient une nouvelle importante à lui annoncer.

— Je le sais. Tu es enceinte.

— Comment as-tu fait pour le savoir ?

— Ils me l'ont dit. Et que tu avais couché avec le policier.

Le père d'André vérifia d'instinct l'entrée de la chambre, gardée par les durs à cuire, emmagasinant le contenu de l'information. Maman tira sur la jaquette bleue d'André, le secoua comme un pantin, hurlant presque « qu'est-ce que tu viens de dire ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? Répète ! »

— Madame, je vous demanderais de vous calmer.

Les deux armoires à glace se tenaient près du lit, inquiets, prêts à intervenir.

— Votre fils a besoin de repos. Vous devriez peut-être sortir de l'hôpital, reprendre vos esprits.

— Ça va, Denis, assura André. Il n'y a aucun de problème.

Les policiers sortirent de la chambre reprendre leur poste.

Le médecin responsable expliqua à maman et au père les résultats de son analyse. Leur fils avait présenté un état de déshydratation avancé, en plus d'être sous l'effet d'un choc post-traumatique, probablement dû au stress physiologique et psychologique encouru par sa disparition. Heureusement, André n'avait subi aucun dommage interne et malgré quelques éraflures, il était en parfaite santé, une chose étonnante si l'on considérait le danger auquel il avait été exposé. Le docteur regardait par-dessus l'épaule du père, sur le mur où se trouvaient ses diplômes. Il évita de mentionner qu'un enfant pouvait difficilement monter dans un pylône à moins d'être fou à lier, sans parler de l'effort physique humainement impossible que cela exigerait, pour une si petite constitution. Le docteur était cartésien, mais il commençait à douter de ses propres conclusions; le garçon répondait à tous les stimuli du monde extérieur et faisait preuve d'intelligence, de discernement même. D'habitude, les plus jeunes se laissaient impressionner par son sarrau et son stéthoscope, mais celui-là avait tendance à poser lui-même des questions sur son état de santé. Ça avait fini par créer un malaise. Ce petit effronté lui avait finalement dit, après quelques manipulations qu'il n'appréciait pas : « Je sais que vous êtes professionnel, mais je n'ai pas envie d'être soigné par vous. » Au cours de sa carrière, il n'avait transmis cette répulsion que de rares fois à un malade, et jamais avec une pareille intensité.

— Alors, mon enfant est normal?

Au point de vue physique, tout allait bien. Le docteur taisait les minuscules marques rouges qu'André avait au coin des yeux, aux ganglions inguinaux et près de l'occiput. Il ne leur parla pas non plus de cette cicatrice en forme de croix cachée sur son mollet. En palpant cette double couture, il avait décelé la présence d'un objet inséré sous l'épiderme. Ce détail avait d'abord excité sa curiosité et celle du garçon lors de l'examen. Chose étonnante, l'organisme n'avait pas rejeté l'objet. Il n'y avait aucune infection. De plus, sa matière était indécélable aux rayons X. Le retrait de ce matériel aurait nécessité une opération sous anesthésie. Le plus étrange, c'est que la précision avec laquelle on avait opéré André était due à un savoir-faire,

une technologie probablement supérieure à tout ce qu'il avait connu. Le garçon avait-il servi de cobaye à des gens mal intentionnés? En reliant ces multiples constats, on éprouvait la mesure irrationnelle de ces faits inexplicables, du moins du point de vue de la science. Le médecin chassa rapidement ces considérations absurdes. Inutile d'avertir les parents. Ils étaient venus discuter les délais de la sortie d'André. Demain avait lieu selon eux une réunion importante à leur « église ». André devait à tout prix y assister. Le docteur refusa catégoriquement.

- Mais vous venez de dire qu'il est en parfaite santé!
- Son état de santé n'a rien à voir avec sa présence ici. Vous savez, Madame, les enfants qui arrivent à mon étage ont souvent subi des dommages irréparables à long terme et c'est mon devoir de prendre soin de votre fils et de m'assurer qu'il ne sorte pas tout de suite. Une semaine, pas un jour de moins.
- Mais la réunion...

Le médecin se contenta de fouiller dans un tiroir et d'y prendre un document. Il s'agissait d'une liste de spécialistes, des gens qualifiés qui seraient plus aptes à aider André. Le père parcourut la colonne de noms suivis de leur titre. « Psychanalyste » ?

- Il s'agit d'une praticienne spécialisée dans la consultation auprès de gens qui ont perdu la mémoire, à cause d'un trauma psychique, par exemple. Une amie. Je vous la recommande fortement.

Maman trouvait la bonhomie de ce docteur insupportable. Non seulement il se permettait de faire des commentaires sur leur fils, et sur la façon de l'éduquer, mais en plus il avouait son impuissance, voulant refiler André à une collègue! Derrière les aspects les plus pittoresques du praticien, elle voyait un fonctionnaire que son impatience ne suffirait pas à faire plier.

- En attendant, dit-elle, même si vous ne pouvez pas le faire sortir tout de suite, auriez-vous quelque chose pour qu'il sorte plus vite?
- Vous voulez dire une ordonnance?

Sans attendre leur réponse, le docteur fouilla une nouvelle fois dans son tiroir et en sortit un petit bloc-notes au logo de l'hôpital. D'un trait rapide, il rédigea les doses et les substances. Ils examinèrent l'ordonnance de plus près. Dans quels cas allaient-ils devoir donner une dose à André? Le docteur les renvoya d'un geste de la main.

- Ce n'est pas pour votre fils, Madame, c'est pour vous.

UN CHEF

Salomon avait passé la matinée à organiser son sermon en vue du dimanche à venir. L'heure du repas approchant, il descendit aux locaux de la banque alimentaire, où Dorothée faisait son bénévolat. Elle avait été envoyée dans l'entrepôt pour faire l'inventaire. Il la trouva dans un congélateur, armée d'un bloc-notes et d'un stylo auprès d'une pile de boîtes de poulet surgelé.

- As-tu réussi à parler à André ?
- Il est encore à l'hôpital. Ils filtrent tous les appels. Apparemment, la police a peur de nous. À propos, je viens de croiser Pasteur Simon. Il veut te voir dans son bureau.
- Ça me surprend. On aurait juré qu'il m'évitait, ces derniers temps.
- Il était en furie tout à l'heure. À ce qu'il m'a dit, Guy Lesage a vraiment l'intention de quitter l'église. Il ne supporte pas que sa femme divorce. Il ne veut pas perdre la face devant la communauté. On va avoir besoin d'un nouveau directeur des louanges. Aurais-tu déjà ta petite idée pour un remplaçant ?

Le thermomètre accroché au moteur du congélateur indiquait vingt degrés sous zéro. David Salomon commençait à trembler sous l'action du froid. Dorothée n'en était nullement incommodée.

- Il ne faut pas que ses parents consultent d'autres docteurs, c'est dangereux de laisser ces gens-là fouiller dans la tête d'André. Regarde Max, le fils de Guy, depuis qu'il est né, ils cherchent à savoir quel est son problème. Mais il n'y a aucun problème.

Et pourtant toi tu me parles avec des mots, toi tu me figes sur place.

- Il approche midi, on pourrait aller se chercher quelque chose et le manger ensemble.
- Pas besoin. Je peux bien me nourrir maintenant.

Elle ouvrit une boîte de carton, prit joyeusement une boulette de poulet surgelée et en croqua une énorme bouchée, qu'elle avala sans prendre la peine de mâcher.

- On devra faire en sorte qu'André voit un thérapeute à nous.

Salomon, frustré de recevoir des instructions de sa fille, traversa le hall d'entrée désert et monta aux espaces administratifs de l'Église du Souffle. La secrétaire lui tendit un mémo du

pasteur en chef. Il tenta de se renseigner sur la teneur de cette convocation, mais son supérieur n'en avait rien laissé filtrer. Il froissa le papier, le mit dans sa poche.

Le bureau du patron reposait dans la pénombre. Sous le halo d'une lampe en verre brun, une Bible Thomson avait été ouverte à l'épître aux Éphésiens. Un verset était souligné en rouge. *Car sachez le bien, aucun impudique ou impur, cupide ou idolâtre, n'a son héritage dans le royaume des cieux.*

— Que personne ne vous séduise par de vaines paroles, acheva Pierre Simon.

Le pasteur en chef se tenait debout devant l'unique fenêtre. Les stores avaient été tirés, le soleil entraînait en stries, entre les interstices les voitures défilaient sur les bretelles de l'échangeur.

— Comment va Rachel ?

— Plutôt mal. La maladie de Dorothee l'affecte, plus que nous pensions.

— Je vais prier pour vous, tu as l'air exténué.

Simon tenait un verre de rhum plein au trois quarts. Mal rasé, il avait dénoué sa cravate. Au sein de la congrégation, tous connaissaient son témoignage d'alcoolique repent. Même les leaders n'étaient pas à l'abri des rechutes. Dans sa bibliothèque, derrière la biographie de Che Guevara, il gardait une bouteille de rhum cubain offerte par nul autre que l'ancien secrétaire de la défense américaine, Robert Strange McNamara. Le pasteur en chef collectionnait tous les objets ayant rapport de près ou de loin avec l'Apocalypse.

— Je ne vais pas tourner en rond. Je t'ai fait venir ici pour te parler de Guy Lesage. Vois-tu, il ne faut absolument pas que Guy nous quitte, ça nous ferait paraître faible devant les fidèles.

— C'est sûr qu'à force de prêcher contre le divorce, il est peu probable que les gens comprennent que parfois les couples ne s'entendent plus, que certaines personnes ne sont pas faites pour vivre ensemble.

— Si tu n'étais pas de mon église, je t'enverrais brûler en enfer avec des paroles pareilles. Nous devons montrer l'exemple. Le mariage est sacré, la seule chose qui puisse le défaire, c'est la mort.

Son chef parlait comme s'il s'adressait à un néophyte n'ayant jamais lu la bible. Salomon se rappela les longues discussions qu'il avait eues avec Simon par le passé. Décidément, son

supérieur s'enfonçait dans des phrases creuses, des raisonnements contrefaits. Il était loin, le temps où Salomon admirait cet homme.

- Je ne veux pas te contredire, mais tu sais comme moi que Guy est au courant de notre passé, avec ton père.
- Ne parle pas comme si tu connaissais mon père ! Mon père était sous une pression spirituelle que tu ne peux même pas imaginer !
- Le plus dangereux, reprit Salomon, c'est que Guy est au courant de nos secrets financiers. Claire est comptable pour nous depuis le début du ministère. Elle sait très bien qu'elle trafique les livres en utilisant la banque alimentaire pour inventer des fonds.
- Je ne dirais pas inventer, contrevint le chef. Je dirais que nous avons parfois surestimé les besoins des démunis. Seigneur nous viendra en aide, notre programme pour les jeunes délinquants va nous permettre d'absorber ces irrégularités.
- En tant que chrétien, je vois mal comment ce projet pourrait cacher nos carences fiscales. Si les policiers commencent à nous fouiller, ils finiront par trouver l'erreur au dossier.

Simon vida son verre d'une traite, le remplit à moitié, prit deux gorgées.

- Parle-moi de jouer discret, contrecarra Simon. Qu'est-ce qui t'as pris d'amener ce couple d'étrangers au ruisseau ? Tu as cru que je ne le saurais pas ? J'ai parlé à ta fille ce matin. Elle m'a tout raconté. Tu l'as fait pisser dedans, hein ?

David Salomon aurait dû considérer cette possibilité. Sa fille n'était pas totalement de son côté.

- Dorothee a le don de nous monter l'un contre l'autre.
- Ta fille a toujours été là quand nous en avons besoin. Elle a le don. Mon père l'avait compris, à sa manière.

Ton père était un pervers que nous avons expulsé. C'est pourquoi tu as changé ton nom, pour prendre sa place.

- Comme Claire et Guy, ce couple était stérile. En ma qualité de pasteur, c'était mon devoir de les aider.
- En leur révélant notre plus précieux secret ? Tu m'énerves David !

Le patron lança son verre sur le globe de la lampe en verre brun, qui se pulvérisa en morceaux. Le rhum cubain imbiba les fines pages de la bible. Simon n'aimait pas parler de la demeure du ruisseau. Cela ne l'empêchait pas de veiller à son entretien avec une inquiétude secrète. Auparavant, elle avait appartenu à un riche membre de l'église, un ancien diacre un peu trop axé sur l'aspect ésotérique parfois dissimulé dans certains passages de la Bible. Le père de Pierre Simon, Claude Sourcier, l'avait soupçonné de perpétrer des rites hors-normes, ayant trait à l'alchimie, et avait demandé à son fils, pasteur jeunesse à l'époque, de le surveiller. Il s'avéra que dans cette maison de campagne, le diacre pratiquait alors des actes profanatoires à tendance très païenne, ce qui le rapprochait beaucoup trop de la sorcellerie, du satanisme.

L'Église du Souffle devait en ces circonstances décider si elle allait bannir un de ses plus fidèles donateurs, spécialiste des épîtres de Paul, en supplément de ses nombreux contacts avec les églises américaines. Au lieu de prier pour sa repentance, Claude Sourcier avait insisté pour le renvoyer, mais en échange d'une proposition alléchante : ils achèteraient sa maison, et le diacre ne parlerait jamais de ses rituels profanes. Prenant possession des clés, ils avaient découvert le pouvoir du ruisseau, et comptaient désormais l'utiliser à bon escient. L'achat de cette propriété avait creusé un trou dans leur portrait financier, brèche que Claire Lesage s'évertuait à colmater à travers les manipulations souterraines de la fondation alimentaire, afin de garder l'existence du ruisseau cachée.

— La dernière fois que nous l'avons utilisé, c'était pour que Claire ait un enfant de Guy. Tu as utilisé les lieux à mon insu, sans mon autorisation.

— Et ça a marché. La mère d'André est enceinte. Le pouvoir du Seigneur a agi.

Autrefois, les premières églises se réunissaient dehors, dans des endroits dotés d'un certain charme, un magnétisme. En fait, leurs réunions devaient ressembler à celles des païens, lorsqu'ils cherchaient à invoquer les puissances de la nature pour en contrôler l'énergie. *Mais contrôler cette énergie, c'est aussi se laisser contrôler par elle.* Selon Pierre Simon, l'ennemi était partout, les surveillait dans l'intention de les attaquer, prêt à bondir pour prendre possession de l'Église du Souffle.

— Le fait que le jeune André ait été enlevé prouve que le démon aime se déguiser, prendre des formes perverses. Il ne faut pas que Guy s'en aille, sinon je pourrais me ramasser en prison. En fait, je prie chaque jour pour une intervention extérieure. La

police commence à renifler nos affaires. Et dire que je te faisais confiance. Nous n'avons pas besoin d'un nouveau Max. Cet enfant ne réagit pas comme il le devrait.

Normalement, il aurait dû s'adapter à sa famille.

- Guy m'en a parlé. Dorothée croit que ses parents y sont pour quelque chose.
- Cet enfant est un risque, veillons à ce que la maman d'André ne nous en fasse pas un autre de la même espèce.
- Ce n'est pas sa vraie mère.
- Il y a de quoi s'en douter. Nous avons encore le temps.
- J'ai une idée, proposa Salomon. Et si, au lieu de jouer discret, nous organisions une fête, un grand baptême ? Ça enverrait au monde le message que nous n'avons rien à cacher.
- Je vois où tu veux en venir. Si André et ses parents passaient par les eaux du baptême, leur témoignage ferait de la bonne publicité pour nous. Imagine, un jeune qui a été capturé, possédé par le démon et qui maintenant affirme à l'assemblée qu'il a été sauvé. Ta mission consiste à les faire passer par les eaux.

Son supérieur était certain de son autorité, au point d'en être prévisible, une âme trop étroite pour percevoir la venue de la prophétie annoncée, esprit trop carré pour en déceler les signes, c'est pourquoi il resterait à jamais un bon pasteur, incapable de s'élever au-dessus de sa propre conception. Au temps de la fin, on ne connaissait du monde et de Dieu qu'une seule facette, mais bientôt cette perspective unique ne serait plus valide, les fidèles allaient découvrir une nouvelle vision de la foi. Le livre de l'Apocalypse exerçait lui-même une peur si tangible, si proche de la réalité, et pourtant si totalement déconnectée de cette vie que Salomon en percevait l'impact, en mesurait la distance. Il la voyait comme une promesse vivante, capable de se réaliser tout de suite. La bible imbibée de rhum reposait sur le bureau du pasteur en chef. Il en écarta les éclats de verre.

- Je promets de convaincre les parents d'André.
- Ils se feront baptiser lors de la réunion en esprit.

HYPNOSE

Un quartier résidentiel mal entretenu s'étalait non loin du centre commercial. Une rangée d'appartements décrépis s'alignait sous la pluie maussade. André et ses parents cognèrent à la porte d'un rez-de-chaussée, dont la fenêtre donnant sur la rue avait été voilée par un drap recouvert de taches d'humidité. Une grosse femme vint les accueillir. André reconnut la dame qu'ils avaient rencontrée à l'accueil, et qui distribuait des dépliants à la porte du sanctuaire. Elle invita le garçon à entrer.

— On reviendra te chercher dans deux heures, dit maman.

André frissonna. La pluie avait frayed une rigole dans ses cheveux et se déversait sur sa nuque.

— N'aie pas peur André, dit la grosse dame. Je crois qu'il me reste des biscuits.

Ses biscuits d'avoine et de baies séchées étaient mous. Elle vivait dans un logement aux murs mal lavés, avec quelques fissures dans le plâtre et puis des bibliothèques partout, beaucoup de livres et d'objets bizarres en bois, en verre et en métal. André repéra la croix en forme d'anneau qu'il avait vue au doigt de Dorothée, ainsi que dans la main du ninja. Elle lui expliqua qu'autrefois, les Égyptiens considéraient ce symbole comme une clé servant à ouvrir la porte des cieux. Elle lui parla d'Horus, le dieu protecteur des pharaons. Comme Jésus, il avait été crucifié, puis ressuscité d'entre les morts trois jours plus tard. André demanda à quoi ressemblait ce Horus et comment on pouvait le reconnaître. La dame le décrivit comme un être au corps d'homme, avec une tête de faucon.

— Quel est exactement votre intérêt pour ces choses, Madame?

— Tu peux m'appeler Rita. Je collectionne surtout les livres sur la magie.

Ayant observé son cas, elle sentait chez lui une curiosité similaire à la sienne. Une envie profonde de se raconter. Elle le déclara prêt à vivre l'expérience.

— L'expérience, je l'ai déjà vécue, dit André.

Elle croqua un biscuit mou. Ils allaient dans la bonne direction. Rita inséra une cassette mauve dans un magnétophone. Elle lui tendit un sou de cuivre, après avoir disposé une assiette au plancher, ensuite elle appuya sur le bouton. Le bruit des parasites s'éparpilla et la voix de l'hypnotiseuse prononça lentement ces mots :

- André, tu es maintenant complètement, complètement détendu. À mon signal, tu vas soulever ce sou entre le pouce et l'index, juste au-dessus de l'assiette par terre, lentement, plus lentement, c'est ça. Attention, ne le laisse pas tomber tout de suite, attends mon signal. Quand je vais compter jusqu'à trois, tu vas sentir le sou glisser entre tes doigts, à trois, le sou va glisser entre tes doigts et tomber sur l'assiette. Quand tu vas entendre le sou cogner sur l'assiette, tu vas te rappeler tout de suite ce que tu as oublié.
- Tout ce que j'ai oublié, murmura André.
- Attention, je vais commencer à compter. Prépare-toi: un...deux...trois.

La cent rebondit sur la porcelaine.

- Où es-tu?
- Je ne vois rien, c'est brouillé. Comme dans un nuage, mais plus épais. C'est comme de la poussière. Un nuage de ciment. Je ne vois rien.
- Alors avance, avance dans le nuage jusqu'à ce que tu rencontres quelqu'un que tu connais.

Le truchement des parasites s'intensifia. La voix d'André se fit décidée.

- J'avance à travers la brume de ciment. Il y a une personne un peu plus loin. Je vois juste ses contours.
- Va voir cette personne. Il faut absolument que tu ailles la voir.
- Je viens de la rejoindre.
- Qui est-ce?
- C'est Dorothée.
- À quoi ressemble Dorothée?
- Elle est très belle, comme d'habitude. Elle a un beau visage, ses yeux sont purs. Je trouve qu'elle s'habille mal avec son chandail en coton, mais on voit quand même ses formes ressortir et je suis excité. Dorothée ne dit rien, elle me touche la main et nous marchons. On vient de traverser la rue et on avance dans l'herbe. L'herbe est longue et mouillée. Dorothée ne dit rien, mais je sais qu'elle me parle en dedans. C'est comme une musique, une musique que je ne comprends pas, mais qui vibre, vibre dans ma tête. Quelque part, ça devient chaud, chaud dans ma poitrine et je sais

que ça va se passer, je le sais et j'ai peur, mais je continue à la suivre. Je veux que ça se produise.

André marqua une longue pause. Sa respiration s'accéléra. L'hypnotiseuse l'assura qu'il pouvait revenir à tout moment en lieu sûr et que le nuage de ciment se trouvait juste derrière lui. Il s'agissait de faire un pas en arrière, un simple pas et il retournerait dans la sécurité du nuage, dans la poussière. Le garçon cracha toutefois un mot incompréhensible, et poursuivit son récit avec encore plus de détermination.

- L'herbe est humide et l'eau commence à rentrer dans mes bas. Dorothée s'en fout. Elle me pousse dans le gazon. Je tombe sur le dos et elle monte sur moi, m'écrase de tout son poids. Sans me faire mal, elle défait la boucle de mon pantalon et tire sur l'élastique de mes caleçons. Mes fesses frottent dans la neige. Dorothée se penche vers mon pénis et le met dans sa bouche. Pendant qu'elle me suce, je garde les yeux fermés. Quand je la regarde à nouveau, je remarque que son visage a quelque chose de changé. Ses yeux sont devenus très grands, ils s'étirent sur le côté comme ceux d'un insecte. Son nez s'écrase en plein milieu de sa face et sa bouche est devenue toute mince, sans lèvres. Je me rends compte que ses cheveux, ses beaux cheveux, ont tendance à glisser sur son crâne comme une sorte de perruque.
- Est-ce que cela diminue ton excitation?
- Non, pas du tout. On dirait que je la ressens encore plus. Elle me parle dans ma tête. La chaleur augmente dans ma poitrine et je sens de petits coups, des petits coups, en bas dans mon pénis, dans sa bouche. Elle me...
- Elle me quoi ?
- La chaloupe vient de cogner dans le fond de l'eau. On débarque. Devant nous, il y a des tours en métal qui font des sons étranges.
- Les pylônes?
- Oui. Moi et Dorothée, on va vers le pylône le plus proche. C'est là que...

André avait du mal à parler. On aurait dit qu'une main invisible se refermait sur sa gorge. Linda le rassura. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de revenir en arrière et se cacher à l'intérieur du nuage. Là, il serait à l'abri et rien ne pourrait l'atteindre ; le garçon l'insulta et dit avec colère qu'il voulait continuer.

- C'est là que le vaisseau descend du ciel. Le vaisseau ressemble à une grande cloche percée de centaines de trous qui laissent passer une lumière rouge qui me rend aveugle. Je ne peux plus bouger mes jambes, ni mes bras. La lumière m'entoure, me prend et m'élève, je me mets à voler. Oh non! Non... Encore le nuage. Je ne vois rien, mais cette fois, Dorothée est avec moi dans la poussière. Sa main est dans la mienne, et je sens ses longs doigts caresser l'intérieur de ma paume. Le nuage est épais, mais il se dissipe lentement. Autour de nous, on commence à voir les murs. Une pièce avec un plafond assez bas qui se prolonge en voûte. Les surfaces sont sombres, luisantes et en caressant le mur à ma droite, j'arrive devant une ouverture, un couloir. Au bout du couloir, il y a une lumière bleue qui brille, qui brille d'un éclat faible.
- Dorothée est toujours avec toi ?
- Oui, c'est mon escorte. Elle me parle encore. Elle est juste derrière moi. On avance dans le couloir et elle me dit de ne pas avoir peur. Ils m'attendent, qu'elle me dit. Quand elle me parle, mon escorte ne bouge pas les lèvres. Elle pense à quelque chose distinctement et je l'entends moi aussi, dans ma tête. On voit mieux son visage maintenant grâce à la lumière bleue qui éclaire le fond du couloir. Ses yeux sont fluides, sa bouche est mince, son nez ressemble à deux trous et elle n'a plus de cheveux. Mon escorte ne ressemble plus à Dorothée et pourtant, je suis convaincu que c'est elle, et qu'elle m'aime, et je l'aime aussi.
- Où est-ce que vous vous trouvez?
- Dans le vaisseau. Le couloir mène à ceux qui l'ont piloté jusque sur notre planète. Je demande pourquoi moi, pourquoi on m'a choisi pour les rencontrer. Dorothée me répond qu'ils vont me l'expliquer une fois rendu dans la pièce éclairée de bleu. J'hésite. Le couloir devient de plus en plus étroit. Dans ma tête, je sens mon cerveau plier de l'intérieur et je me sens incapable de résister à son ordre alors, même si j'ai trop peur pour avancer, sans respirer, je pose un pied devant l'autre. Sans même m'en rendre compte, je me retrouve à l'intérieur de la pièce bleue. Dorothée est disparue derrière moi. À côté de nous il y a trois êtres, à peu près de ma grandeur. Ils se sont introduits rapidement, sans que je les entende. Eux aussi ils ont de grands yeux noirs sans pupille. Leur peau est grise. Leurs mains et leurs pieds n'ont que

quatre doigts. On dirait des robots contrôlés à distance par quelqu'un d'autre, parce qu'ils n'ont pas d'intelligence, pas de conscience à eux. À travers le mur du fond, je commence à voir une ombre qui nous observe. Une grande figure très mince, avec une tête qui ressemble à celle d'une fourmi. Celui-là, j'en suis sûr, est très intelligent. C'est un de ceux qui dirigent le vaisseau. C'est aussi lui qui contrôle les trois êtres gris à distance. Il ordonne aux trois de m'installer sur une chaise en plein milieu de la pièce. Sans résister, je me laisse déshabiller, puis attacher sur la chaise qui est aussi une table. On enserre mes poignets, mon bassin et mes chevilles avec des courroies en métal. On tire ma tête vers l'arrière, on pose un collier autour de mon cou. J'étouffe. De petites aiguilles me rentrent dans la peau de la gorge et je comprends que si je bouge le moins, ça va faire très mal, alors ma réaction est de demander la présence de Dorothée. Je veux ravoir mon escorte. « Je suis là », qu'elle me dit, et je sens ses longs doigts dans mes cheveux. Elle touche ma gorge, mon visage et mes yeux, me dit de rester calme, que ça ne sera pas long, que ça ne fera pas mal. Je sens descendre une chaleur, comme si on avait injecté un médicament très puissant dans mon corps, je lui dis que je l'aime. J'aime Dorothée comme jamais je ne l'ai aimée. C'est alors que je regarde vers le haut. Vers la lumière bleue.

- Et qu'est-ce que tu vois?
- Il n'y a pas de plafond, mais un grand puits très haut, où flotte un autre nuage de poussière. La poudre dans la lumière est bleue. Dorothée m'explique que nous sommes au centre du vaisseau et que ce puits est l'axe central par lequel le vaisseau se maintient stable. Je lui demande comment ça marche. Elle me dit d'attendre. Quelqu'un va bientôt répondre à mes questions. Un bras articulé inspecte la surface de mon mollet. Une pince retrousse ma peau, et une sorte de mèche me rentre dans la chair. Une manivelle dotée de brosses microscopiques s'insère dans la plaie, puis la pince insère un objet, une sonde dans ma chair. Dorothée a posé sa main sur mes lèvres. « *Nous allons t'envoyer un influx de reconnaissance dans l'organisme, afin de te préparer à la greffe. Il se peut que ce soit douloureux, ne bouge surtout pas.* »
- Un rouleau muni de fentes balaye mon corps des pieds à la tête. De minuscules décharges électriques courent en moi. Le rouleau s'arrête de tourner, un tuyau est

inséré dans mon oesophage. Une seringue s'approche de ma pupille. L'aiguille est munie au bout de minuscules vrilles. L'aiguille s'enfonce dans mon œil. Un liquide froid le remplit à l'intérieur. Je crie. Je me rend compte que le grand insecte qui était derrière la baie vitrée s'est approché de nous. L'implantation de ce gel est une manoeuvre délicate, qu'il m'explique. Le moindre mouvement brusque pourrait provoquer une erreur de précision, des dommages irréparables. De près, il a vraiment l'air d'un insecte. Son visage est sans émotion. Pourtant, quand il me regarde, je sens la chaleur de son souffle et quelque chose me dit que son intelligence dépasse celle de n'importe quel savant sur Terre. On apporte près de la table une sorte d'écran, un moniteur sur lequel plusieurs points scintillent. Des étoiles. Quand il me parle, l'insecte ne fait aucun son, mais à mesure que j'entends les mots dans ma tête, chaque idée se transforme en bruit confus, déchirant. Mon escorte doit faire beaucoup d'efforts pour que sa voix ne m'écorche pas trop le cerveau. Je la sens près de mon crâne, mais sa présence est à peine assez forte pour contrer celle de l'insecte, et je commence à sentir la douleur à plein d'endroits, surtout dans mon ventre. Le grand insecte me pointe l'écran et me demande, dans son langage, si je suis capable de retrouver leur planète. Je regarde la carte et puis, sans hésiter, je pointe un groupe d'étoiles dans le coin de l'écran. Bonne réponse.

- Comment as-tu fait pour reconnaître d'où ils viennent?
- C'est la constellation du losange. Je l'avais déjà aperçue avant qu'ils viennent me chercher, et je l'ai reconnue tout de suite sur l'interface. Comme j'ai offert la bonne réponse, l'insecte me déclare qu'il va m'expliquer ce qui se passe, en tout cas assez pour que je comprenne. Sur un de ses gestes, le mur glisse et derrière, il y a une rangée de tubes remplis de liquide vert. Dans les tubes, il y a des bébés déformés qui flottent. Difficile de dire si ce sont des humains, ils ne sont qu'à la moitié de leur croissance, me dit l'insecte. Il commence à me raconter des choses très compliquées, que je comprends malgré tout d'instinct, sans parvenir à réagir, tellement c'est compliqué.
- Il te parle de quoi? Des bébés dans les cuves?
- Il me parle...de carburant. Leur vaisseau a constamment besoin de carburant et pour ça, ils doivent produire de plus en plus de bébés. Avant, ils n'éprouvaient pas ce

genre de problèmes. Les choses s'étaient mises à changer très vite, ils avaient repéré des ondes aux alentours de notre planète. *Les bombes nucléaires*, que j'ai dit. Oui. Mais pas seulement. Là d'où ils venaient, on pouvait se parler directement sans avoir besoin de cet organe au milieu du visage, qui produisait des sons et qu'on appelait bouche. Il me dit que la bouche ne servait autrefois qu'à manger chez notre espèce, mais que peu à peu, notre race s'était mise à l'utiliser en produisant des cris, des grognements de plus en plus complexes pour communiquer. À force de se servir de cet organe pour échanger des pensées, un changement avait eu lieu dans notre système nerveux central et notre race s'était mise à communiquer de façon de plus en plus complexe grâce à cet organe qui s'était développé au-delà de sa fonction originelle. L'insecte appelle ça une mutation. Il prend un appareil, le promène sur mon ventre. Je sens sous ma peau des vibrations électriques qui descendent jusque dans mes couilles. Ensuite, les trois gris branchent une sonde sur mon oreille, alors tout ce que je vois devant moi devient un cercle noir, aux contours flous. On me palpe avec une aiguille. On me fait des injections à de multiples endroits et lorsque la seringue enfonce dans mon œil le liquide froid, je me remets à crier. Les gris emplissent ma bouche avec une mousse liquide qui coule dans ma gorge. Les appareils qu'ils ont implantés dans mes yeux, ma bouche et mon oreille se mettent tous à vibrer en même temps.

— Ton escorte est toujours là ?

— Dorothee me dit de ne pas avoir peur. Je ne peux pas bouger. Ils me tiennent avec leurs étranges mains à quatre doigts. Je tremble. On retire les appareils, on enlève les ganses qui me retiennent. Il reste une dernière chose à faire, selon l'insecte. *Nous l'avons gardé en dernier parce que tu as été très gentil*, me dit Dorothee. Tendrement, elle caresse mon visage de ses longs doigts. Les gris me retournent sur le ventre. Je demande à Dorothee s'ils sont obligés de le faire. J'entends le son d'une petite perceuse et l'insecte me répond : *Sans ça, l'opération n'est pas complète*.

Linda commençait à s'inquiéter. Cela faisait longtemps qu'il était de l'autre côté, il fallait commencer, tranquillement, à le faire revenir de ce voyage. Un déclic se fit entendre. La cassette s'arrêtait là. André s'agita sur sa chaise. Linda lui assura que n'importe quand, il

pouvait rebrousser chemin, retourner dans le nuage de poussière qui le protégerait de toute mauvaise onde.

— Je pourrais y retourner, mais je ne veux pas.

Linda essaya de le raisonner, mais André n'était pas d'accord, l'insecte venait d'actionner un levier.

— Mon corps flotte, et je m'élève vers le puits de lumière bleue au-dessus de la table d'opération, je monte de plus en plus vite loin de l'insecte, loin de Dorothée. Ça s'accélère. Je suis emporté par cette force. J'ai l'impression de tomber, mais vers le haut.

— Essaie de regarder, décris-moi, dis-moi ce qu'il y a dans la direction où tu tombes.

— Je vois une rivière.

L'ARTICLE

— De quel type de modèle avez-vous besoin, monsieur ?

— Standard, quelque chose de fiable.

Le vendeur tenta d'intéresser son client à une chaîne multifonctions, mais ce dernier cherchait un produit léger. Jean Lavoie ne possédait plus de lecteur cassette depuis qu'ils avaient commencé à imprimer la musique sur des disques compacts. La chaîne stéréophonique de sa voiture ne lisait plus ces vétustes objets. Dans un même mouvement de modernisation, il s'était débarrassé de toutes ses cassettes en les donnant à un magasin d'entraide pour les pauvres : *The Pretenders, Loverboy, The Doors, The Clash*.

Le commis le convainquit d'acheter un magnétophone aux dimensions pratiques. Il paya l'appareil et ouvrit la boîte dans sa voiture. Hier, il avait reçu par la poste une enveloppe acheminée au pigeonnier du journal local qui l'engageait. La cassette à l'étiquette mauve portait la mention : « André, interview. » Une courte note rédigée d'une plume fine accompagnait ce paquet : « Monsieur Lavoie, en votre qualité de journaliste de faits divers, sachez que cette bande magnétique contient du matériel pour un article de taille. Dans cette affaire, les circonstances et les faits vont vous apparaître bizarres, mais vous devez à tout prix les croire, car c'est votre mission de les annoncer au monde. »

La missive était signée par une certaine Dorothée Salomon, qui se réclamait de l'Église du Souffle. Une croyante qui voulait révéler des secrets. Mais qui était donc cet André ? Le journaliste ne put résister à l'envie de mettre la cassette immédiatement dans la fente, et d'appuyer sur le bouton de lecture.

Le crépuscule était tombé lorsqu'il termina l'écoute de la première face. Jean Lavoie la retourna et entama la deuxième phase de l'enregistrement. À la fin de son écoute, la nuit était désormais tombée sur le stationnement. Il rentra dans les bureaux du journal, dont il avait la clé, et entreprit de fouiller les archives afin de retrouver, parmi leurs anciennes publications, une coupure qui parlait de l'Église du Souffle. Il trouva ce qu'il cherchait : sept ans auparavant, on rapportait que le pasteur d'une petite communauté alors nommée *Salut Éternel* avait commis un suicide. L'article ajoutait que son fils, nommé Pierre Sourcier, avait pris le relai à la tête du groupe. Chose sûre, remarqua Lavoie, le fils avait un plus grand sens

de la direction que son paternel : L'Église du Souffle avait multiplié par dix ses effectifs, et ils grossissaient encore. Le fils avait aussi changé son nom, choisissant le nom de jeune fille de sa mère, dont il retrouva la trace dans la chronique nécrologique : elle était morte par empoisonnement domestique. Un drôle d'accident, qui selon des sources plus ou moins claires, cachait peut-être en fait un suicide. Le journaliste recueillait les informations par bribe, et construisit autour du portrait de l'église un tableau précis. Il se mit à rédiger rapidement et l'article parut le lendemain en première page du quotidien local :

ENLÈVEMENT EXTRATERRESTRE, OU LUBIE RELIGIEUSE ?

« Un cas de disparition soulève de nombreuses questions dans la municipalité. Un jeune âgé de douze ans aurait disparu de chez lui pour être retrouvé deux jours plus tard. De source sûre, la victime a déclaré avoir été kidnappée par des extraterrestres. Dans ce témoignage troublant, bien que haut en couleur, l'adolescent raconte qu'il aurait été capturé à bord d'une soucoupe volante pour subir, toujours selon ses dires, une manipulation chirurgicale pratiquée à divers endroits sur son corps et ses organes. L'adolescent fréquente depuis peu l'Église du Souffle, regroupement religieux bien connu dans la région pour ses œuvres caritatives, mais qui nous a habitués à son discours audacieux à tendances créationnistes et millénaristes.

Au mois de mars dernier, le pasteur en chef de l'Église du Souffle, Pierre Simon, faisait circuler un communiqué disant que la fin du monde était à nos portes et que les gens devaient « se méfier des séductions de Satan », affirmant par le fait même que la planète Terre était le domaine du mensonge de Satan « car la réalité nous trompe. »

Après vérifications, il a été fermement établi par nos sources que la police a bel et bien signalé la disparition du jeune homme entre le deux et le quatre avril dernier, et que sa « réapparition » a été corroborée par un petit nombre de citoyens riverains ayant assisté à son sauvetage sur les berges de la rivière. Le quatre avril, à 17:15, un hélicoptère a effectué une manœuvre pour secourir André qui venait, semble-t-il, d'apparaître au sommet d'un pylône à haute tension.

L'Église du Souffle a depuis refusé de répondre à nos appels, ce qui contribue à créer un certain mystère. Tout semble indiquer que quelque chose d'anormal est en œuvre au sein de ce regroupement évangélique. Cette histoire d'enlèvement extraterrestre est-elle une lubie

paranormale, découlant de la ferveur de croyants fanatiques, ou bien s'agit-il d'un fait avéré ? André a-t-il été réellement enlevé par les extraterrestres ou bien, comme semblent l'affirmer les membres de l'Église du Souffle, serait-ce l'œuvre du diable ? Chacune des possibilités demeure ouverte dans ce cas de disparition insolite. »

« L'Église du Souffle met à contribution sa banque alimentaire au service des plus démunis, et tient chaque dimanche une réunion à compter de 10 : 00. »

LA VOISINE

André fut englouti par les flots de la rivière et coula à pic jusqu'au fond, ses pieds s'enfoncèrent dans la vase. L'eau entra dans ses poumons. Au lieu de noyer ses alvéoles, elle emplit sa poitrine d'un fluide protecteur. Il remonta à l'air libre, lutta contre le courant. À une centaine de mètres, le quai flottait contre la rive. Par une série de brasses, André fendit la distance. Il parvint à s'accrocher à un flotteur, se hissant à bout de force sur la plate-forme. Couché sur le dos, transi par le froid, il laissa la brise faire frissonner ses membres. Il se prostra à genoux, inspira une grande bouffée d'air. Déterminé, il franchit le quai en direction de la maison abandonnée.

Près de la véranda, le socle du nain était couvert d'éclats de plâtre. Il ne restait plus rien de la sculpture. Une odeur de cadavre émanait des lieux. Près des buissons, il aperçut la dépouille d'un animal sombre. Une balle lui avait pulvérisé le crâne, où avait coagulé un sang noir à demi-putréfié. Un cliquetis métallique attira son attention vers les fourrés. C'était le chien noir qui sortait de sa cachette. Sans le collier, on aurait cru qu'il s'agissait d'un animal sauvage. Il ressemblait vraiment à un loup avec ses longues pattes, ses oreilles pointues, son museau fin. Il s'approcha du cadavre et le renifla familièrement. André l'appela à ses pieds, le complimentant sur la beauté de son pelage, la blancheur de ses dents, mais le chien se sauva lorsqu'il tendit la main pour le flatter.

La bête gagna la véranda et se mit à gratter le panneau de contre-plaqué qui bloquait la porte-fenêtre. À l'intérieur s'avança une personne qui força la barricade. Une grande femme apparut sur le seuil. À son apparition, le chien s'approcha du tas de plâtre qui avait été le nain, le renifla comme une borne familière, écarta la patte d'en arrière et arrosa le tas d'éclats de plâtre d'un jet d'urine. André se mit à rire à gorge déployée.

— Il s'appelle Pan-Pan.

La femme portait une longue robe noire qui lui descendait des épaules jusqu'aux pieds. Son visage long et très pâle était encadré d'un chapeau aux larges bords. Elle s'appelait Marie, comme la mère de Jésus.

— J'habite ici depuis des lustres. Il y a encore quelques années, avant le nouveau projet résidentiel, il ne passait ici que trois voitures dans une journée. L'endroit où se

trouvait ta maison était un pré gorgé de fleurs. Maintenant, avec cet horrible pont, pas moyen de faire un tour sur soi-même sans voir quelque chose de laid, sans parler de cette horreur métallique, cette ligne à haute-tension, qui forme un barrage de mauvaise énergie qui perturbe le flux magnétique de la rivière. Ça rend fou le poisson ! Avant, je pouvais me nourrir de petits fruits et de ce que je pêchais, mais maintenant...

— Depuis quand est-ce que le pont existe ? Quand est-ce qu'ils ont construit les pylônes ?

— La même année, après une inondation, ils ont donné des permis à n'importe qui.

Marie se mit à lui parler longuement de la disparition de la campagne et de l'action des humains sur les environs. Autrefois, une tribu peuplait les bords de rivière. Ils installaient leur village sur la rive adverse, juste sous la constellation du losange, puis était arrivé l'homme blanc, avec ses enfants blancs, ses femmes blanches. La tribu était partie, le paysage s'était transformé, et les quatre étoiles avaient cessé de briller la nuit.

— Je ne les ai pas revues pendant longtemps, et je croyais ne plus jamais les revoir. En fait, la constellation est réparée le jour où toi et tes parents avez emménagé. À partir de là, ils ont commencé à venir presque chaque soir.

Pan-Pan apparut de l'autre côté de la véranda. Il vint se poster aux pieds de sa maîtresse en lui reniflant les chevilles. La voisine releva le pan de sa robe, dévoila un mollet décharné. Dans la chair de son mollet apparaissait une fine cicatrice en forme de croix. André s'empessa de relever le bord de son pantalon mouillé et trouva une cicatrice, la même.

— J'aimerais vous poser une question, Madame.

— Tu as beaucoup de questions.

— Est-ce que c'est vous, ma mère ?

— Non. Ce n'est pas moi. Mais je la connais. Aimerais-tu la rencontrer ?

André fit oui de la tête.

— Suis-moi à l'intérieur.

Une cuisine couverte de poussière donnait sur un escalier délabré. André la suivit à la cave où s'empilaient des tas de caisses défoncées et des appareils ménagers corrodés par la rouille. Marie désigna un vieux four en fonte, derrière lequel avait été pratiqué un trou dans les

fondations. Récemment, un homme, un policier, était venu ici et avait découvert le secret de la maison.

— Ce secret se trouve là-dedans.

Elle craqua une allumette. Guidé par cette faible flamme, André suivit la voisine dans le tunnel. Un courant d'air froid passa, la minuscule torche s'éteignit. Marie en ralluma une autre. Au bout de la galerie, on distinguait deux portes massives ouvertes sur leurs gonds. Le cadenas avait été sectionné. Une odeur âcre, insupportable, provenait d'un puits souterrain où s'écoulait un ruisseau jaunâtre. Elle jeta son allumette dans les remous nauséabonds. Dans le noir pestilentiel, elle lui saisit le bras.

— Est-ce que tu me fais confiance ? Si tu acceptes d'aller là-bas, il est hors de question que je t'accompagne. La dernière fois, j'ai failli disparaître pour toujours.

— Je vais y aller seul. Je vous fais confiance.

Sans autre forme de rituel, la voisine le tira dans le puits.

Un goût rance emplit sa gorge, il perdit la vue. Son corps tomba comme une plume en glissant sans bruit sur un sol au carrelage de pierre. La chambre où André se réveilla se constituait d'un plateau carré entouré d'un canal aux flots opaques. Y enfonçant la main, il remarqua que le liquide transparent n'adhérait pas à la peau, il en retira ses doigts parfaitement secs.

La chambre n'était dotée d'aucun mur. Une lumière indistincte paraissait émaner de nulle part, faisant reluire les dalles, le regard s'enfonçait dans cette noirceur épaisse pour ne rencontrer que le vide. Des voix diffuses chuchotaient dans les ténèbres, tantôt proches, tantôt distantes, parfois ponctuées d'un éclat de rire. De ces bribes de mots, il percevait des intonations familières.

— Qui êtes-vous ?

Les voix se turent simultanément, remplacées par un silence lourd, après lequel elles répondirent en coeur : « *Nous sommes l'Assemblée* ». Ces gens-là le connaissaient. Dans l'ombre se tenaient la totalité des personnes qu'il avait rencontrées dans sa vie. André les salua par une rotation complète sur lui-même. Il demanda sur quelle planète il se trouvait. Aucune réponse ne lui parvint.

— Je cherche ma mère. Savez-vous où elle se trouve ?

Un tonnerre de rires cruels se déclencha parmi l'Assemblée. Les vociférations cessèrent. Une écoutille glissa latéralement, découpant dans l'obscurité une meurtrière aveuglante. L'assemblée se réunit et parla d'une seule voix: « Sors! ».

Sans hésiter, André s'avança, marcha sur le fluide transparent et pénétra dans la lumière. Une allée rectiligne longeait un précipice jusqu'à une immense pyramide noire. Ici, la constellation du losange se constituait de quatre soleils bleus d'où émanait une chaleur radiante d'une impitoyable paix. Le ciel se composait de cristaux blancs, roses et oranges joints par des lignes violettes, et l'air avait une texture étrangement saline, un parfum originaire de la mer avec pourtant un relent inconnu, une molécule qui n'existait pas sur Terre. Le sol était animé de veinules qui pulsaient à chaque pas, sous la plante de ses pieds.

L'allée renflait dans le flanc de la falaise, formant un vallon où s'entassaient les carcasses d'un dépotoir. André suivit le chemin, percevant le fracas de grands corps métalliques en train de se faire broyer. Une machine munie de chenilles à clous et de rouleaux concasseurs écrasait d'énormes morceaux de ferraille. Un robot sans yeux conduisait cet appareil, son corps encastré par des câbles et des rouages aux commandes de son véhicule. Cet automate devait non seulement contrôler la machine, s'unissant à elle pour ne faire qu'un. Le robot repéra André, coupa ses moteurs et le laissa passer outre le dépotoir.

Une fois quitté le sanctuaire de l'homme-métal, André sentit pointé sur lui un regard perçant. Dans un monolithe de roche avait été fiché un mât, aussi haut qu'un gratte-ciel. Au pinacle, dressé sur une seule patte, un oiseau doré étendait ses ailes. Ses plumes avaient le reflet de multiples arcs-en-ciel tressés de feu, son bec luisait d'un éclat blanc parcouru d'électricité. L'oiseau découvrit un bras sous son duvet. Son doigt pointa au loin, à l'horizon offert par le promontoire.

André ne vit d'abord rien de tangible parmi les plaines glacées qui recouvraient le paysage, mais il distingua ensuite une tache se découper derrière un remblai : une petite spirale. L'image grossit, il pouvait voir la rivière, la maison abandonnée, il apercevait aussi sa propre maison, l'intérieur de la chambre de ses parents. Maman était allongée dans son lit, pleurant la tête sous un oreiller.

Les ailes de l'oiseau flambèrent comme des épines de sapin sèches, son thorax fondit et coula tel un bloc de cire. Il ne restait de lui qu'un tas de chairs fumantes. Alors un éclair blanc

toucha la cime du poteau et le volatile émergea en redéployant des ailes à l'envergure de sa magnificence. Il sauta de son perchoir et vint se poser près de l'allée.

Son bec s'ouvrit, dévoilant une langue en serpent in rappelant celle des tamanoirs. Ce tentacule se planta dans le sol, qui parut s'y coaguler par de microscopiques ventouses, aspirant la sève blanche qui courait dans ses veines. Une fois rassasié, l'oiseau rentra sa langue avec un bruit de déglutition et le toisa fièrement. André se prosterna à ses pieds, l'homme-oiseau se prosterna à son tour. Couvé par l'oeil bienveillant de ce phénix, il était rempli de confiance en approchant du pied de la pyramide.

Un pic acéré fait d'un matériel pareil à du jade s'élevait du sol rocailleux. En parfait équilibre sur la tige de son axe reposait un plateau en or massif, au centre duquel un être simiesque était assis en indien. De longs poils blancs lui descendaient des tempes en barbe. Il était couvert d'une toge au drapé rouge ornée de dragons et de pictogrammes chinois. L'être, plongé dans sa méditation, faisait rouler sa respiration dans sa poitrine, générant autour de lui un cycle paisible. Le sage se racla la gorge. Sa voix imitait la plainte d'un arbre ployé par un vent impitoyable. « Monter, c'est la même chose que descendre. »

Encouragé par ce conseil, il escalada les marches une à une, sans cesser de fixer le sommet. À mi-chemin de sa progression, il s'arrêta pour reprendre son souffle et se retourna vers le bas. L'homme-singe, l'homme-oiseau et l'homme-métal étaient placés dans un alignement parfait le long de la voie. Encore plus bas, à gauche du précipice, il pouvait voir sa maison, et la spirale qui bougeait dans le champ d'en face, se tordant sur elle-même telle un ver sans tête. L'anticipation grandissait en lui, mêlée à une appréhension extraordinaire. Il rassembla ses forces et poursuivit son ascension. Il touchait au but.

Il parvint à l'entrée d'une chambre aux murs recouverts d'hiéroglyphes, taillés avec une précision chirurgicale. Sur ces murs était racontée l'histoire du monde, de l'univers. Au point central de la fresque se dressait un homme à tête de faucon, tenant dans sa main droite une clé en forme de croix refermée par une boucle : l'*ankh*. Un humanoïde à tête de crocodile était à genoux à ses pieds, et lui tendait un plateau sur lequel avait été déposée une offrande : sorte de bébé à peau livide, de sexe indéterminé, qui ressemblait à un fœtus avec son crâne difforme.

Au centre de cette pièce se tenait une femme aux membres filiformes, aux mains à quatre doigts terminés par des griffes. Mis à part ses doigts crochus, elle ressemblait à Dorothee

durant ses phases de transformation, à l'exception que sa peau n'avait pas une texture de mammifère. Sa chair blanche bougeait comme du marbre animé de fines écailles de pierre lisse, tendre. Bien qu'elle ne portât qu'une jupe autour de ses reins anguleux, sa poitrine s'avérait lisse, dépourvue de seins. Son visage aigu était rehaussé d'un diadème d'où pendaient des filaments brillants, métal fin comme des cheveux. Sa bouche était mince et presque dépourvue de lèvres. Son nez petit ne consistait qu'en deux fentes renflées lui tenant lieu de narines. Bien sûr, ses yeux étaient immenses, deux amandes d'obsidiennes qui le fixaient au tréfonds de son âme. Il ne pouvait rien lui cacher. Entre ses deux mains, elle serrait une ankh identique à celle du dieu faucon. « *Êtes-vous ma mère ?* »

— Je le suis.

Sa parole ressemblait au bruit de grandes eaux, un torrent qui fracassait tout en lui, l'emprisonnant dans le cours puissant de sa volonté. Comparé à l'influx psychique pénétrant de l'insecte, et à la résolution coite des gris, cette femme faisait figure d'une déesse. Ces créatures, incapables d'affection, ne représentaient entre elle et le monde humain que des subalternes. *Car ce sont mes esclaves.*

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici? Qu'est-ce que tu attends de moi?

La déesse se contenta d'indiquer le sol, d'où s'érigea un socle de marbre et d'ivoire. Dans le réceptacle avait été incrusté un œuf noir.

— Sais-tu ce que c'est, que de créer?

Il n'en savait rien. Un nouveau venu entra dans la pièce. Il devait faire la même taille que lui. L'ensemble de son corps, dépourvu de vêtements, donnait l'impression qu'il avait été grossièrement taillé, selon des proportions humaines. Le nouveau venu le dévisagea avec ses yeux en amandes. Son visage long s'étirait jusqu'à sa mâchoire, formée d'une bosse protubérante en guise de menton. Un hybride, comme Dorothée, mais incomplet. L'être eut un mouvement de sympathie. De ses doigts froids, il caressa sa joue et ouvrit la bouche, montrant ses dents.

— André, je te présente ton frère.

— Il ne me ressemble pas beaucoup.

— Il n'est pas encore prêt à être utilisé. Afin de le compléter, nous avons besoin des gènes qui reposent dans le ventre de la femme de ton père, celle que tu appelles maman. Alors il sera parfaitement identique à toi.

— Et qu'est-ce que vous allez faire de lui, une fois qu'il aura pris ma place ?

— Créer c'est mon rôle. Et lorsque je crée quelque chose de parfait, je suis satisfaite.

Mais lorsque je ne suis pas satisfaite...

Elle délogea l'œuf de son carcan et jongla avec l'ovoïde entre ses doigts acérés.

Et qu'est-ce que tu fais, quand tu n'es pas satisfaite ?

— Je recommence.

La déesse lança l'œuf contre le sol.

SUCCÈS

La parution de l'article de Jean Lavoie marqua un tournant dans l'histoire de l'Église du Souffle. Le dimanche où André retourna à l'assemblée, une grande quantité de gens se trouvaient dans le hall pour le voir arriver. Le garçon, flanqué de ses parents, fendait la foule, on s'écartait de son chemin. « C'est le garçon enlevé par le démon », disaient certains. « Paraîtrait qu'il a rencontré les anges », murmuraient d'autres.

Maman et son père ne savaient trop comment réagir à cette célébrité. D'un côté, l'attention qu'on portait à leur fils les isolait, mais même si on traitait André avec la plus grande déférence, n'osant pas lui adresser la parole, bien des gens venaient à eux leur offrir des salutations empreintes de compassion. On comprenait ce qu'ils avaient traversé. Ils accompagneraient dorénavant leurs prières.

En plus de la population chrétienne habituelle, nombre de curieux qui n'avaient jamais daigné s'intéresser à l'église auparavant étaient présents dans le hall, et parmi ceux-là on trouvait les plus fanatiques. Quand il se sépara de ses parents pour se rendre au Club Contact, plusieurs personnes tentèrent de lui barrer la route pour pouvoir le toucher, et des préposés durent intervenir afin de lui permettre de traverser le couloir jusqu'à la chapelle, passé la pouponnière.

André n'eut pas le temps de s'asseoir à sa place habituelle dans la dernière rangée. À peine fut-il entré dans la chapelle que Salomon, dressé sur scène, clama de façon solennelle : « Voici venir un jeune qui a enduré bien des tourments au nom de notre Seigneur. Il a été la proie du diable, et a réussi, par sa dévotion et sa force d'âme, à revenir parmi nous. Souhaitons donc la bienvenue à notre ami André ! »

Les jeunes se mirent à applaudir en chahutant. On le traitait désormais comme un frère. En fille de pasteur, Dorothée, toujours placée à l'avant, frappait ses mains ensemble, le fixant d'un œil rempli de connivence. La réunion jeunesse, même si Salomon y alla d'un sermon enflammé, fut en somme identique aux précédentes : à la fin, beaucoup de jeunes répondirent à l'appel et alors que Dorothée priait en langues pour ceux qui avaient été touchés par Dieu, André sentit qu'il devait cette fois rester jusqu'à la fin.

Ce fut seulement après l'appel, à la sortie du sanctuaire, qu'il put prendre la pleine mesure du mouvement qui animait l'église à son endroit. Quand il revint dans le hall pour rejoindre ses parents, les gens hystériques se bousculaient pour le voir de près. Serré contre son père, qui tenait sa basse contre sa poitrine, et maman, qui ne savait plus très bien à qui sourire, il fut assailli par une foule qui le pressait en cercles de plus en plus serrés. Ils virent arriver à eux un homme athlétique au crâne rasé, qui toisa la famille d'un sourire empli de bienveillance.

— André, j'aimerais te remettre ceci.

C'était le sergent-détective Bernard Campeau, vêtu de sa veste tactique sous laquelle il avait passé une chemise blanche avec une cravate pourpre. Sa main était recouverte d'un bandage immaculé. Il tendit à André son Nouveau Testament à couverture rose. L'agent déclara en avoir lu plusieurs passages. Cette lecture l'avait beaucoup aidé au cours de son enquête.

— Heureux de voir que vous êtes tous ensemble.

— Je ne savais pas que vous étiez chrétien, sergent.

— J'ai toujours été curieux de ces choses-là. Disons que vous m'avez ouvert les yeux.

Il laissa la famille seule parmi la foule. Maman désirait maintenant rentrer à la maison. Cette excitation générale la rendait mal à l'aise. Ils se dirigeaient vers la sortie, décidés à s'extirper de la masse, quand un homme aux cheveux poivre et sel leur barra le chemin. L'individu devait faire dans la cinquantaine, légèrement obèse, et à ses lunettes en fonds de bouteille, on distinguait le rat d'ordinateur, penché toute la journée au-dessus d'un écran. Il se présenta comme étant Jean Lavoie, le journaliste local ayant écrit le fameux article sur l'enlèvement d'André.

— André, je voulais te dire à quel point ton histoire est fabuleuse.

— En tout cas, elle vous a valu la célébrité, ironisa maman.

— Ce n'est rien à côté de celle de votre fils, Madame. André, dis-moi, crois-tu que tu vas être à nouveau enlevé bientôt ? Les lecteurs du journal ont raffolé de ton histoire.

— Ça ne dépend pas de moi. En fait, je ne m'attends à rien. C'est le Seigneur qui va décider.

Ils furent interrompus par Guy et Claire, tirant Maxime par la main, qui parvinrent à se glisser jusqu'à eux. Le directeur des louanges était venu annoncer au père d'André qu'il avait parlé aux diacres : ils avaient besoin d'un joueur de basse au sein de l'orchestre et si Robert

le voulait bien, il pouvait désormais venir pratiquer avec eux. Le père d'André éclata de joie, remerciant Guy de tout cœur.

— Depuis le temps qu'il veut jouer avec vous, dit maman, nous avons finalement le sentiment qu'ici, c'est notre place.

Tandis que les adultes parlaient ensemble, Max ne cessait de fixer André droit dans les yeux. Il refusait toujours de briser le silence et son problème d'aphasie ne semblait pas en voie de s'améliorer depuis leur dernière rencontre. Toutefois, il était désormais très calme, et la présence d'André semblait l'attirer de façon peu commune. André obéit à une impulsion, et plaqua sa main contre la bouche du petit garçon.

— Parle ! ordonna André.

Max ouvrit la bouche.

— Je t'aime papa.

Guy souleva son enfant du sol et le maintint en l'air, afin que tous puissent voir ce miracle. « Il parle ! Il parle ! », s'extasia Claire. On venait d'être témoin d'un phénomène surnaturel. Cela tenait du prodige, du miracle. La foule s'extasia en exclamations puissantes, portant le petit miraculé à bout de bras. Le mot courut comme quoi André, le garçon monté au ciel, était désormais investi d'un pouvoir de guérison.

Les gens leur firent place jusqu'à la sortie. À l'extrémité du ciel dégagé, des nuages noirs s'étaient amassés en boule compacte. Cette voile noire survola le secteur industriel. On pouvait croire qu'une présence se cachait en ses replis, à l'intérieur. Devant les portes de l'Église du Souffle, plusieurs caméras se pointèrent sur la famille. Un groupe de journalistes se rua sur André, formant une mêlée.

— Peux-tu nous dire ce qui t'est arrivé réellement ?

— Est-ce que c'est vrai que les extraterrestres existent ?

— De quoi ont-ils l'air ?

— Quel est leur message pour cette planète ?

— On dit de toi que tu peux accomplir des miracles. Montre-nous !

— Un mot, un mot seulement !

RÉPÉTITION

Les musiciens se réunirent sur la scène du sanctuaire et préparèrent leur instrument en vue de la répétition. Chacun d'entre eux avait reçu les partitions d'un nouveau cantique s'intitulant « Vers les étoiles ». Après avoir attendu Claire et Guy environ une demi-heure. Salomon parut au fond du sanctuaire et leur assura qu'ils pouvaient commencer sans eux.

— L'important est que vous appreniez ce chant-là pour le baptême.

Le pasteur jeunesse s'installa en plein centre du sanctuaire et les écouta entreprendre le prélude. Il s'agissait d'une mélodie assez facile à rendre pour quiconque savait lire une tabulation. Le cantique se composait d'un unique couplet qu'il s'agissait de rejouer sans cesse avec des variantes, décuplant ainsi son intensité à chaque fois. Cela ne prit pas de temps à ce que l'orchestre en maîtrise les principes.

Le père d'André était un bon musicien. Même s'il n'y connaissait pas grand-chose en matière de gamme, David le trouvait un peu anxieux dans son exécution, cela se ressentait dans sa façon de toucher les cordes du bout des doigts, sans conviction intime. Sur l'énorme croix en métal pendue au-dessus de la scène, il imagina Jésus cloué avec le visage en sang, les dents cassées, le torse et les jambes lacérées de coups de fouet. Cette vision n'avait rien de céleste, aucune enluminure n'entourait le Christ. Il s'agissait simplement d'un homme en train de souffrir sur un tréteau de bois. Si Dieu avait été humain, alors pourquoi avait-il choisi comme symbole de son amour un instrument de torture ? *Parce que la vie est souffrance*, répondit une voix cachée au fond de lui. Il avait consacré son existence à suivre cet homme, dans l'espoir d'une vie éternelle, mais tout se résorbait en son âme, s'écroulait vers l'intérieur.

Les musiciens roulaient leurs fils. Le technicien avait quitté la console. Il avait attendu la fin de la répétition pour parler au père d'André.

— Tu aimes le nouveau cantique ? C'est moi qui l'ai écrit.

— Je le trouve assez entraînant. La musique doit être de Guy ? D'ailleurs, pourquoi Claire et lui étaient-ils absents ? On s'est inquiété durant toute la pratique.

— Vous avez eu raison. Je suis venu t'annoncer une horrible nouvelle. Nous allons avoir besoin d'un nouveau directeur de louanges en prévision du baptême...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils ne sont plus membres de notre église. Pasteur Simon et moi avons pensé à toi pour remplacer Guy Lesage.

Robert réagit à cette nouvelle avec une réticence apparente, sinon de la réprobation. Le père d'André n'éprouvait aucun désir à être au centre du spectacle ni à remplacer Guy, ça le rendait nerveux. D'ailleurs, il prierait pour que le couple revienne parmi eux, il fallait garder espoir. Salomon lui fit bien entendre que Guy et Claire étaient désormais irrécupérables.

— Il y a plus grave encore. À vrai dire, je ne sais pas trop comment te l'annoncer, c'est vraiment la pire chose qui ait pu arriver. Ce matin, la police a téléphoné à nos bureaux pour parler à Simon. Ils voulaient savoir quels rapports nous entretenions avec eux, avant qu'ils ne quittent l'église...

— Je ne vois pas pourquoi ils seraient impliqués dans une enquête criminelle.

— Ils sont morts, Robert. Guy et sa femme sont morts, apparemment assassinés.

On les avait retrouvés chez eux, enfermés avec le petit Max. Il semblait que l'enfant soit resté deux jours avec les cadavres de ses parents. On le gardait en ce moment en isolation auprès de pédagogues. Salomon ne croyait pas qu'il reviendrait à l'église. Robert pleurait, confus. Il les aimait de tout son cœur. Il ne comprenait pas. C'étaient de si bons chrétiens, Dieu se devait de les protéger sous son aile !

— Si Dieu les a rappelés, il devait avoir ses raisons, je crois. Il ne faut jamais oublier que le crime et la haine sont le sort de ce monde. Des gens bons peuvent devenir la proie de la violence, ou il se peut que la violence gagne sur eux grâce au désespoir et les transforme en monstre. Guy et Claire étaient souvent en chicane, tu sais. Il aurait pu en finir avec elle et après s'enlever la vie.

— Tu sais de quelle manière il a été tué ?

— La police ne nous le dira pas. Ils nous harcèlent de questions, ensuite ils nous maintiennent à distance, ils croient que le criminel se cache parmi nous, dans cette église.

Salomon avait commencé à parlementer avec le chef de la police. Il avait élaboré une stratégie en collaboration avec eux. Dimanche, comme c'était le baptême, il avait invité des policiers à venir assister à l'évènement en tant que civils. De cette façon, il serait possible pour eux d'infiltrer la réunion sans être repérés, et ainsi pouvoir dépister le tueur. Ils en étaient maintenant à sélectionner leurs agents.

— Par contre, ils ne viendront pas sans condition. Tu sais que l'histoire d'André les a touchés. En parlant à différentes personnes, je me suis rendu compte qu'il y avait autour de lui une sorte de...comment dire ? Une aura ! Ils veulent rencontrer ton fils.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Ces policiers sont convaincus qu'André est une sorte d'envoyé.

— Beaucoup de gens le croient.

— Il faut utiliser ça comme une manière d'amener la police à l'église. C'est pourquoi j'aimerais que tu demandes à ton fils s'il veut être baptisé dimanche prochain.

Robert réfléchit à cette proposition. Il trouvait son fils un peu jeune pour de tels engagements. Sa femme ne voudrait jamais qu'il y aille seul, elle voudrait elle aussi passer par les eaux du baptême. Dans ce cas, en tant que père, il n'avait d'autre choix que d'y aller aussi. La logique de Salomon allait dans le même sens.

— Tu assureras en plus la direction de l'orchestre, afin de montrer ton soutien à Claire et à Guy. J'ai toujours cru en toi, Robert, et je suis sûr que le Seigneur ne t'a pas encore montré toute sa puissance. Laisse-le agir, laisse-le réaliser tes désirs, je te jure que ça va bien aller. Il y a encore beaucoup de promesses à se réaliser à travers toi.

Robert soupira, un peu fatigué de toutes ces promesses.

LE BAPTÊME

La veille du baptême, maman rêva qu'elle avait accouché en bordure d'une autoroute désertique, non loin d'un hôtel bordé de palmiers, dont l'entrée était fermée par une grille en fer. Vêtue d'un tailleur, elle attendait devant la grille, ses escarpins crissant autour d'un siège de bébé dans la poussière. *Je n'ai pas le droit de rentrer ici, c'est réservé aux héritiers.* À l'horizon, un point noir s'approcha en vrombissant, une voiture ancienne, aux ailes évasées. Le véhicule stoppa, un homme vêtu d'un complet-cravate en descendit. C'était André. Le garçon était devenu un homme mûr. Il contempla le bébé endormi. Elle se pencha dans la poussière et tassa délicatement les langes, souleva le bébé et le lui remit. L'enfant se mit à geindre. La grille de l'hôtel s'ouvrit. Une personne attendait André sous l'ombre d'un palmier, à l'intérieur du domaine.

Maman se réveilla en larmes. Le souvenir de l'hôtel, en flammes derrière les palmiers, la faisait paniquer. *Ai-je mal agi?* se demandait-elle avec angoisse. Elle raconta son rêve en détail à son mari, et celui-ci y trouva une ressemblance frappante avec *Hotel California*, la chanson mythique des *Eagles*. Maman rétorqua que c'était une chanson satanique.

— Tu es dans une période de tentation. Dieu t'envoie un signe.

— C'est bien ça qui me fait peur.

Maman fouilla dans le placard et en extirpa d'abord une robe rouge, mais par souci de conformisme, et peut-être par bravade, elle choisit de mettre son tailleur noir, très semblable à celui qu'elle portait dans son rêve, avec des escarpins foncés.

— Voilà, comme ça, tu es parfaite.

Ils pénétrèrent ensemble dans la cuisine et André, assis à la table, leur jeta un regard dépourvu d'affection. Ils firent mine de l'ignorer, se contentant de déjeuner pour partir à l'église le plus vite possible. À l'extérieur, le ciel du matin laissait deviner un soleil blafard aux teintes de fusain, le jour émergeait de la nuit à travers un monceau de grisaille. Robert sortit la basse électrique de sa caisse, en inspecta les cordes avec soin. Il peinait à rendre à l'instrument un son harmonieux. Le garçon faisait exprès de manger ses céréales avec bruit, la bouche ouverte. Maman lui ordonna de fermer sa bouche immédiatement. André termina de manger, déposa son bol et sa cuillère au fond du lavabo.

— C'est le grand jour, dit le garçon.

L'Église du Souffle dardait sa croix vers le ciel plat. Une rangée de voitures se faufilait dans le stationnement. Le père gara le véhicule non loin de l'entrée principale. Ils mirent le pied sur le sol en graviers, progressèrent vers les portes. Maman et son père se tenaient par la main. Des familles gagnaient les portes et s'engouffraient à l'intérieur du bâtiment dans la cohue. Tous les pointaient du doigt.

Maman mit la main sur son ventre. Au bras de son mari, elle franchit la porte du sanctuaire en ignorant la grosse dame, Linda, qui lui avait tendu un dépliant. André saisit le papier : « Grand baptême aujourd'hui à l'Église du Souffle! Venez assister à la transformation des fidèles. » Le reste du document citait de nombreux versets sur la consécration par le baptême, la résurrection de Jésus, soulignant le lien entre la mort du Christ et la renaissance des fidèles en un esprit, un corps nouveau. *Tout est parfait. Ils ne se doutent de rien.*

André s'était attendu à être ébloui une fois à l'intérieur du sanctuaire, mais l'endroit avait quelque chose de décevant. Bien sûr, les grandes dimensions et le haut plafond de la salle exprimaient l'élévation, mais la pauvre symétrie, la faible décoration, dépourvue d'artifices par souci d'économie, traduisait une sobriété empreinte d'un manque de goût. On avait simplement construit une réplique de la chapelle jeunesse en beaucoup plus gros. L'unique point d'intérêt se trouvait sur scène. Une croix, suspendue grâce à des câbles en acier au-dessus d'un lutrin en verre et derrière la tribune, les instruments de l'orchestre, disposés en demi-cercle autour d'une plate-forme recouverte de tapis. Pendant que la salle se remplissait, des préposés avancèrent sur l'estrade et entreprirent de retirer une plaque au centre de la scène, cachant en fait une piscine. On mit en marche le filtreur. La salle vibra au son des remous provoqués par les gicleurs. Dans la section centrale, il distingua Linda, qui avait abandonné son poste pour avoir une bonne place. André reconnut aussi Campeau, assis à l'arrière, près des portes, silencieux et attentif, guettant le début de la cérémonie. André observa les mouvements nerveux du policier, le trouva exalté, rempli par l'espoir.

La famille du pasteur Salomon parut dans le sanctuaire. Le couple marchait derrière leur fille, qui traînait sa tige à soluté. Fendant la foule des fidèles et des nouveaux venus, la gardienne vint dans leur direction avec un grand sourire. Son visage était gris, ses yeux bleus

s'enfonçaient dans leurs orbites. Sa perruque semblait lâche et ses mains étaient parcourues de veines saillantes, des mains de vieille. Pasteur Salomon les prit dans ses bras.

— Vous allez voir, dit Rachel. Vous ne serez pas déçus.

— Avez vous été avertis des procédures de la réunion ? demanda le pasteur.

Du devant de la scène, Gabu arriva avec un paquet de tissus blancs sous le bras.

— Voici vos toges. André, tu m'excuseras, ils n'en font pas de taille enfant. En tout cas, vous trois et les autres baptisés devrez attendre dans l'antichambre derrière la scène. Là, une réunion de prière spéciale aura lieu en compagnie de Pasteur Simon, qui vous expliquera la démarche à suivre. Après avoir prié en sa compagnie, vous allez devoir rejoindre la rangée en avant, sur la droite, qui vous est réservée. Pour ce qui est de toi, Robert, ta condition est un peu spéciale. Sitôt la prière terminée, Guy a demandé à ce que tu viennes tout de suite sur scène avec l'orchestre. En attendant, tu peux aller installer ton instrument.

Le père d'André remercia Gabu et se dirigea vers l'estrade avec sa basse. Il installa la Fender Precision sur un trépied et brancha le fil dans le contact, recula d'un pas afin de la contempler, puis osa regarder affluer le peuple. Plus de deux mille personnes se massaient à l'intérieur du sanctuaire, et tous ces visages dirigés vers lui rendirent ses gestes incertains. Il descendit vers le parterre, gardant les yeux rivés au sol. Rachel prit la mère d'André à part.

— Après l'évènement, moi et David avons organisé une petite fête à la maison en compagnie de frères et de soeurs. Ce serait bien que vous veniez avec André.

Les Salomon allèrent s'asseoir à l'autre bout de la salle, dans la troisième rangée. Le flot de spectateurs s'était tari et tout le monde, ou presque, avait trouvé une place. À l'arrière, une rangée de curieux, des gens de l'extérieur, attendaient debout contre le mur. Parmi eux, des hommes durs, grands et droits. Campeau avait parlé à ses collègues et les avait conviés au baptême. Le sanctuaire grouillait de flics massés pour apercevoir le garçon qui s'était fait enlever par les extraterrestres. Un climat de tension se répandait de l'entrée de la salle jusqu'à la scène.

Robert plia une feuille en quatre et la rangea dans son veston. Il monta sur l'estrade et s'appêta à allumer sa basse électrique. Les autres musiciens s'installaient derrière leur instrument. L'orchestre commença à jouer. L'assemblée entonna les paroles sur un air indifférent. Peu à peu, les gens se mirent à prier.

Maman et à André coururent en direction des coulisses. Les policiers juchés à l'arrière avaient le regard rivé sur André. Un monsieur placé au centre, tout près de la porte, le pointa du doigt. « C'est lui ».

Les coulisses s'enfonçaient dans une petite pièce sans fenêtres, où les autres futurs baptisés les attendaient en cercle. Au milieu d'eux se tenait le pasteur Pierre Simon. André n'avait pas encore rencontré cet homme aux larges épaules, au visage rond et plein, aux sourcils arqués. Il portait un costume gris sans artifice, une cravate verte retenue par une épingle en or. S'il ne l'avait rencontré pour la première fois, dans cette alcôve, André aurait cru qu'il était un homme d'affaires, ou un agent immobilier. Pasteur Simon indiqua à André de prendre place dans le cercle. Tous les futurs baptisés se donnèrent la main. Lorsque le pasteur commença à prier, il tenta de se dégager, mais elle le retint en place.

La prière du pasteur Simon était ordinaire, conventionnelle. Dans l'alcôve, les futurs baptisés ne pouvaient prier sans entendre la célébration, à l'extérieur de la pièce. Un peu déconcentré, Simon acheva rapidement sa prière par une saccade de versets appris par coeur. Cela ressemblait à la fin de l'évangile de Mathieu, quand Jésus évoquait la fin des temps. « Le Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit. » Parmi le cercle des futurs baptisé, André reconnut la grosse dame de l'accueil, celle qui l'avait hypnotisé. Il se demanda ce qu'elle faisait ici, parmi les aspirants, alors qu'elle avait toujours parue fortement impliquée dans l'organisation.

Pierre Simon ouvrit la porte de l'alcôve et laissa passer les futurs baptisés devant lui. Maman et André étaient les derniers dans la pièce. Ils allaient sortir, lorsque le pasteur les arrêta.

- Avant votre entrée dans l'eau, ça serait bien d'avoir votre histoire.
- Quelle histoire?
- Votre témoignage. Ce serait bien pour l'église de connaître votre expérience avec Jésus. Faites profiter les autres de votre vécu.

S'ils pouvaient ajouter quelques mots, les gens seraient comblés et Dieu les récompenserait amplement. André était d'accord, ça lui paraissait une bonne idée, il avait toujours rêvé de parler devant les gens de son amour pour les choses de Dieu. Simon frappa ses mains ensemble. « Parfait. »

Les autres gens en toge attendaient à côté du rideau. L'orchestre entama le troisième cantique. Les paroles faisaient référence à Sodome et Gomorrhe. Pierre Simon sautait sur

place, gonflé à bloc. Il s'élança dans le sanctuaire comme un boxeur dans l'arène. Il monta sur scène et le son de sa voix était riche, puissant.

« Aujourd'hui, c'est à la fois un jour heureux et triste. Nous venons d'apprendre que Guy Lesage et sa femme Claire sont décédés dans des circonstances tragiques. Tous deux étaient membres de notre congrégation depuis sa fondation, il y a dix ans, dit gravement le pasteur en chef. C'est pourquoi nous leur dédions ce baptême. »

À l'arrière, quelques curieux, à l'exception des policiers, avaient décidé de quitter la réunion. Pasteur Simon invita les futurs baptisés à entrer sous les applaudissements. Ils prirent place dans la rangée réservée. On appela le premier nom. La grosse dame se hissa sur l'estrade. Le pasteur retira sa veste et ses souliers avant de pénétrer dans l'eau pour l'aider à descendre dans la piscine. Elle raconta son témoignage. Autrefois, elle avait été une adepte de l'ésotérisme, en passant de l'horoscope à la guérison par les cristaux, elle se passionnait de récits sur les fées, les entités, et brûlait même des herbes pour attirer leur bienveillance. Elle avait compris que ces pratiques, plutôt que de la libérer, l'enchaînaient au doute éternel de la superstition. Une nuit, elle avait manqué d'air durant son sommeil, et s'était rendu compte qu'elle ne pouvait pas dormir, au risque d'y laisser sa vie.

Sa sœur Linda, sa jumelle, assurait l'accueil à l'Église du Souffle depuis cinq ans. Rita lui avait parlé de son trouble, et Linda l'avait invitée à assister à la réunion du dimanche. Rompue de fatigue, en proie à des angoisses terribles, elle avait accepté l'invitation. On avait prié pour elle durant l'appel et alors, elle avait senti une chaleur monter en elle, cette présence brûlante, rassurante de Dieu qui l'avait fait tomber dans les pommes. Ensuite, ils avaient essayé de la relever, mais elle était restée évanouie, « juste là, sur le tapis ».

Une vague de sympathie secoua l'assistance. Le pasteur lui demanda si elle aimait Jésus et le reconnaissait comme son Sauveur. Rita répondit « oui, de tout mon cœur ». Elle se ploya en arrière, se bouchant le nez. Pierre Simon lui enfouit la tête sous l'eau. Les musiciens se mirent à jouer le chant de célébration, nouvelle composition que André n'avait jamais entendue.

Car j'étais mort, enterré

À l'appel, je suis monté

Enlevé en esprit

Vers le ciel

Mon corps s'élève

Vers les étoiles.

Les personnes vêtues d'une toge montèrent une à une sur l'estrade et racontèrent leur histoire. Un ancien toxicomane, un ou deux alcooliques, une ancienne prostituée au visage couvert de petite vérole et enfin, des gens ordinaires, ayant vécu toute leur vie sans y réfléchir, et qui avaient soudain été pris d'une envie de suivre. La concentration de son père était malmenée. À chaque fois qu'une personne était plongée dans l'eau, l'orchestre jouait « Vers les étoiles » sans rien y changer. Leur exécution était dénuée de toute personnalité.

Enfin, ce fut le tour du père de Robert. Il enleva sa basse, l'accota sur son trépied, enjamba l'échelle de la piscine. Le pasteur tenta de le mettre à l'aise. « Beaucoup de choses à faire aujourd'hui, n'est-ce pas ? » La foule rit gaiement. Les policiers, en entendant le nom du père, s'étaient rapprochés dans l'allée du milieu.

— Alors Robert, tu es accompagné de ton épouse et de ton fils, qui vont tous les deux passer par les eaux du baptême. Peux-tu nous raconter ce qui t'a fait rencontrer Jésus ?

Son père n'avait pas l'habitude de parler en public. André attendait cette partie, fébrile à l'idée d'entendre des choses qu'on ne lui avait jamais dites.

— Un jour, moi et ma famille on est venus ici. On a aimé ça parce qu'ici, le plus important, c'est la famille. Ce n'est pas notre première église, on en a fait d'autres avant, mais à l'Église du Souffle, tout le monde nous a dit qu'on avait notre place, c'est comme une plus grande famille et ça, c'est grâce au Seigneur.

Des applaudissements chaleureux récompensèrent la gentille histoire de Robert. Le pasteur le félicita, l'encourageant à continuer.

— Et à la maison, vous avez reçu une bonne nouvelle récemment ?

— Oui, ça fait longtemps qu'on essaye d'avoir un enfant. Jusqu'à tout récemment, on ne réussissait jamais. On est allé voir le docteur, ma femme et moi. Plein d'experts se sont consultés. Ils nous ont dit qu'on ne pourrait pas réussir parce qu'elle était stérile. C'était juste avant de venir ici, à l'Église du Souffle. C'est là que j'ai rencontré des gens, ils ont prié pour nous...

— Et qu'est-ce qui s'est passé?

— Ça y est, elle est enceinte.

Les gens crièrent de joie. Pasteur Simon en rajouta.

— Dieu est celui qui fait mentir la science !

À cette affirmation, les fidèles se mirent à louer en esprit, à parler en langues. L'amour paraissait à son comble. Deux mille personnes enivrées par la joie. Profitant de l'occasion, Pierre Simon réclama le silence et demanda à Robert les mots sacrés.

— Crois-tu en Jésus-Christ, mort et ressuscité sur la croix pour tes péchés?

Oui, il le croyait. Le pasteur lui cala la tête sous l'eau.

La prochaine personne à passer était maman. Lorsque fut appelé son nom, tous les gens en toge se levèrent afin de lui laisser le passage. Robert regagna son instrument, en vérifia le volume. L'orchestre enchaîna « Vers les étoiles », mais cette fois, le père d'André ne put assurer la ligne. Il se trompa à de multiples reprises, secoué par des frissons dans sa toge mouillée. Maman passa devant son mari sans lui accorder la moindre attention. Accrochée à l'échelle, elle se laissa tomber dans la piscine.

— Nous avons ici une jeune femme en qui s'est produit un miracle. Peux-tu nous parler de ton parcours? Pourquoi est-ce que tu ne pouvais pas avoir d'enfants?

— Parce que je n'avais pas d'utérus.

— C'est une maladie de naissance?

— En fait, je suis née avec les deux sexes.

Qu'est-ce qu'elle voulait dire par : « née avec les deux sexes »? Si elle avait hésité, la réaction de la foule aurait pris le dessus, et les gens n'auraient jamais voulu l'écouter une seconde. Maman débita son histoire.

— Je suis hermaphrodite. À la naissance, j'avais les deux genres. Durant mon enfance, mes parents avaient décidé que je serais un garçon. Mon père insistait pour que je fasse partie de toutes les équipes de sport. Je performais bien: hockey, soccer, baseball, puis, durant mon adolescence, ça a été le karaté, j'étais bon, j'ai même gagné le tournoi quand j'avais quinze ans. À l'école, beaucoup de filles voulaient sortir avec moi, mais je ne voulais pas d'elles. En fait, je voulais être comme elles. J'ai commencé à m'habiller en fille en cachette, de plus en plus souvent. Quand la première fois j'ai mis une robe pour aller à l'école, ils ont téléphoné à la maison en

disant que j'avais eu un comportement grossier. Mes parents ne les avaient pas avertis de ma condition. À partir de ce moment, mes parents ne voulaient plus me laisser sortir librement. Je ne voulais pas être un garçon, j'étais une fille, la décision me revenait. Ils ne voulaient pas me reconnaître comme telle. Mon père, en particulier, me méprisait et une fois, au bout d'une forte chicane, il m'a battue au point de m'envoyer à l'hôpital. Il n'aurait pas dû. Sur place, j'ai réussi à convaincre les autorités que mes parents étaient nocifs pour ma personne, et qu'ils refusaient de me laisser affirmer mon identité, j'ai donc eu droit au centre d'accueil, puis au pensionnat. Le jour de mes dix-huit ans, j'ai subi l'opération grâce à une subvention de l'État. Ils ont procédé à l'ablation de mon pénis. Plus jamais je ne serais un garçon, plus jamais je ne laisserais ma famille décider de ce que j'étais. Après l'opération, j'ai profité au maximum de mon nouveau corps. Je couchais avec des hommes, je buvais, je faisais la fête. Plusieurs de mes nouveaux amis m'emmenèrent dans des pratiques malsaines. J'ai consommé de la drogue. Beaucoup de drogues. À ma deuxième overdose, j'ai appris qu'ils donnaient une réunion pour les narcotiques anonymes. C'est là que j'ai rencontré Robert. Nous sommes devenus amis. Il avait arrêté la drogue depuis deux ans et élevait seul son petit garçon, André. Lorsque nous nous sommes mariés, je l'avais averti que ce serait peut-être difficile de faire des enfants. Il m'a dit qu'il m'aimerait jusqu'à la mort, peu importe ce qui arriverait. Je me sentais coupable, car je ne lui avais pas dit que c'était impossible. Heureusement, Dieu nous a gardés ensemble. On a continué de prier chaque jour, mais ça entretenait chez Robert de faux espoirs. Ce problème devenait de plus en plus gros, il a failli nous coûter notre couple, et notre relation avec le Seigneur.

Pasteur Pierre Simon ne savait pas s'il devait rester avec elle ou bondir hors de la piscine. Son expression faciale dénotait un mélange de malaise et de dégoût.

- Quand nous sommes venus ici, j'avais abandonné tout espoir d'avoir un bébé. C'est là que nous avons rencontré Salomon, sa femme, Rachel, et les autres membres de la cellule. Ils nous ont invités à prier. Ils ont prié pour nous. Depuis, je n'arrive pas à le croire moi-même, mais je suis enceinte, je ne comprends pas... J'avais toujours été dotée d'un vagin, même avant de perdre mon pénis, mais mes organes génitaux internes souffraient d'atrophie. Le jour de l'opération, ils avaient retiré l'utérus nain

avec mon pénis. Ce qui est spécial, dans tout ça, c'est que mon futur bébé a créé lui-même l'enveloppe dans laquelle il grandit. Les docteurs n'ont jamais vu ça. Si on me demandait de dire pourquoi je veux être baptisée, je dirais: « avant, je ne pouvais pas avoir d'enfants, maintenant je peux, c'est un miracle. »

Pasteur Simon lui engloutit la tête sous l'eau.

Enlevé en esprit

À l'appel, je suis monté.

Mon corps s'élève

Vers le ciel,

Vers les étoiles.

Mon âme s'élève

Vers les étoiles.

Quand Pasteur Simon prononça le nom d'André, les policiers le transportèrent à bout de bras sur la scène. Il atteignit l'estrade et remonta les plis de sa toge. Arrivé au bord de la piscine, il sauta dans l'eau. Elle était trop profonde pour lui, et Pasteur Simon dû le prendre dans ses bras, afin qu'il ne coule pas au fond.

— André, dernièrement, tu as vécu une expérience unique avec le Seigneur. Peux-tu nous raconter ce que c'était?

— Avec plaisir. Cela a commencé par un signe dans le ciel.

Il leur raconta comment l'ennemi l'avait attiré dans un piège afin de le posséder. Il avait succombé aux calculs, suivi le plan des forces maléfiques. Des murmures parcoururent les rangées de la salle. Les policiers, maintenant massés au bord de la scène, étaient prêts à intervenir si jamais quelqu'un souhaitait y monter, ou en descendre.

— Si nos corps sont mortels, dépourvus d'âme, ils pourrissent dans la terre, car l'enfer est un mensonge destiné à voler l'esprit des vivants.

Plusieurs personnes outrées se levèrent en masse, mais un maillon de policier, posté devant les portes, les empêcha de passer.

— Je n'ai pas fini de parler. Le démon existe parce que vous l'avez inventé. Dieu a pris sa place à cause du vide à l'intérieur de vous. L'âme est une illusion, l'esprit, un

mensonge. Vous adorez de faux prophètes. Vous n'êtes même pas digne de comprendre la Bible! L'homme qui me tient dans ses bras est aussi un menteur. Il n'a aucun intérêt pour votre salut.

La voix d'André, portée par le micro suspendu au-dessus du bassin, vibrait avec autorité et force. Pasteur Simon resserra immédiatement son étreinte. Il devait arrêter tout de suite ce sacrilège. Il ordonna à ce qu'on expulse André de la piscine. Des préposés tentèrent tant bien que mal d'intervenir pour sortir André de l'eau, mais les policiers les en empêchèrent. Pasteur Simon les maudit, tout en appelant à l'aide, ce qui poussa les policiers à monter sur l'estrade, bousculant l'orchestre au passage.

Ils saisirent Pasteur Simon, lui passèrent les menottes, l'emportant comme un prévenu dans les coulisses. Au milieu de la cohue, le père d'André tenta de débrancher sa basse, mais les flics l'obligèrent à la rebrancher, car la réunion n'était pas terminée. Un homme à la figure sculptée par la discipline, et qui se déclara être le capitaine de la police, expliqua aux gens que le pasteur Pierre Simon venait d'être arrêté pour fraude fiscale. Il demandait aux gens de garder leur calme.

Il n'y avait plus de pasteur pour baptiser André. André invita David Salomon à venir dans la piscine. Personne ne s'interposa contre ce changement de maître de cérémonie. Avant de lui plonger la tête sous l'eau, le pasteur jeunesse lui demanda, dans les règles, s'il croyait en Jésus-Christ tout-puissant, mort et ressuscité pour ses péchés.

— Je crois en lui parce qu'il vit en moi. Je n'ai aucun péché.

André fut immergé complètement dans l'eau, les spectateurs retinrent leur souffle. Salomon le gardait un peu trop longtemps sous la surface. André ne se débattit pas. Il fouilla dans les plis de sa toge et parvint à dénicher la lame. Deux rapides incisions dans ses poignets colorèrent l'eau d'une teinte sanglante. Le pasteur jeunesse tira sa tête à l'air libre et lui demanda à voix basse si tout allait bien. André lui ordonna de continuer. « Fais ce que je te dis ».

— Ceci est mon sang, dit André à l'assemblée, ceci est mon corps. Qui veut goûter?

Qui veut s'abreuver à la source de mon corps, et en sentir les bienfaits?

Dans le milieu de la section, sur la gauche, une personne déclara être prête à goûter au sang d'André. C'était le sergent-détective Bernard Campeau. Depuis le début, il suivait la réunion assis sur le bout de sa chaise, son cœur palpitait d'excitation. Là, dans cette piscine, se

trouvait la réponse à ses questions. Ce garçon, si touchant, si vrai, l'invitait à s'abreuver à même la source. C'était puissant, trop fort pour lui. Le magnétisme qui irradiait d'André, son regard si pénétrant faisait en sorte qu'il avait hâte de boire l'eau de la piscine pour étancher sa soif.

— Celui qui boit de cette eau n'aura plus jamais soif.

Les policiers aidèrent leur collègue à se pencher près du bassin. Le regard de Campeau miroita à la surface de l'eau rouge, agitée par le filtreur. « Voilà », dit-il. « Je bois de ton eau ». Le détective enfouit son visage sous la surface, aspirant à grandes gorgées. À ce geste, les policiers firent la file devant la piscine. Un à un, les agents de la paix burent le liquide rouge, qui avait un goût de chlore teinté de fer. Ils furent relayés par des curieux, des gens de l'extérieur convaincus par le sens de cette procession. Jean Lavoie lui-même, déjà touché au plus profond de son âme, enleva ses lunettes et engloutit sa tête dans l'eau rouge, buvant à grandes gorgées.

Les fidèles avaient d'abord été horrifiés par cet acte de cannibalisme. Mais après avoir observé un silence contraint, quelques-uns d'entre eux en vinrent à la conclusion que c'était la bonne chose à faire. Ce fut le début d'un mouvement collectif en direction du bassin. Le père d'André ignorait quoi faire pour prévenir le saignement de son fils. Les larmes aux yeux, il enchaîna une dernière fois les accords de « Vers le ciel » et les musiciens, emportés par le mouvement, suivirent la mélodie. Ils jouèrent avec lui l'unique couplet de cette chanson à de très nombreuses reprises.

Rachel, Dorothée, Linda et Rita burent toutes de l'eau d'André. Le sang du garçon se vidait dans la piscine et à mesure que la procession avançait, l'eau chlorée prenait cette teinte brouillée écarlate. À la fin, le père d'André arrêta de frotter les cordes de ses doigts. Laissant la musique continuer sans lui, il se flanqua à genoux, essayant de reconnaître son fils, en pleine stase au milieu de la mare sanglante. Robert but plusieurs gorgées. La mère d'André entra dans une sainte colère.

— Tu n'es pas mon fils. Tu ne l'as jamais été ! Tu n'es qu'un menteur à qui on a donné la chance de tromper les autres. Je te méprise, je te déteste. Moi et Robert, on serait si bien si tu pouvais un jour disparaître, ne jamais revenir.

— Écoutez-la! prononça André, à bout de force. Elle n'est pas ma mère et pourtant, elle agit comme si elle avait encore de l'autorité sur moi. Rien ne t'oblige à boire comme les autres, maman. C'est pourquoi ta différence sera récompensée.

Sur ces paroles, il s'écroula dans les bras de Salomon, ce qui obligea les policiers à appeler une ambulance. Les services de secours arrivèrent dans le sanctuaire dix minutes plus tard. On avait sorti André du bassin et noué des tissus autour de ses poignets, mais il avait déjà perdu beaucoup de sang. Les nouveaux chrétiens, massés dans la salle, regardaient son corps étendu sur scène, épris d'adoration. Plus aucune musique ne jouait dans les haut-parleurs, mais de multiples chants éclataient aux quatre coins de la salle. Les ambulanciers hésitaient à se lancer au milieu de cette euphorie. Ils durent être aidés par un cordon de policiers qui les escorta jusqu'à l'avant. Avec rapidité, André fut installé sur la civière et on lui passa un masque respiratoire. La foule suivit la civière en procession.

À l'extérieur, le ciel gris avait laissé sa place à un bleu majestueux. Le soleil envoyait ses rayons clairs aux quatre coins du secteur. Le vent avait chassé tous les nuages. La foule se pressa autour de la civière. Le garçon pointa vers le haut. Un minuscule point rouge se mit tout à coup à approcher. Sa taille augmenta, jusqu'à devenir un objet, disque en métal massif de plusieurs centaines de mètres de diamètre. Le vaisseau s'immobilisa au-dessus de l'église, rutilant de pleins feux.

Ainsi donc, le Seigneur n'était pas resté muet. Le garçon n'avait pas menti. On leur envoyait un signe ! Au centre du disque, un rayon éblouissant descendit en ligne droite et cueillit André sur la couchette. Son corps commença à s'élever du matelas, le masque à oxygène s'arracha de son visage. Il monta vers le disque grâce au rayon vermeil. Un sourire complice illuminait son visage. Le corps du garçon s'éleva jusqu'au vaisseau et disparut à l'intérieur à travers une écoutille à l'ouverture rétractable. « Je suis avec vous. Je reviendrai. »

La foule ayant assisté à ce spectacle était sous le choc. Du viaduc parvinrent des bruits de pneus et des fracas de métal contre le plastique. Plusieurs automobilistes et passants avaient eux aussi aperçu le disque, et de nombreux accidents se produisaient dans le secteur. Le vaisseau s'éloigna à une vitesse stupéfiante, émettant un bruit de friction. En un éclair, il était redevenu cette petite lueur étincelante qui s'amenuisa, puis disparut dans les cieux purs. Salomon se tenait immobile auprès de sa fille, les bras croisés, l'eau sanglante dégoulinant autour de ses pieds. Maman vint à sa rencontre. Elle lui mit une claque en pleine figure.

— Il y a quelque chose d'encore pire que les menteurs, c'est ceux qui apprennent aux autres comment mentir !

Elle tourna rageusement les talons, poursuivie par son mari qui haletait derrière elle, trimballant sa basse électrique dont le fil pendait dans le gravier. Ils se dirigeaient vers la voiture, quand du sang se mit à couler sur les jambes de maman, à travers ses collants. Rachel courut à son secours, faisant signe aux ambulanciers, restés en poste près de la civière vide. Ils avaient une nouvelle urgence.

ELLIPSE

Dix ans plus tard, peu de choses avaient changé à l'Église du Souffle depuis la disparition d'André. Robert jouait toujours de la basse au sein de l'orchestre, dont il était devenu le responsable officiel. Homme triste, penché sur ses feuilles de musique, l'assemblée lui attribuait une histoire tragique: depuis sa fausse couche, sa femme ne sortait plus de chez elle. Elle n'était jamais revenue à l'église.

Peu de temps après la seconde disparition d'André, on avait détruit la maison abandonnée en face de chez eux, pour construire une maison neuve et cossue au bord de la rivière. La maison où avait habité André avec ses parents s'abîma progressivement à cause du manque d'entretien, et on raconta bientôt que c'était dans cette demeure là que vivait une folle enragée, dont le fils illégitime avait été enlevé par les extraterrestres.

David Salomon avait pris le rôle de pasteur en chef à l'Église du Souffle. Afin de pourvoir à son ancien poste au ministère jeunesse, il avait demandé à sa fille elle-même d'assurer sa succession. Dorothée avait guéri de sa maladie, pourtant réputée incurable. À ce miracle s'ajoutait une maturation complète. Les années avaient affiné son portrait en regard de Rachel, sa mère, qui s'était passablement flétrie. Devenue une jeune femme splendide, la fille du pasteur en chef avait mis sur pied un ministère jeunesse dynamique et très efficace.

Grâce au programme de réinsertion des délinquants, Dorothée avait attiré à l'Église du Souffle un grand nombre de jeunes hommes délaissés par le système. Assurément, le charme redoutable qu'elle exerçait sur ces adolescents par sa beauté saisissante devait augmenter sa capacité à convaincre. Les dons de la jeune pasteure ne consistaient pas seulement à invoquer la puissance du Seigneur. Sous sa peau, au niveau de la poitrine, une nuée de taches bioluminescentes dotée de senseurs pouvait à volonté s'ouvrir et se refermer comme des pores, lui permettant de capter les émotions émises par le corps de ces jeunes humains et d'ajuster, en conséquence, ses propres phéromones, générant ainsi un désir intarissable qu'elle pouvait contrôler, rediriger, canaliser à volonté grâce à ses phéromones.

Un jour, un énorme garçon âgé de quinze ans se présenta dans la chapelle. Devant peser dans les quatre-vingt-quinze kilos, il voilait en partie son visage par une capuche. Il s'agissait d'un cousin africain éloigné de Gabu qui avait immigré deux ans auparavant. Il s'appelait Baram,

comme la montagne près de Dieu, et leur révéla la cicatrice retroussée comme un ver sur la paroi de son crâne. « Méchant sorcier. Méchant sorcier. »

Dorothée tenta d'user de ses pouvoirs pour le séduire, comme elle l'avait fait avec les autres jeunes mâles, mais la présence de cette cicatrice sur sa tête bloquait ses pouvoirs phéromonaux ; face aux dons des extraterrestres se dressait un procédé magique, un rituel étranger dont elle n'avait aucune connaissance. Elle essaya de faire comprendre rationnellement à Baram que Jésus était issu d'une autre race, et qu'André avait annoncé l'union de cette race avec l'humanité. Cela ne servit à rien : elle se butait à un esprit obtus.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Jésus serait un extraterrestre. Il me semble qu'il est assez humain, comme tout le monde, avec un père et une mère.

On retrouva le corps de Baram dans une ruelle, transpercé par une douzaine de coups de couteau. Dans ses poches, il y avait plusieurs sachets de drogue ainsi qu'une pipe en verre qui venait d'être utilisée. Les autorités établirent les faits : le jeune homme avait replongé dans ses anciennes habitudes, et avait subi le règlement de compte d'une bande rivale. Lorsque l'autopsie eut révélé que son sang ne contenait aucune trace de stupéfiant, la police garda le silence et préféra déposer un rapport qui ne l'imputa pas.

Jean Lavoie, devenu journaliste attitré de l'église, publia dans l'hebdomadaire chrétien « Nouvelles du ciel » un article, dans lequel il expliquait que la criminalité et la drogue étaient un danger pour la jeunesse. Il fallait continuer de prier pour ces âmes perdues en manque de repères spirituels. Or, le responsable de ce meurtre se trouvait peut-être parmi les fidèles, mais personne n'osait désigner un coupable.

Campeau s'en réjouissait. Il fallait être prêt à exécuter, et si quelqu'un mettait en doute les paroles d'André, on devait l'éliminer. Ayant quitté la police depuis neuf ans, ses vieux trucs lui étaient encore utiles. Qui donc de plus qualifié qu'un détective pour camoufler les véritables motifs d'un crime ? Il tuerait quiconque mettrait en danger l'Église du Souffle, comme il avait tué Guy et Claire, et rien ne l'empêcherait désormais de suivre le destin que Jésus et André lui avaient tracé. Le soir même où maman était entrée à l'urgence pour sa fausse couche, Campeau s'était infiltré à l'hôpital et avait réussi à dérober le fœtus. Salomon lui avait donné rendez-vous chez lui pour que Dorothée prenne possession de l'avorton dans son tube, et la fille du pasteur lui avait demandé ce qu'il voulait pour sa récompense.

— Je veux être une femme, avait dit le policier.

Salomon avait hésité, mais pas Dorothée. Les choses progressaient rapidement dans les mentalités. Ultimement, Dieu n'avait aucun sexe, les fidèles finiraient bien par s'habituer à ce que des personnes différentes joignent leurs rangs. Le pasteur avait donc décidé de retrancher une partie de la dîme pour payer l'opération de Campeau. Durant les réunions, on remarquait sans difficulté cette femme à la haute stature, aux épaules roides et aux muscles bien définis sous le motif de sa robe à motifs fleuris. Ses mains étaient demeurées fortes, pleines de nervures, des mains d'homme. Si Dieu avait voulu qu'elle garde ces mains-là, celles-ci devaient bien se rendre utiles. La nouvelle du meurtre de Baram atteignit la communauté. On ne soupçonnerait jamais cette femme costarde capable d'un tel crime. Sa couverture était parfaite. *Je lui ai bien fait la peau, à ce gros nègre.*

Peu après la mort de Baram, l'immense vaisseau extraterrestre en forme de disque revint, comme s'il avait été convoqué par un signe, se stabiliser au-dessus de l'Église du Souffle. Après une journée complète à léviter, la soucoupe volante attira une foule imposante vers le parc industriel. Les médias se rassemblèrent afin de rendre compte de cet événement sans précédent.

« Ce matin, un grand rassemblement a eu lieu dans le secteur industriel aux abords de l'autoroute 31, alors que l'ombre d'un engin d'origine extraterrestre flotte depuis hier sur le secteur industriel! Ici, des milliers de témoins s'attendent à une révélation, la tension est électrique! »

La première venue de la soucoupe volante avait été, dix ans plutôt, passablement oubliée dans le reste du monde. Cette fois, le vaisseau demeura en suspension au-dessus de l'église pendant une semaine complète. L'apparition de ce prodige colossal fut reconduite à travers les médias internationaux. L'église avait enfin l'attention des autres religions officielles.

Ils vinrent de par le monde. L'imam de la Mecque. Le patriarche de l'église orthodoxe de Russie, suivi par le Dalaï-Lama, secondé lui-même par le pape. Les leaders juifs tardèrent à arriver, mais se présentèrent finalement au nombre de trois, respectivement en provenance de New York, Montréal et Jérusalem. Il se préparait un concile sur fond de controverse. Rabbi Rabkine était connu de la presse globale en sa qualité de porte-parole du sionisme. Autrement, on mit de côté la vision politique. La rencontre fut conviviale. Tandis qu'ils se regroupaient dans le stationnement, sous la mitraille des objectifs, un rayon vermeil les cueillit grain par grain pour les amener à l'intérieur du vaisseau.

Les éminents personnages passèrent trois journées à bord de la soucoupe, durant lesquels on élaborait des théories audacieuses sur leur rencontre éventuelle avec André. Le matin du quatrième jour, ils réapparurent à tour de rôle sous le disque de métal. Un point de presse eut lieu au sein du sanctuaire. Le monde s'en rappelle encore les images : les plus importants représentants des religions sur Terre affirmant de concert avoir rencontré André, lors d'un repas auquel participait, jura le pape, Jésus lui-même. André avait paru très spirituel, d'une sagesse et d'une sérénité remarquable. Il avait même répondu à plusieurs questions adressées au fils de Dieu sur les mystères de l'Esprit. L'enfant incarnait un émissaire, un intercesseur entre l'humanité et le Christ.

Les trois rabbins contestèrent cette version des faits rapportée par le pape. Selon eux, lors du repas, André n'était pas assis près du Christ, mais plutôt à côté d'une boule de feu incandescente, qui ne pouvait être que la seule forme valide assumée par Yahvé. Le patriarche orthodoxe choisit de ne pas se prononcer, mais le Dalaï-Lama ne put s'empêcher de remettre en doute les paroles du pape et des rabbins : il n'y avait personne à la droite d'André, seulement une voix, dont l'origine ne pouvait être établie, mais qui s'était exprimée en eux avec une force incontestable.

Le schisme ne pouvait être résolu, puisque du haut de leur institution, les sept assuraient s'exprimer de bonne foi. Ils rentrèrent chacun dans leur pays respectif sans prendre la peine d'en ajouter davantage.

Les journalistes étaient restés postés sous le disque, à l'affût d'une nouvelle manifestation. Au beau milieu de la nuit, une caméra effectua un rapprochement parmi la foule, cadrant le visage d'une femme à l'expression aigrie. Les rangs s'éclaircissaient. On formait deux colonnes afin de la laisser passer. On disait que c'était la maman d'André. La femme alla se poster juste en dessous de la soucoupe volante, et leva les yeux vers le disque en écarta les bras. Du centre de la coupole, le rayon jaune se braqua jusqu'au sol. La figure d'André se matérialisa, puis le reste de son corps prit une consistance solide. Maman recouvrit son visage de larmes et de baisers. Robert les rejoignit dans une étreinte. Les flashes des caméras immortalisèrent la scène : une famille enfin réunie, une vision d'espoir.

André et sa famille furent portés en triomphe à l'intérieur de l'enceinte. Une réunion spéciale eut lieu dans le sanctuaire. Communion symbolique où la croix traditionnelle fut retirée d'au-dessus de la scène. À la place, on installa une structure métallique en forme de losange.

— Ce losange contient la croix si on en relie les points, clama André. Il a la forme de la chrysalide, mais c'est aussi la porte des cieux. Tous les symboles y entrent, et tous les symboles y sont les bienvenus. En ce premier jour de mon retour, je déclare l'avènement d'une nouvelle fête, que vous appellerez *Occurens*.

Après que le vaisseau eut quitté la Terre, on apprit que tous les leaders religieux venus rencontrer André étaient morts dans un écrasement d'avion. Le père d'André, qui avait toujours eu la phobie de ces machines, y vit un mauvais signe. En effet, le contenu des boîtes noires n'avait pas été retrouvé, mais chaque pilote avait communiqué à la tour de contrôle que pendant l'ascension, un objet brillant, de la taille d'un terrain de football, avait été aperçu à proximité de leur appareil. Aussi, les bulletins d'informations évoquaient le spectacle de collisions au-dessus des villes avoisinant l'aéroport. Les débris retrouvés confirmèrent cette hypothèse.

Ce ne pouvait être le fruit du hasard. Un mois après le retour d'André, les gens ayant emménagé dans la luxueuse demeure en face de chez eux, près de la rivière, avaient mis celle-ci en vente. L'église avait acheté l'endroit. André y établit sa résidence. Deux fois par jour, maman allait le visiter. Il avait besoin d'elle afin de « maintenir son unicité », avait-elle essayé d'expliquer à Robert.

Ainsi, il apparaissait que durant les nuits, Dorothée et le jeune leader tenaient des réunions secrètes, et que de nombreux jeunes du Club Contact y participaient. Chose sûre, avait compris Robert, l'Église du Souffle contrôlait désormais les deux ruisseaux, et la fondation pouvait compter sur des offrandes de plus en plus généreuses lors de la dîme. Cette semaine, un individu anonyme avait déposé une liasse de billets dans le panier. Montant du rouleau : quatre mille dollars. Ce genre de don se multipliait. À ce rythme, ils distribueraient plus de trois-mille paniers d'épicerie par semaine!

À l'intérieur des murs, David Salomon conduisait les réunions et menait les fidèles en prière. André, quant à lui, se montrait rarement en public. Devenu prophète de toute une religion, leader symbolique de la nouvelle race, on ne pouvait l'apercevoir qu'un dimanche sur quatre à l'intérieur du sanctuaire. Sa présence durant les louanges correspondait à une intensité peu commune, les prières prenaient une saveur particulière, les louanges dégénéraient parfois dans l'euphorie la plus pure.

« La voix, as-tu entendu la voix? » Tous avaient senti cette force les happer à l'intérieur d'eux-mêmes, et même si certains avaient une peur délicieuse de l'évoquer, il ressemblait exactement selon les dires, à ce qu'il avait été dix ans auparavant. Une peau pâle, deux yeux très bruns à l'expression distante, presque absente, agrémentée de longs cils délicats. Des cheveux couleur paille encadraient ce visage pur.

— Celui-là, c'est le mien, répétait maman à tous.

Personne n'osait lui rappeler qu'elle ne l'avait pourtant jamais porté en son ventre, même si une sorte de signature, un instinct maternel puissant, lui signalait le contraire. Peut-être était-ce grâce au fœtus de maman que les extraterrestres avaient utilisée pour recréer un embryon in vitro, ou encore grâce au sang d'un innocent qu'ils avaient disséminé en parcelles dans son fluide sanguin, mais après qu'André soit revenu parmi les siens, on dut se rendre à l'évidence. Malgré toute sa ressemblance avec l'original, il ne grandissait pas.

Ce prodige latent eut pour effet de convertir des milliers de croyants au culte d'André, tous rassemblés sous la bannière du losange. Le mouvement évangélique, source protestante du christianisme en Amérique du Nord, souffrait de la division entre ses différentes branches. L'arrivée d'André à la barre eut pour effet de changer cette nature hétérogène, tous les chrétiens protestants se convertirent au culte des quatre étoiles et acceptèrent que Jésus avait été un extraterrestre, comme son descendant direct : André.

Nombre de gens ayant aussi déserté la religion chrétienne furent ramenés au sein du mouvement, et des individus autrefois égarés devinrent parmi les élus tels des fils prodigues. Ce fut le cas de Max, l'enfant de Claire et de Guy. Ayant atteint ses dix-huit ans, il quitta sa famille d'accueil et entreprit de découvrir qui étaient ses vrais parents. Ses recherches le conduisirent inéluctablement à l'Église du Souffle, où André, ayant appris son retour de la bouche de David Salomon, le convoqua en entrevue privée en compagnie de Dorothée.

— Tu te souviens de moi ?

— Je sais qui tu es. Tu m'as appris à parler.

Qui est cette belle personne ?

Dorothée découvrait la beauté du jeune éphèbe avec convoitise. Cette envie n'avait pas l'air de déranger André, qui s'arrangea en personne pour que Max fréquente assidûment le Club Contact. Dorothée l'invita à de multiples réunions de prière et en fit bien vite son amant officiel, ainsi que son plus fidèle lieutenant. Formés par Dorothée, de jeunes missionnaires

furent envoyés par le monde, en compagnie de Max, afin de propager la venue de l'*Occurens*. Partout où ils allaient, ils étaient accompagnés par les quatre étoiles de la constellation du losange et s'ils se butaient d'abord aux habituelles réticences des clergés locaux, on ne tardait pas à entendre parler de mystérieuses disparitions d'enfants. Sous l'action des missionnaires, la méfiance des peuples éloignés se transforma en une soif inextinguible de rencontrer les visiteurs.

À l'Église du Souffle, on eut tôt fait de remarquer que plusieurs enfants disparaissaient aussi durant la nuit. Au matin, ils racontaient d'étranges histoires, comme quoi ils avaient rencontré les « docteurs ». Progressivement vint le tour des adultes d'éprouver le charme étrange de ces expériences. Alors plus personne ne posa de questions. L'enlèvement, le vrai, avait bel et bien commencé.

La fulgurante popularité d'André poussa plusieurs cultes à adopter le losange comme symbole officiel, ouvrant ainsi la voie à de nombreux syncrétismes. Dans le quadrilatère, on vit non seulement apparaître la croix traditionnelle, mais aussi l'étoile de David, le croissant de lune de l'Islam, la croix de tau, à sept segments, puis l'engouement des religions officielles donna l'exemple à une panoplie de regroupements marginaux.

Une secte de Californie fusionna le losange avec l'étoile satanique, et un temple bouddhiste transcendantaliste eut la bonne idée d'assembler le quadrilatère avec la marque du rayonnement solaire, le svastika. Cependant, ce symbole était identique à une croix gammée renversée. Des néonazis ne tardèrent pas à y puiser de l'inspiration et saccagèrent le temple des bouddhistes. Accusés de fomenter la haine, ils se défendirent en disant qu'ils n'avaient fait que reprendre l'utilisation d'un signe millénaire, le losange étant là pour en témoigner.

Malgré l'ouverture témoignée au début, André revint sur ses positions et obligea tous les utilisateurs à vider le losange d'un potentiel contenu idolâtre. L'intérieur du losange devait dorénavant rester vide, afin d'ouvrir la porte vers les cieux. Il s'en trouva pour contester la naissance de ce dogme, car ces signes, disaient-ils, avaient appartenu à des cultes beaucoup plus anciens que le losange lui-même. André resta inébranlable sur ses positions.

— Si vous souhaitez retourner à vos anciens symboles, libre à vous!

Après le cataclysme ayant laissé le catholicisme, le judaïsme, l'Église orthodoxe et le bouddhisme orphelins de leurs figures d'autorité, il s'instaurait à l'Église du Souffle une sorte d'attente prophétique. L'enlèvement d'André, qui n'avait été jusque là qu'un phénomène

local, gagna en notoriété jusqu'à devenir un enjeu spirituel au sein d'autres sphères de croyances autrefois éloignées. Les plus proches disciples de l'ancien Dalaï-Lama souhaitaient le rencontrer personnellement. André n'y vit aucun inconvénient. Ils les rencontreraient dans les locaux de l'église, pour peu qu'ils parviennent à surmonter leur réticence à prendre l'avion.

Ils furent accueillis avec grâce et déférence, comme il sied à des émissaires de la plus haute qualité. Le seul des moines à parler français exposa au jeune leader que leurs plus récentes prières en bordure du lac Lahmo-Latso leur avaient inculqué des visions imparables où un enfant au visage pur s'élevait les bras en croix au-dessus des eaux cristallines, enserré par la déesse Kali vêtue uniquement de bijoux.

Les quatre moines se prosternèrent et l'interprète demanda s'il accepterait humblement de devenir la quinzième réincarnation du Gautama Bouddha. À cette proposition alléchante, André garda le silence, et les moines lui touchèrent les mains, caressant l'intérieur de ses paumes avec vénération.

— Je connais les enseignements de votre maître, que j'admire et que j'aime. Il a su comprendre que le renoncement de soi est la seule façon de s'élever au-dessus de cette vie, entrevoir la mort, et boire à la fontaine éternelle. Mais abandonner tout désir ne fait pas partie de mes plans : un être dépourvu de désir ne sera jamais capable de ressentir les besoins des autres, encore moins de connaître le plaisir, ou le manque. Il n'est pas humain, il n'a pas droit à notre amour. Je préfère vouloir une chose et m'en emparer au nom de l'amour, tout comme les gens veulent s'emparer de moi, car vous le faites en ce moment, vous voulez m'enlever ! Mais je ne suis personne, je suis légion à l'intérieur de mon corps. Si je suis devenu ce que je suis, c'est parce que ma volonté m'a amené à rechercher ce qu'elle désirait le plus, et le désir est toujours le début de cette aventure, le déclencheur de cette quête. Ils n'ont aucune idée de ce que je recherche, le but est toujours le même : tromper, mentir, être aimé en retour. Le début, c'est moi. Les gens ont besoin de moi ici, c'est pourquoi je refuse d'être votre chef.

LA TABLE D'OPÉRATION

« Les dieux déchus et ceux qui n'ont pas encore d'empire reconnu deviennent des démons; leur pouvoir est agissant et vivant, mais il ne pénètre plus, ou pas encore, le monde.¹ ».

— Georg Lukács, *La théorie du roman*.

INTRODUCTION

Quand j'étais adolescent, ma famille et moi fréquentions une église évangélique. À cette époque, ma foi était forte et je lisais la bible avec assiduité, je priais aussi beaucoup. On m'avait inculqué que la Terre avait été créée par Dieu en sept jours, comme l'affirme la Genèse. En plus d'assigner au monde une origine divine, j'avais aussi une façon très particulière d'entrevoir l'avenir. Ayant lu l'Apocalypse, j'étais convaincu que la fin du monde approchait et que Jésus reviendrait bientôt pour rapatrier ses fidèles au ciel, le jour de l'enlèvement.

Cette prophétie m'apparaissait comme une promesse de salut, mais recelait de nombreuses lacunes. Bien que Dieu me procurait un sentiment de sécurité, je ne pouvais m'empêcher de remettre en doute certains préceptes que l'on m'avait inculqué. J'avais du mal à concevoir que dans un univers aussi vaste, les humains soient la seule espèce intelligente. Et si Dieu avait créé un espace aux possibilités infinies, comment se faisait-il que la Terre soit la seule planète capable d'accueillir la vie? J'essayais d'occulter ces questions troublantes de mon esprit, mais l'idée d'une présence extraterrestre dans le ciel s'est mise à me tenailler: j'en avais perdu l'appétit, j'éprouvais désormais du mal à m'endormir et même si je continuais de prier, l'insécurité commençait à m'envahir. Le soir, lorsque je rentrais à la maison, je marchais le long de la route en essayant de garder les yeux rivés au sol jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, je cède à l'envie de regarder au ciel. Le spectacle du firmament provoquait en moi une panique incontrôlable, comme si les cieux étaient habités par un regard invisible, une

¹ Georg Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, p. 82.

force menaçante attendant de se révéler dans l'ombre. Je me suis mis à espérer que Dieu m'accorde une révélation miraculeuse qui puisse dissiper mes doutes.

Un dimanche, au ministère jeunesse, on nous a fait asseoir devant un téléviseur pour nous présenter un film. Avant le visionnement, le pasteur nous a révélé que le documentaire que nous allions voir portait sur un signe de la fin des temps. Curieux, je me suis mis à regarder le film qui commençait sur une gamme de piano angoissante. J'ai alors compris en quoi consistait le programme : il s'agissait d'une vidéo sur les OVNIS. Images d'archives, reconstitutions, témoignages, la vidéo était claire : ces phénomènes se produisaient réellement, ces choses sillonnaient notre ciel sur une base régulière. On racontait même que parfois des soucoupes volantes se posaient au sol et que les personnes ayant la malchance d'en rencontrer les occupants étaient kidnappés et emmenés à bord. Dépouillés de leurs vêtements, ces gens étaient immobilisés sur une table pour y subir des opérations chirurgicales. Un pasteur ayant étudié ces enlèvements affirmait que les visiteurs entraient dans la tête de leur victime pour les contrôler mentalement. Ces manipulations psychologiques représentaient le pire aspect de cette expérience, puisque les individus étaient obligés d'obéir aux extraterrestres contre leur volonté.

À la fin, un visage s'est mis à apparaître sur l'écran. Sa face à la peau très pâle, tirant sur le gris, était dévorée par d'énormes yeux noirs sans pupilles. Tremblant, j'ai persisté à fixer son regard, et je me suis aperçu que le visage changeait de forme progressivement. Les yeux de cet être rapetissaient, sa bouche s'élargissait en rictus, sa peau se recouvrait d'écailles comme un reptile, il a alors tiré une langue fourchue, et j'ai compris immédiatement qui ces êtres étaient. Depuis la création du monde, ils n'avaient jamais cessé de muter et de changer de forme afin de tromper l'humanité. Ces signes dans le ciel, que l'on appelait des OVNIS, n'étaient rien d'autre qu'une ruse, une machination élaborée par le démon destinée à tromper la civilisation à l'aube de la fin des temps. Je ne pouvais désormais nier la présence de ces êtres venus d'ailleurs : ils faisaient désormais partie de ma croyance.

Si j'ai choisi de relater cette histoire pour ouvrir cet essai, c'est parce qu'elle constitue le point d'origine de mon roman, la scène d'origine à partir de laquelle j'ai élaboré sa

construction. À prime abord, la relation entre l'extraterrestre et le démon peut apparaître bien contingente. Du point de vue historique, les démons sont des entités très anciennes, ayant émergé d'une longue tradition religieuse, alors que les extraterrestres sont une création d'apparition récente, issue de la culture populaire. Pourtant, si on choisit de traiter ces deux figures dans un contexte sacré, on se rend compte qu'elles entretiennent une certaine parenté, voire même une similitude dans leur comportement : le démon et l'extraterrestre sont des êtres en provenance de l'extérieur. L'un comme l'autre, ils ont tendance à attaquer l'ordre établi du monde en générant l'incertitude sur sa nature. Le théoricien des religions Mircea Eliade explique très bien en quoi ces forces extérieures sont, dans le registre du sacré, associables au mal :

S'il est vrai que "notre monde" est un Cosmos, toute attaque extérieure menace de le transformer en "Chaos". Et puisque « notre monde » a été fondé en imitant l'œuvre exemplaire des dieux, la cosmogonie, les adversaires qui l'attaquent sont assimilés aux ennemis des dieux, les démons, et surtout l'archi-démon, le Dragon primordial vaincu par les dieux aux commencements des temps².

Dans ce passage, Eliade montre bien que les ennemis des dieux sont aussi les ennemis du genre humain. Leur action a une influence sur la sphère collective, la civilisation au sens large du terme. En revanche, il ne faut pas négliger la grande part de subjectivité qu'implique une telle relation au mal. Les histoires de possessions démoniaques, par exemple, tout comme les récits d'enlèvements par les extraterrestres, ont pour point d'origine la perception d'un individu, et si ce dernier peut souvent être influencé par son milieu : un groupe religieux, un mouvement spirituel ou encore une secte, face au fait anthropologique du sacré, nous nous retrouvons avec une panoplie d'expériences difficiles à expliquer de façon rationnelle.

Au demeurant, ces expériences de contact avec une entité provenant d'un autre monde instaurent un questionnement qui a longtemps précédé, puis nourri la littérature fantastique. Prenons pour exemple un texte phare de ce genre littéraire. Dans la nouvelle *Le Horla* de Guy de Maupassant, le personnage-narrateur a l'impression qu'une chose, ou un être invisible, l'observe et le poursuit constamment. Comme cette perception est illogique, il croit d'abord

² Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, coll. « Folio essais », p. 47.

être en proie à la folie, ou victime d'une illusion. Toutefois, les manifestations de cette entité se font de plus en plus fortes, et le héros est alors bien obligé d'admettre qu'il n'hallucine en rien ce qui lui arrive : la présence de *l'Autre* prend le dessus sur le personnage et la nuit, lorsqu'il plonge dans le sommeil, cet être d'un autre monde, ce *Hor-la*, le vampirise, aspirant son énergie vitale par la bouche.

La nouvelle de Maupassant démontre à merveille le conflit de base qui oppose le sujet humain au contact de l'Autre. À propos du fantastique, Tzvetan Todorov écrit avec justesse que le schéma rationnel classique présente l'individu comme un sujet entrant en relation avec des choses qui lui sont extérieures, et ayant statut d'objets à sa perception³. Le contact avec l'Autre, dans le schéma fantastique, modifie cette distinction fondamentale. Le narrateur du *Horla* perd sa souveraineté intellectuelle au profit d'une présence qui le contrôle, mais le lecteur a la possibilité d'inférer que cet Autre est issu d'un dédoublement de personnalité dû à la paranoïa. Cette double possibilité subsiste dans les cas de possession démoniaque : le possédé est-il réellement la proie d'un être surnaturel, invisible qui le contrôle, ou bien est-il soumis à une lubie qui a pris le pas sur sa lucidité ? Encore, il nous est possible de prétendre que la personne qui voit un OVNI dans le ciel n'aperçoit qu'un phénomène physique de réfraction de la lumière, mais mise en face de cette manifestation, n'a-t-elle pas le loisir de se demander si cette vision ne procède pas du surnaturel ? Dans tous les cas, il se produit un « [...] effacement de la limite entre sujet et objet.⁴ »

Le fantastique serait ainsi une manière d'écrire qui oppose constamment, selon Todorov, le conflit entre les catégories du *Je* et du *Tu*, entre un moi et son altérité. Il existe cependant une catégorie que Todorov semble avoir négligée dans son argumentation. Si le *Je* et le *Tu* tendent à se refléter l'un l'autre jusqu'à l'éclatement, leur relation intriquée tend à les isoler l'un de l'autre. Dès lors, l'entreprise du fantastique ne consiste pas seulement à créer cette relation binaire, mais aussi à s'en distancier pour en montrer le fonctionnement. Au couplet *Je* et *Tu*, je voudrais ajouter une troisième catégorie possible: celle du *Il*.

³ Tzvetan Todorov. *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970, Coll. « Points », p. 122.

⁴ Jean Piaget, cité par Tzvetan Todorov dans *Ibid.*

Jean Piaget l'a démontré par ses recherches, « [...] au début de son évolution, l'enfant ne distingue pas le monde psychique du monde physique.⁵ » Souvent, le fantastique permet un retour à cette conception primaire. « Ce que l'on manipule est un simulacre adulte de l'enfance [...] ⁶ », mais c'est justement le recours à ce simulacre qui permet de transgresser la limite entre matière et esprit. Ce *Il* serait donc constitutif d'une régression à l'état pré-verbal, ce que Julia Kristeva a désigné comme relevant de l'*innommable*, où l'être humain se projette entièrement dans une formation lacunaire, imprécise ; un reflet qui n'a pas encore reçu d'identité propre, parlons alors d'un narcissisme primaire où le moi « [...] est donc incertain, fragile, menacé, tout autant soumis que son non-objet à l'ambivalence spatiale (incertitude dedans/dehors) et à l'ambiguïté de la perception (douleur/plaisir).⁷ »

Utiliser une narration à la troisième personne est la voie indiquée pour traiter de cette suspension des données spatiales et perceptives : quand j'étais enfant, ma représentation du monde était construite sur les récits que l'on m'avait transmis. Je me représentais le monde à partir de cette base culturelle et sociale. Le fait de passer à la puberté, dans un sens, a remis en question l'appartenance que j'avais à ma communauté et comment je concevais mon identité. Aussi, s'il est vrai que je suis encore fortement influencé par le christianisme, j'ai choisi d'en faire la satire pour montrer au lecteur comment je me suis réinventé par rapport à cette origine chrétienne. C'est pourquoi j'ose affirmer qu'André est avant tout un personnage hybride, construit à partir de l'enfant que j'ai été, mais contaminé par *l'Autre*, par les extraterrestres qui l'ont artificiellement modifié.

L'enlèvement d'André est une stratégie pour mettre à profit ce changement qui intervient dans le développement de son intelligence. Il ne faut pas oublier que les présumées victimes d'enlèvement déclarent souvent avoir subi une opération aux mains des extraterrestres. Tout en s'insérant dans le registre de l'horreur, cette scène renferme plusieurs éléments qui pointent vers l'altération et la modification du corps. Entre autres, beaucoup d'hommes et de femmes racontent que les extraterrestres ont effectué des manipulations sur leurs organes génitaux. Dans le cas des femmes, il est aussi courant d'entendre parler de

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980, Coll. « Points », p. 77.

prélèvements d'ovules, ou de fœtus qui leur ont été retiré de l'utérus⁸. En bref, ces histoires d'enlèvements mettent en scène la procréation par des moyens artificiels. Or, même si le but de ces manipulations semble d'obtenir la vie, ces récits sont constamment traversés par une peur convulsive de la mort.

Suivant ce cadre narratif et psychologique récurrent, on pourrait avancer que ces scènes d'opération possèdent un puissant attrait érotique. Si j'emploie le terme *érotique*, c'est à dessein pour montrer que, s'il est vrai que le sexe procède d'une fonction biologique, le désir qu'il génère ne saurait être contenu entièrement dans un schéma rationnel. Comme le dit justement Bataille: « [...] il y a dans la nature et il subsiste dans l'homme un mouvement qui toujours excède les limites, et qui jamais ne peut être réduit que partiellement.⁹ »

L'Enlèvement a été composé grâce aux produits de cet excès. Ce mouvement m'a amené à retrouver le sentiment vertigineux que j'éprouvais lorsque le ciel ouvrait en moi cette angoisse, cette béance par laquelle les extraterrestres sont descendus dans ma vie. Excéder mes propres limites a consisté à penser mon histoire personnelle en l'objectivant, comme si cela était arrivé à une autre personne, et que je pouvais modifier le cours des événements à ma mesure, comme un fantasme. Mais ce fantasme a quelque chose de transgressif, comme si je me laissais séduire par une part de moi-même qui cherchait constamment à se venger du mensonge de la foi pour en introduire un autre, beaucoup plus efficace : celui de la fiction. En définitive, je m'aperçois que je me suis laissé contaminer par mon objet, comme si ce dernier avait pris possession de moi et affirmait désormais sa présence par la séduction.

⁸ Kathleen Marden, Denise Stoner, *The alien abduction files*, Pompton Plains, N.J., New Page books, 2013.

⁹ Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Minuit, 1957, p. 43.

LE RAPPORT ENTRE LES EXTRATERRESTRES ET LE DÉMON

En écrivant un roman sur les extraterrestres, mon désir était de revenir sur les enseignements que l'on m'avait inculqués grâce à la bible. De surcroît, la foi avait exercé sur moi beaucoup de pression, une angoisse dont je ne pouvais pas facilement me défaire. Le christianisme a légué au monde un imaginaire de la fin. Il est écrit dans la bible, au vingt-cinquième chapitre de l'évangile de Mathieu, qu'un des signes annonçant l'Apocalypse est la venue de types mensongers : « Car de faux Christs et de faux prophètes surgiront.¹⁰ » De même, il est spécifié dans le même passage que lorsque l'heure sera venue, l'on verra apparaître des signes dans le ciel. « [...] il pleuvra des étoiles et les puissances du ciel s'agiteront. » (BAY, 2284) De ce contexte décrit par Jésus, on peut relever deux indications. D'abord, la venue de la fin du monde coïnciderait avec une période où le mensonge prendrait le dessus sur la vérité. Ensuite, ce trouble serait annoncé par un dérèglement cosmique.

Ces deux signes de la fin des temps, je les ai exploités à juste titre dans mon roman. Or, il est clairement dit dans l'évangile que celui qui conteste, ou altère la parole de Dieu est susceptible de s'attirer l'opprobre : « Qui remet en cause le moindre de ces préceptes ou incite à les contester sera renvoyé au dernier rang dans le royaume des Cieux. » (BAY, 2264) Cette condamnation peut apparaître ridicule à qui la tradition religieuse ne dit rien, sauf que dans le cadre de mon projet, cette relation à l'interdit a su générer beaucoup de difficultés, je dirais même que c'est la réutilisation, puis la transposition de certains éléments bibliques, comme ces signes de la fin des temps, qui ont drainé la charge critique de mon écriture. Ainsi, en utilisant la Bible pour en détourner le message, ce lien entre extraterrestres et démons s'est imposé à moi de la façon la plus forte dans la transgression. Comme le dirait Georges Bataille, « Le principe de la profanation est l'usage profane du sacré.¹¹ »

¹⁰ *La Bible*, Paris, Bayard, 2001, p. 2264. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle BAY, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

¹¹ Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, Minuit, Coll. « Reprises », 1957, p. 129.

La transgression constitue un geste contradictoire. En effet, puisque je ne crois plus en Dieu ni au Diable, quelle est l'utilité de cette offense ? Par contre, reprendre une prophétie pour en trafiquer le contenu et la signification, voilà une bonne façon de comprendre comment les gens se laissent duper par des illusions. Seulement, même si je sais que ce ne sont qu'illusions, je n'en nie guère la puissance, ni le potentiel, encore moins le danger. Ne sommes-nous pas au courant du pouvoir séductif des leaders religieux au sein des sectes ? Devant le fait accompli du christianisme, le pouvoir concret de cette religion se traduit toujours par la mise en place d'un discours qui contraint et oblige l'individu à se conformer à un dogme. Plus encore, refuser le dogme, dans la civilisation occidentale, a souvent consisté à contracter un pacte avec un état de sensualité sans limites. Comme le dit si bien Georges Bataille à propos du marquis de Sade : « Ces états dangereux, auxquels le conduisaient des désirs insurmontables, il ne jugea pas qu'il pouvait ou devait les retrancher de sa vie. Au lieu de les oublier, comme il est d'usage, en ces moments normaux, il osa les regarder bien en face et il se posa la question abyssale qu'ils posent en vérité à tous les hommes.¹² »

Ce serait faute d'humilité que de comparer ma production littéraire à celle du marquis de Sade. Cependant, mon travail va dans le sens d'une réflexion qu'on retrouve aussi chez lui : la fascination pour le mal produit une connaissance acquise au prix de la réunion des contraires, on pourrait alors parler d'une littérature de l'ambivalence. Nombreux sont les écrivains qui ont su traiter la question du mal pour dépasser leurs idées préconçues et se libérer des lois établies par l'institution, ou des dogmes imposés par la religion. Un exemple criant de cette union des contraires nous provient sans conteste du poète anglais William Blake, auquel Bataille consacre un chapitre complet dans *La littérature et le mal*.

Blake, écrit Bataille, a apposé à ses vers un sens chargé de maintes oppositions qui manifestent une fascination sensuelle devant la présence du sacré. Ses compositions d'un style baroque, d'apparence irraisonnée, traduisent « [...] l'étendue du mouvement qui, nous précipitant vers le pire, en même temps nous élève au glorieux.¹³ » À des fins d'analyse, je reproduis ici un extrait cité par Bataille lui-même dans son ouvrage. J'ai choisi ce poème

¹² Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1957, p. 91

¹³ *Ibid.* p. 69.

spécifiquement parce qu'il met en relation l'interdit de la religion au concours sensuel du mal, représenté ici par un serpent.

*Je vis une chapelle toute en or,
Où personne n'osait entrer,
Et une foule en pleurs se tenait dehors,
En pleurs, en deuil et adorant.*

*Je vis un serpent s'élever entre
Les piliers blancs de la porte
Et il força et força et força,
Il arracha les charnières d'or.*

*Et sur le doux dallage
Serti de perles et de rubis brillants,
Il s'étira de toute sa longueur visqueuse
Jusqu'au dessus de l'autel blanc,*

*Vomissant son poison
Sur le pain et le vin.
J'entrai alors dans une porcherie
Où je m'allongeai au milieu des porcs.¹⁴*

Dans la première strophe, le poète situe une action en cours. Devant un lieu saint qui est clos aux mortels se tient une assemblée de fidèles terrassée par l'impossibilité d'entrer. À leur désespoir se couple pourtant une profonde dévotion. Ils prient, louent sur le seuil, pleurant dans l'adoration, comme si le fait de rester à l'écart de ce lieu sanctifié donnait force à leur foi. L'arrivée du serpent met bien vite fin à leur léthargie louvoyante. Le reptile vient forcer le sceau d'or de la porte. Grâce à son effort surnaturel, il en fait sauter les charnières et pénètre ainsi le lieu saint. Son corps long et visqueux s'étend sur les richesses du dallage, qui

¹⁴ William Blake, cité par Georges Bataille dans *Ibid*, p. 99.

autrefois étaient dérobées au regard : il profane le lieu saint, approche sa bouche de l'autel, puis déglutit son venin sur les deux objets qui, dans le christianisme, symbolisent la transsubstantiation. Il corrompt le pain (corps du Christ) et le vin (son sang).

Le dernier passage de ce poème effectue un retour à l'instance d'énonciation. Le narrateur, au lieu de pénétrer dans la chapelle profanée par le serpent, entre bizarrement dans une porcherie et se couche parmi les animaux. Il se désengage, effectuant par là-même un rapprochement physique, mais aussi spirituel avec ces animaux associés à la saleté, la souillure. En proposant cette scène, le poète évoque une double signification. En effet, il est permis de comprendre qu'au point de vue organique, l'humain ne se différencie en rien du devenir animal. Par conséquent, cet abaissement n'est pas vu comme un acte totalement dégoûtant, il comporte une part de confort, voire même de tendresse pour la compagnie de ces bêtes honnies. À cette finale étonnante, dans un contexte religieux, il faut ajouter que Blake ne s'identifie pas du tout aux fidèles massés comme des imbéciles sur le parvis de la chapelle, puisqu'une fois le lieu magnifique et mystérieux forcé par le corps du serpent, celui-ci perd toute valeur symbolique; souillure à l'image du pain et du vin corrompus, l'endroit de prédilection pour le poète se trouve désormais parmi ses semblables, c'est-à-dire les cochons, animaux vulgaires et serviles destinés à servir de nourriture.

Grâce à cette poésie audacieuse, nous pouvons retourner à un état plus substantiel dans le rapport qui unit le sacré aux interdits. Plus encore, cette quête spirituelle est liée à deux mouvements contradictoires, qui dans les faits s'opposent: « [...] l'interdit rejette, mais la fascination introduit la transgression. L'interdit, le tabou ne s'opposent au divin qu'en un sens, mais le divin est l'aspect fascinant de l'interdit : c'est l'interdit transfiguré.¹⁵ » Nous touchons là au point de fragmentation initié par l'acte de transgresser. Blake démontre avec ironie que l'interdit revêtu par une chose sacrée nous repousse hors d'elle. En même temps, cet interdit nous pousse à désobéir, il attire du coup la dévotion, tout en attirant le sujet dans la dépravation. Ainsi, par l'acte de transgresser, William Blake expose sans faille que c'est en commettant une infraction que l'on entre réellement dans la sphère sacrée de la vie. « La

¹⁵ *Op. cit.* Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1957, p. 72.

transgression aurait révélé ce que le christianisme voila : que le sacré et l'interdit se confondent, que l'accès au sacré est donné dans la violence d'une infraction.¹⁶»

Rappelons que dans ce poème, le serpent contamine la nourriture spirituelle, le sang et le corps du Christ, qui deviennent par là indigestes. Reste à retourner vers des nourritures profanes : si on considère que les porcs sont destinés avant tout à nous servir d'alimentation, le fait de prendre sa place parmi eux expose quelque chose à la fois fascinant et douloureux à propos de la condition ultime du sacré, car ce qui se cache derrière la profanation du lieu saint, dans le poème de William Blake, a pour objet l'indiscutable vérité : nous ne valons pas mieux que les animaux que nous mangeons. Ne perdons pas de vue non plus que dans la tradition sémite, la viande de porc est considérée comme impure. De même, les religions juive et musulmane proscrivent de manger de cet animal. Pour rester dans la narration biblique, n'oublions pas qu'au cinquième chapitre du livre de Marc, quand Jésus chasse un démon nommé Légion, ce dernier se précipite vers un grand troupeau de porc qui se jette ensuite en bas d'une falaise pour se noyer dans la mer. (BAY, 2284) Blake fait directement référence à cet aspect organique du démoniaque quand il trouve sa place parmi cette légion de démons ayant pris possession des cochons. Ainsi, les multiples connotations que Blake génère à travers cette scène de porcherie constituent une transgression qui joue sur les aspects contradictoires du sacré. D'une part, il nie la pureté du lieu et des objets saints ; d'autre part, il fait intervenir des choses profanes, organiques comme les porcs, pour affirmer sa dévotion, sauf que cette dernière provoque un renversement des valeurs du christianisme, car c'est parmi les bêtes, et encore, parmi des bêtes impures qu'il trouve sa place dans le sacré.

Dans la religion chrétienne, ainsi que dans la tradition qui en découle, la chair est souvent vue comme impure, profane. Il est vrai que si notre civilisation a su dompter la nature, la domestication de certaines espèces a permis à l'humanité d'assurer sa subsistance. Aussi, nous avons profité des largesses de la nature pour nous permettre de survivre à l'arbitraire de l'existence, soumettant les animaux à nos besoins. Les vaches, les poulets, les moutons et les porcs sont désormais assujettis à nos industries fermières, et nous pouvons au besoin sélectionner certains individus pour les croiser dans nos laboratoires, afin d'améliorer le

¹⁶ *Op. cit.* p. 134.

rendement de telle ou telle race. Réfléchissons à ce que ce programme d'étude génétique et de croisement supposerait pour nous, qui sommes des créatures dotées de conscience.

Encore plus forte donc est la terreur ressentie à l'idée de servir de nourriture à une race plus puissante que la nôtre. *L'angoisse organique* qui en découle démontre très bien en quoi le culte de l'âme et de l'esprit, qui se complaît dans une immatérialité idéale, reste insuffisant face à nos besoins matériels que nous surmontons par la consommation d'autres formes de vie jugées inférieures. Inversement, supposer que nous, les humains, serions l'objet d'une telle manipulation alimentaire serait considéré comme une véritable horreur, mais c'est précisément là que nous mène l'interprétation de la dernière strophe du poème de Blake cité. Dans le cycle de la vie, du point de vue organique, chaque être vivant est inévitablement attiré vers une ultime consommation. D'ailleurs, et pour revenir à un exemple utilisé précédemment, c'est dans cette direction que va Maupassant quand son narrateur, en proie au délire, dit que « [...] le Horla va faire de l'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf : sa chose, son serviteur et sa nourriture, par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous !¹⁸ »

Vers la même piste s'engage Michel Houellebecq dans son essai consacré à l'œuvre de H.P. Lovecraft, quand il affirme que la fixation de l'écrivain pour la peau, les fluides, les organes, les tentacules, les mandibules, en bref, tout ce qui de près ou de loin concerne le règne organique, témoigne d'une réelle terreur enfouie dans l'humanité : la vérité inoccultable que par-delà notre rayon de connaissance, il ne se cache pas de créature bienveillante, sage, ou digne de nous inculquer la plus suprême sagesse. En fait, pourquoi ailleurs dans l'univers la supériorité intellectuelle ou scientifique serait-elle synonyme de bonté ou de bienveillance ? Il est logique de penser, affirme Houellebecq, que si des êtres supérieurs venaient effectivement sur notre planète, ils agiraient avec la même belligérance que les colonisateurs européens ont eu envers les habitants des premières nations de l'Amérique : ils nous réduiraient à la soumission pour s'emparer du territoire, exploiter nos ressources. Ou encore, ils agiraient avec nous de la même manière que nous avons traité le dodo sur l'île de Madagascar, en nous mangeant jusqu'au dernier.

¹⁸ Guy de Maupassant, *Le Horla*, Paris, Mille et une nuits, 1994. p. 41.

Pour imaginer la manière dont ils nous traiteraient si nous venions à entrer en contact avec eux, mieux vaut se rappeler la manière dont nous traitons ces « intelligences inférieures » que sont les lapins ou les grenouilles. Dans le meilleur des cas, elles nous servent de *nourriture* ; parfois aussi, souvent, nous les tuons par simple plaisir de tuer. Telle est, nous avertit Lovecraft, la véridique image de nos futurs rapports avec les “intelligences étrangères”. Peut-être certains beaux spécimens humains auront-ils l’honneur de finir sur une table de dissection ; et voilà tout. Et rien de tout cela n’aura, encore une fois, le moindre sens.¹⁹

On connaît la peur irrationnelle que Lovecraft entretenait à propos de l’élément aquatique, et la fascination paranoïaque qui le conduisait à imaginer des êtres monstrueux surgissant de la mer pour nous conquérir. Cette esthétique morbide de l’aquique n’est pas sans rappeler l’horreur que les créationnistes ressentent face à la théorie de l’évolution, qui veut que l’origine de notre espèce remonte à la vie aquatique. Au point de vue métaphorique, cette phobie de l’eau peut être vue comme une conséquence directe de l’humain mis en face de sa propre origine animale. C’est pourquoi les monstres lovecraftiens portent en eux le retour à un règne bestial, où le maître n’est plus désigné par un demiurge bienveillant, mais par une compétition sans pitié pour la survie.

Dans la précédente citation, la référence à une table de dissection fait aussi fortement écho à un exemple tiré directement de l’ufologie. Parmi la masse des auteurs ayant traité de l’enlèvement extraterrestre, on peut difficilement s’avancer sur ce terrain sans tomber sur le nom de Budd Hopkins. Cet ufologiste est devenu, au cours des dernières années, un des protagonistes les plus influents au sein de ce mouvement, entre autres par ses multiples rencontres avec des présumées victimes d’enlèvement, dont il a compilé les expériences au cours de ses étranges enquêtes. Ce qui est crucial à propos de ses travaux, c’est que d’un témoignage à l’autre, certains éléments reviennent de façon systématique. En effet, il relève que beaucoup d’*abductés* conservent de leur rencontre avec les extraterrestres une cicatrice, une marque sur leur corps laissant croire à l’implantation d’une puce, ou d’un émetteur qui serait destiné à permettre aux abducteurs de retrouver la trace de leurs victimes. Ces témoins

¹⁹ Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft, contre la vie, contre le monde*, Paris, J’ai lu, Coll. « Essai », 1991, p. 15.

affirment avoir été l'objet de prélèvements de tissus, de fluides ou encore, comme nous l'écrivions en introduction, de matériaux destinés à la conception, comme du sperme dans le cas des hommes, ou des ovules dans le cas des femmes. Hopkins affirme que l'entreprise des visiteurs, et la raison de leur venue sur Terre n'est autre que la mise en place d'un vaste programme génétique, effectué sur notre espèce : « [...] I will present new and compelling evidence that an ongoing genetic study is taking place—and that the human species itself is the subject of a breeding experiment.²¹ »

La peur des extraterrestres suggère un asservissement de l'humain. Nous ressentons, plus au moins consciemment, que le statut d'être supérieur au sein de la nature est devenu une position tout à fait intenable. Cette *angoisse organique*, qui guette la supériorité de l'âme, produit la peur d'être possédé par une force supérieure. Ne remet-elle pas aussi en question la volonté très humaine de vouloir dominer les forces de la nature en employant l'intellect ? Par analogie, si on écarte un instant l'existence véritable de Dieu, ne pouvons-nous pas supposer que ce double que nous avons érigé sur le prédicat d'un pouvoir supérieur se serait libéré une fois pour toutes de ses attaches humaines ? Ayant acquis sa souveraineté au prix de notre autonomie intellectuelle, il serait désormais libre de se nourrir et de se reproduire à même nos corps.

S'il est vrai que la science et la technique nous ont permis d'acquérir une certaine indépendance vis-à-vis des superstitions, je crois que nos anciennes croyances sont encore très présentes dans la civilisation contemporaine. Si on examine d'un peu plus près l'histoire des religions, on remarque que lorsqu'un peuple en a asservi un autre, les dieux du peuple conquis se transforment souvent en démons pour les vainqueurs. Dans leur *dictionnaire du Diable et de la démonologie*, Tondriau et Villeneuve affirment que « Les divinités des peuples vaincus ont tendance à devenir des démons. Les Pères de l'Église considèrent ainsi les dieux asiatiques et gréco-romains. Pour l'Islam, ces derniers devinrent des Djinns.²² »

²¹ Budd Hopkins, *Intruders, The incredible visitation at Copley Woods*, New-York, Random House, 1987, p. 27.

²² J. Tondriau et R. Villeneuve, *Dictionnaire du Diable et de la démonologie*, Verviers, Gérard & Co, Coll. « Marabout université », 1968, p. 64.

Fait crucial, la définition du démon a subi, sous l'influence directe du christianisme, une torsion sémantique. Ainsi, le terme démon est en fait tiré du grec ancien *daimon*, qui à l'origine était simplement synonyme de divinité. Villeneuve et Tondrieu soutiennent que si *daimon* renvoie à l'origine à une divinité d'intentions bonnes ou mauvaises, puis à un médiateur entre les dieux et les hommes, « [...] les démons devinrent des être moralement tarés (esprits des morts, dira même Posidonios), puis des entités perverses attachées à la damnation des pécheurs.²³ » Même définition, encore, dans le dictionnaire de langue française, où le terme *daimon* renvoie, dans la mythologie, à un « Être surnaturel, bon ou mauvais, inspiration de la destinée d'un homme, ou d'une collectivité.²⁴ »

Freud lui-même soutient, dans un essai consacré à la possession diabolique, que les démons sont souvent d'anciens dieux refoulés par des forces plus puissantes : « Mais une chose est sûre, des dieux peuvent devenir de mauvais démons quand de nouveaux dieux les refoulent. Quand un peuple est vaincu par un autre, il n'est pas rare que les dieux renversés des vaincus se transforment en démons pour le peuple vainqueur. [...] C'est là le processus que nous connaissons bien de la décomposition d'une représentation à contenu de sens contraires – ambivalent – en deux contraires nettement contrastés.²⁵ »

Ici intervient une relation familière que l'humain entretient toujours à l'égard de ses peurs les plus fondamentales. En fait, la charge psychique qui unit le destin de l'humain à l'extraterrestre concerne « l'inquiétante étrangeté », concept cher à Freud qui suppose une expérience de tension entre la familiarité et l'étrangeté, la proximité et l'éloignement. Ce terme rapproche étroitement l'extraterrestre de la littérature fantastique, en ce sens que c'est un retour de cet être immémoriel sous des traits déformés qui constitue la base de la relation. Dans le contexte religieux où j'ai situé mon histoire, le retour de cet être inquiétant mais familier dénote, il est vrai, un effacement de la limite entre la réalité palpable et les abstractions engendrées par l'imagination, la foi délirante ou encore la superstition, parce « qu'un effet d'inquiétante étrangeté se produit souvent et aisément, quand la frontière entre

²³ *Ibid.* p. 51.

²⁴ *Le Petit Robert*, Paris, Dictionnaire le Robert, 2010, p. 672.

²⁵ Sigmund Freud, *Chronique d'une névrose diabolique du XVII^e siècle, L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio Essais », 1985, p. 288.

fantaisie et réalité se trouve effacée, quand se présente à nous comme réel quelque chose que nous avons considéré jusque là comme fantastique, quand un symbole revêt toute l'efficiencia et toute la signification du symbolisé, et d'autres choses du même genre.²⁶»

Le lien qui unit les extraterrestres aux démons est donc d'ordre symbolique. En fait, il est admis que dans sa signification ancienne, le mot latin *sumbolom* « [...] était une des deux parties d'un objet brisé; la réunion de ces deux parties prouvait à leurs porteurs qu'ils étaient bel et bien ceux qu'ils prétendaient être. Les deux morceaux (le *signe* et le *signifié*) seront reconstruits sans ambiguïté lorsqu'on les mettra en présence mutuelle l'un de l'autre.²⁷ » Mais cette définition ancienne du symbole est encore plus intéressante, comme l'explique Umberto Eco, si on prend en compte le fait que « La matérialité du symbole ne saurait minimiser son potentiel d'abstraction, et la *présence* recherchée est moins attrayante que son *absence*.²⁸ »

À ce titre, nous ne pourrions probablement jamais savoir vraiment ce qui se trame de l'autre côté de la frontière du monde connu, puisque reconstituer la nature de cet Autre procède d'un renversement à partir de son négatif. Au début de mon argumentation, j'ai évoqué comment l'écriture de mon roman reposait sur l'idée de reprendre des thèmes religieux, en particulier pour récupérer les signes qui, dans la bible, annoncent la venue de la fin des temps. Deux signes en particulier ont travaillé ma réflexion, à savoir un dérèglement cosmique, céleste, (associable aux mouvements des OVNIS) et la victoire du mensonge sur la vérité (qui s'impose comme une Grande Séduction). Dès lors, le problème que suppose la rencontre avec les extraterrestres, consiste justement à demander quel statut nous pouvons accorder à la subjectivité pour nous connaître nous-mêmes, et par là connaître la complexité de l'univers. En fait, comme l'écrivait Nietzsche, « Nous sommes partie intégrante du caractère de l'univers, pas de doute ! Nous n'avons accès à l'univers qu'à travers nous-mêmes ; tout ce que nous portons de haut ou de bas en nous doit être compris comme partie intégrante de sa nature.²⁹ »

²⁶ Sigmund Freud, *Ibid.* P. 251.

²⁷ Philippe Saint-Germain, *La culture des contraires*, Montréal, Liber, 2011. p. 43.

²⁸ Umberto Eco, « Sur le symbole », *De la littérature*, Paris, Grasset, 2003, p. 182.

²⁹ Friedrich Nietzsche, *La Volonté de puissance*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1995, p. 223.

Suivant ce raisonnement qu'on retrouve dans *La Volonté de puissance*, on peut affirmer que notre manière de délimiter le temps et l'espace souffre souvent des limites inhérentes à notre subjectivité. Les effets de retour de l'inquiétant, cette attaque d'un familier désormais déformé par la peur n'a pas qu'une nature symboliquement abstraite, elle peut aussi, suivant le raisonnement d'un théoricien comme Roland Barthes, s'appliquer à des joutes réelles de pouvoir, et même signifier la venue d'une menace concrète. Déjà, en contexte de guerre froide, Roland Barthes écrivait qu'à l'origine, l'engouement moderne pour les soucoupes volantes supposait une peur du bloc soviétique, qui, selon ses propres termes, avait l'apparence d'une « autre planète ». Pour le théoricien, qui se gausse bien de savoir si les martiens sont vrais ou non, l'apparition de la soucoupe volante dans la légende contemporaine signifie une déroute idéologique provoquée par une vision tronquée de l'autre.

Ainsi, toute cette psychose est fondée sur le mythe de l'Identique, c'est-à-dire du Double. Mais ici comme toujours, le Double est en avance, le Double est Juge. L'affrontement de l'Est et de l'Ouest n'est déjà plus le pur combat du Bien et du Mal, c'est une sorte de mêlée manichéiste, jetée sous les yeux d'un troisième Regard ; il postule l'existence d'une Sur-Nature au niveau du ciel, parce que c'est au ciel qu'est la Terreur : le ciel est désormais, sans métaphore, le champ d'apparition de la mort atomique. Le juge naît dans le même lieu que le bourreau menace.³⁰

Dans son texte, Barthes expose plusieurs éléments cruciaux sur la relation qui hante l'Autre et nous. D'une part, la croyance aux extraterrestres est fondée sur une psychose qui projette les angoisses et les peurs de l'humain dans la représentation d'un double. D'autre part, le contact avec les extraterrestres introduit une suspension des valeurs du Bien et du Mal. Enfin, son commentaire va exactement dans le sens défendu par notre argument : face à notre double, il en vient à se détacher une troisième instance. Une menace pèse désormais sur notre espèce, car nous devons composer, *sans métaphore* (sans substitution analogique), avec l'éventualité de notre autodestruction. Le martien, explique Barthes, est une entité qui scinde le dualisme du Je et du Tu pour occuper à la fois la fonction de bourreau et de juge,

³⁰ Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 1957, p. 44.

comme si la limite entre l'espace intérieur et l'espace extérieur devenait si infranchissable qu'une position tierce en venait à se détacher pour instaurer une condamnation.

À ce stade, la différence entre Moi et l'Autre est reléguée à un signe qui, dans le ciel, annonce la venue de ce mensonge, de cette Grande Séduction. On a souvent vu les signes célestes comme les reflets d'un changement, d'un retournement, ou d'un bouleversement qui aurait symétriquement lieu sur Terre. Les extraterrestres annoncent que nous avons excédé la limite de notre subjectivité, et que dorénavant, nous ne pourrions continuer à ignorer cette présence tapie à la frontière de l'espace que nous avons, par besoin de sécurité ou par orgueil, délimité.

ENTRE LE *JE* ET LE *TU*

À l'église, nous avons l'habitude de parler de Dieu comme s'il représentait l'essentielle vérité, la substance de toute chose. Étrangement, le fait que Dieu soit invisible, que l'on ne puisse le découvrir avec les sens, renforçait cette nature absolutiste. Sous l'égide de cette présence supérieure, l'univers tangible était relégué au statut de mensonge. En ce sens, la perception du monde et les sensations qu'elle procurait étaient vus, selon le lexique de Mircea Eliade, comme des éléments profanes. Ainsi, lorsque nous parlions de la réalité matérielle, nous la nommions de façon péjorative *Le monde*. *Le monde* était le royaume de la tentation où régnait Satan, prince de la sensualité.

Au sein de cette philosophie manichéenne, notre destin en tant que chrétiens était de nous détacher le plus possible de ce *monde*, d'élever notre âme au-dessus de la chair. Aller vers Dieu, c'était donc communiquer avec lui grâce à un autre langage que celui des mots. Pour reprendre le verset de l'apôtre Paul, au sixième chapitre de l'épître aux Romains : « J'emprunte mes images à la langue des hommes pour vous être accessible, dans la faiblesse de votre chair. » (BAY, 2484) Suivant cette assertion, comment rendre compte de cet être immatériel si le seul moyen de l'évoquer suit une nécessité humaine, un mode de transmission différé par l'imperfection des idiomes? À lire ce raisonnement, on comprend qu'il existe une profonde division entre la matérialité du langage et la grâce divine.

Ce dualisme relève d'un problème classique au sein de la théologie chrétienne. Pour nous situer en contexte historique, relevons ce que Michel de Certeau a écrit à propos de la mystique de la fin du Moyen Âge. Afin de définir le terme mystique, « il suffira de rappeler une étape, relative à l'expression "corpus mysticum" (corps mystique)³¹ ». L'expression a l'avantage d'avoir été l'objet d'une minutieuse analyse théologique au cours de l'Histoire, mais intéressons-nous d'emblée à ce qu'elle désigne comme objectif sur le plan spirituel : c'est avant tout une quête qui appelle le pèlerinage vers un site marqué d'une disparition³².

³¹ Michel de Certeau, *La fable mystique I*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », p. 108.

³² *Ibid.*

Ainsi, la religion chrétienne de cette époque foisonnait en doctrines, en discours (le *Logos*, la théologie), mais il lui manquait malgré tout un corps, qu'il soit collectif ou individuel. *De facto*, qu'il s'agisse de créer une église, fonder une communauté ou encore d'édifier une vie spirituelle, la formation d'un corps est essentielle à l'incarnation du *verbe*. « Ce qui se formule comme rejet du *corps* et du *monde*, lutte ascétique, rupture prophétique, n'est que l'élucidation nécessaire et préliminaire d'un état de fait à partir duquel commence la tâche d'offrir un corps à l'esprit, d'*incarner* le discours et de donner lieu à la vérité.³³ » Fait révélateur, cette absence qui travaille la mystique chrétienne ne se situe jamais du côté de ce qui fait rupture (le texte), mais toujours dans *ce qui se fait chair*. « *Ceci est mon corps* : ce *logos* central rappelle un disparu et appelle une effectivité³⁴ ».

Parallèlement, les soubassements du christianisme, et le sous-texte de la Bible indiquent constamment une recherche pour retrouver un corps perdu : le peuple d'Israël, soumis au déplacement, erre dans le désert à la recherche de la terre promise, le tombeau du Christ est retrouvé vide après sa crucifixion. Un stéréotype récurrent voudrait que le christianisme vénère l'âme au détriment de la chair. Or, De Certeau renverse la question en nous montrant que si la chair pose problème, c'est parce qu'elle est le seul moyen par lequel l'âme peut s'élever vers Dieu : le corps comme espace de transition, à l'extérieur de soi. L'influence de la mystique chrétienne sur l'évolution du roman appelle une valeur irrationnelle, que Georg Lukács voit comme un problème métaphysique :

Cette irrationalité assurée et parfaite du cosmos entièrement structuré fait apparaître l'ombre de Dieu comme quelque chose de démonique : vue dans la perspective de cette vie, elle ne saurait être saisie ni ordonnée, elle ne saurait donc se révéler comme Dieu ; et, en raison d'une structuration qui s'applique au monde ici-bas, il est impossible, comme chez Dante, de mettre en lumière, à partir de Dieu lui-même, l'unité constituante de l'être tout entier.³⁵

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Georg Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1920. p. 98.

Il existe une façon de lire la Bible qui prend en considération l'origine de cette absence, qui est l'analyse comparée des textes. En effet, avant que n'existe le christianisme, la notion de substance était déjà profondément ancrée dans la culture et les rites, et c'est l'avènement du christianisme qui a instauré une nouvelle façon de penser cette substance et de l'évoquer. Pour en considérer une définition différente, il faut nous replacer dans une métaphysique qui ignorait la distance entre le corps et l'esprit. Prenons un texte fondateur comme *L'Odyssée* d'Homère. Rempli d'aventures et de péripéties, ses personnages demeurent toujours en accord avec le monde où ils évoluent. Comme ils sont des héros mythiques, on pourrait dire que leur personnalité forte fait d'eux des archétypes faciles à déchiffrer. Cependant, cette clarté intérieure, ancrée dans un présent continu, fait en sorte d'éluder tout désaccord possible entre leur âme et le monde extérieur. Bien qu'Ulysse affronte mille périls, jamais il ne remet en doute le bien-fondé de ses agissements, car il agit toujours en intégrité avec son caractère et sa communauté. « Il en résulte un flux ininterrompu et rythmé de phénomènes, où n'apparaît nulle part une forme restée à l'état de fragment ou seulement à demi éclairée, ou une lacune, ou une disparate qui conduirait le regard dans des profondeurs insondées³⁶. » Par rapport au genre épique, tout autrement est construite la narration biblique. Prenons ce célèbre extrait de la Genèse, cité par Erich Auerbach dans *Mimesis* : « Le dieu met alors Abraham à l'épreuve. Il appelle : Abraham. Réponse : Je suis là. Il lui demande : *Prends ton fils, ton fils unique, ton fils aimé. Pars au pays de la Moriyyah où tu l'offriras en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai.*³⁷ » (BAY, 79)

Après avoir reçu cet ordre cruel, Abraham se lève de bon matin et se prépare en vue du voyage. Puis il se met en route. Intervient alors une ellipse de trois jours. Trois jours ! De l'angoisse, de la confusion qui habite le personnage au cours de ce périple, il ne nous est absolument rien dit : aucune péripétie, dialogue, ou autre détail ne détourne notre regard du point de fuite qui aspire l'action vers le drame qui se prépare. Du troisième protagoniste, Isaac, nous ne savons pas grand-chose non plus. Il pourrait être beau ou vilain, brillant, idiot,

³⁶ Erich Auerbach, *Mimesis, La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des idées », 1946, p. 15.

³⁷ La traduction que j'utilise, et qui diffère de celle d'Auerbach, est tirée encore une fois de la version Bayard.

mais rien ne viendrait éclairer son caractère sinon la relation qu'il entretient avec son père : il est le fils unique, le fils aimé. « La narration n'éclaire que ce qui doit être connu ici et maintenant, au sein de l'action en cours — pour qu'apparaisse combien l'épreuve d'Abraham est terrible et que Dieu en est conscient.³⁹ »

Du précédent dialogue, on peut aussi remarquer qu'aucune précision n'est établie sur l'apparence, ni la position de Dieu dans l'espace ; le créateur est dépourvu d'enveloppe ou de forme définie, il émerge comme une pensée, *une voix* terrible qui surgirait d'un angle mort de l'inconscient. Au sein d'une épopée, l'auteur aurait pris la peine de narrer la venue du dieu et d'instaurer son apparition. Au sein de l'*Illiade*, par exemple, lors de la venue d'un dieu, le narrateur situe toujours le lecteur dans un présent qui lui sert de repère spatio-temporel, alors qu'ici, Dieu surgit tout à coup de nulle part, il apparaît sans forme ni annonce, « [...] de lui nous ne percevons qu'une voix venue d'on ne sait où, et cette voix n'appelle que par un nom, sans adjectif [...] »⁴⁰ : Abraham, qui lui non plus, n'est guère situé dans l'espace si ce n'est par sa réponse : *je suis là*, qui instaure un rapport subjectif à la présence divine.

Toute la charge dramatique qui lie Abraham à son fils émane d'un arrière-plan qui laisse deviner un mystère en-deçà de l'action en cours. La quasi-absence de dialogues, les descriptions succinctes et le déroulement de l'histoire, scindé par une ellipse, n'offrent au lecteur que l'aspect extérieur du conflit moral dans lequel est placé le personnage du père. De même, son silence se borne à suggérer l'angoisse générée par un cas de conscience, et comme rien ne nous est dit de sa lutte psychologique, le récit est soumis à une tension constante orientée vers un but spécifique, mais par là indiscernable.

Le monde de l'épopée peut présenter maints écueils, frontières et territoires dangereux gardés par des monstres horribles, reste qu'il a été taillé uniformément dans un même bloc : il ne s'y produit jamais de rupture radicale où est remise en question le mouvement de l'âme elle-même. À la différence de l'épopée, nous dit Auerbach, la bible met en place des procédés littéraires qui rendent compte de la profondeur d'un univers morcelé, où l'ubiquité divine

³⁹ *Ibid.* p. 19.

⁴⁰ *Ibid.* p. 17.

surgit d'un ailleurs inassignable. « Dieu est toujours dans la Bible, car sa présence ne peut pas se circonscrire comme celle de Zeus ; c'est seulement "quelque chose" de lui qui se manifeste, il s'étend lui-même dans la profondeur.⁴¹ » Dans un monde total et unifié, le destin se manifeste aussitôt que l'épreuve se met en branle, alors que dans le cas d'Abraham, on expérimente les limites de la subjectivité humaine.

Si je prend la peine d'expliquer la différence entre la forme narrative de l'épopée et la narration biblique, c'est parce que je pense, comme Auerbach, que la bible n'est pas seulement un livre religieux, elle est aussi le témoin d'un phénomène de prise de conscience sur le réel, et une reconnaissance du problème de la subjectivité à l'état de prototype. Dans un monde comme celui de l'épopée, où la totalité de l'être domine, les héros n'ont pas besoin d'être réduits au silence, ni de posséder une intériorité problématique, leurs actions s'accointent parfaitement avec la nature de leur âme. Par contre, ouvrez les barrières, dotez ce monde d'un regard qui s'étend vers une ouverture potentiellement infinie, et vous obtenez le germe de ce qu'on appelle : *un roman*. Georg Lukács va exactement dans le même sens quand il affirme que c'est à partir d'une totalité détruite que « la réponse tragique à la question de l'être n'apparaît plus comme une évidence immédiate mais comme un miracle, comme un arc-en-ciel tenu fermement élané par-dessus les abîmes.⁴²»

L'image fournie par Lukács s'accorde bien avec l'aventure d'Abraham. Il existe une subtilité, pourtant, à dégager de cette comparaison. En vérité, si la Bible n'est pas un roman, j'y fais référence à dessein de montrer qu'elle constitue pour mon écriture un modèle narratif qui témoigne, comme l'écrit Auerbach, « [...] d'une conception de l'histoire universelle et de l'interprétation de cette histoire [...] »⁴³. Parce que le père a choisi d'obéir à l'ordre irrationnel de tuer son fils, le sens profond de ses actes n'est jamais donné avant que n'intervienne le miracle : lorsque l'ange retient son bras de frapper, Abraham obtient la confirmation, le signal qui vient aussitôt enrayer ses doutes. Pour que ce miracle se produise, il doit pour ainsi dire aller au-devant de lui-même, marcher en direction d'un but qui, s'il est enveloppé de mystère, ne révèle aucun détail de sa nature ni de sa signification. Tout se passe

⁴¹ *Ibid.* p. 20.

⁴² *Op.cit.* p. 27.

⁴³ *Op.cit.* p. 26.

comme si le personnage d'Abraham était aspiré par un point de fuite qui mène à l'extinction du sens. Lukács abonde dans le même sens lorsqu'il affirme : « Un tel péril ne peut être surmonté que si l'on pose comme ultime réalité, en pleine conscience et de façon adéquate, ce que ce monde a de fragile et d'inachevé, ce qui renvoie en lui à autre chose qui le dépasse.⁴⁴ »

Cette ultime réalité, en tout état de cause, ne se trouve pas dans un monde qui serait balisé, ou déterminé par des bornes précises. Rappelons nous ce qu'a écrit Mircea Eliade à propos de l'espace sacré : toute œuvre réalisée par les humains, pour être sanctifiée, doit être mise en place à partir d'un centre métaphysique pour qu'advienne la transcendance. Or, l'exemple d'Abraham, qui suit sa propre ligne de fuite au sein d'un plan indéfini, nous montre que le sacré ne procède peut-être pas à partir d'un centre, mais d'un point mort.

Si Eliade associe le démon à une entité étrangère en provenance de l'extérieur, le dieu d'Abraham, fondateur de la religion sémite, posséderait effectivement une facette démoniaque. Une autre possibilité doit demeurer en suspens : puisque la métaphysique biblique procède, à l'image du roman, d'une totalité détruite, Dieu aurait besoin de se dédoubler pour incarner à la fois une entité fluide, insaisissable et survenant sans annonce, mais aussi un dieu stable, dont la fixité sert de repère temporel et spatial. La fin du chapitre 22 de la Genèse nous montre en effet que même si l'errance est typique au peuple d'Israël, sa mémoire est transmise par une série de traces, de bornes qui fondent le lieu originel de la foi. Au moment où l'ange retient son bras de frapper, « Abraham lève les yeux et voit un bélier les cornes prises dans un fourré. Il va prendre le bélier et l'offre en holocauste à la place de son fils. Abraham appelle ce lieu *Yhwh- Voit*. Ce lieu dont on dit aujourd'hui : *Sur la montagne Yhwh est vu.* » (BAY, 80)

Si on prend en compte l'alternance du déplacement effectué par Abraham, on peut réitérer, en continuité avec Freud, que Dieu est *Daimon*. Il peut être bon, ou mauvais selon le contexte. Il peut frapper à tout moment, mais aussi secourir celui qui est dans le besoin. Plus encore, son

⁴⁴ *Op.cit.* P. 65.

comportement peut varier suivant des tribulations où il mène arbitrairement (du moins en apparence) ses sujets, qu'il choisit de déplacer sans scrupule au sein d'un espace vacant, sans balises, ou encore il a le droit d'exiger, selon son désir, que les fidèles lui édifient un centre métaphysique, un autel, un temple érigé à la mémoire perpétuelle de sa puissance.

J'ai été élevé dans un milieu religieux qui considérait le mal et le bien comme des principes incompatibles. Aussi vrai que Dieu apportait félicité et sérénité, Satan ne représentait que la confusion et la souffrance. Cependant, étant depuis détaché de cette opposition binaire, je peux affirmer avec assurance que le bien et le mal sont parfois liés, pour reprendre l'expression de Gilles Deleuze et Claire Parnet, par une *multiplicité*. « C'est pourquoi il est toujours possible de défaire les dualismes du dedans, en traçant la ligne de fuite qui passe entre les deux termes ou les deux ensembles.⁴⁵ » De là provient mon choix de sujet. Ce qui me fascine à propos des extraterrestres, c'est justement la capacité qu'ils ont de permettre la communication entre des plans de réalité et des représentations antithétiques. Dans la scène de l'opération, par exemple, la pensée intérieure se confond avec le dialogue. Le plaisir et la souffrance, l'humain et le non-humain, l'organique et le psychique, la présence et l'absence, sont autant de territoires opposés qui se recoupent et s'échangent mutuellement des attributs, mélangeant leurs propriétés jusqu'à l'indétermination. Les extraterrestres ont donc une fonction spéciale, que Deleuze et Parnet qualifient d'*Anomale*. « *L'Anomal* est toujours à la frontière, sur la bordure d'une bande ou d'une multiplicité ; il en fait partie, mais la fait déjà passer dans une autre multiplicité, il la fait devenir, il trace une ligne-entre. C'est aussi "l'*outsider*" : Moby Dick, ou bien la Chose, l'Entité de Lovecraft, terreur.⁴⁶ » C'est exactement ce que Deleuze et Parnet entendent par la fonction spécifique de *l'Anomal* : la capacité de transformer une rencontre incompatible par un échange de code.

Dans une fiction, ce principe d'échange a une grande incidence sur l'esthétique du récit. En mettant en place un monde donné, on établit les bases d'un système de sens ayant sa structure, son mode de fonctionnement et son esthétique propre. L'organisation de cet univers peut suivre un arrangement complexe. À l'intérieur d'un seul système, d'autres ensembles

⁴⁵ Gilles Deleuze, Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs », 1996, p. 43.

⁴⁶ *Ibid.* p. 54

peuvent communiquer en des régions spécifiques. Par analogie, certains organes du corps fonctionnent en parité, comme le cœur et les poumons qui participent à la même activité, faire circuler l'oxygène au sein du flux sanguin. Par contre, ces sous-systèmes se rapportent tous à une entité unique, un territoire unitaire : le corps. Aussi, si nous prenons pour acquis qu'un système comporte une limite, il doit, comme le dit le théoricien Omar Calabrese, être doté d'une frontière⁴⁷. « The existence of a border is guaranteed, in all cases, by the fact that, on one hand, its points separate and, on the other hand, they cohere to all the other points belonging to the system (which thus includes the points on the border).⁴⁸ »

La théorie de Calabrese rejoint ma pratique d'écriture si l'on considère qu'une frontière ne saurait être considérée comme impénétrable. Omar Calabrese a bien identifié que les points placés virtuellement *sur* une frontière appartiennent simultanément à l'intérieur et à l'extérieur du territoire. Le rôle de la frontière ne saurait donc être réduit à celui de limiter l'étendue d'un système donnée. La frontière peut agir à titre de filtre, ou, pour reprendre notre analogie organique, comme une sorte de membrane poreuse. Suivant cette logique, certains systèmes peuvent être ouverts en des endroits spécifiques le long de leur frontière, permettant des échanges plus ou moins réguliers avec l'extérieur. Si échange il y a, les éléments externes introduits dans le système doivent en conséquence subir un changement: « Elements outside the system can be introduced on the condition that they are translated (in the literal sense of being carried accross) into interior elements by being made into a coherent part of the system (for example, by being adapted to its code) »⁴⁹.

Dans la dernière citation, le théoricien emploie le mot anglais *translated*, expression qui en français se traduit par *déplacer* ou *transposer* (being carried accross), comme en géométrie, lorsqu'on fait glisser une figure à l'intérieur d'un plan. La beauté de cette expression, c'est qu'elle peut aussi être interprétée comme un acte de langage : les éléments étrangers au système doivent littéralement être *traduits* d'une langue à l'autre, d'un code à l'autre pour pouvoir intégrer le territoire qu'ils pénètrent. À partir du moment où un territoire commence

⁴⁷ Omar Calabrese, *Neo-Baroque, A sign of the times*, New Jersey, Princeton University press, 1987, p. 47.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.* p. 48.

à s'étendre, il est susceptible de laisser pénétrer à l'intérieur de sa zone des éléments étrangers qui, pour passer la frontière sans être repérés, doivent *se déguiser*, empruntant le code inhérent au système qu'ils investissent. Nous avons donc accès, dans cette théorie, à plusieurs niveaux de sens. En premier lieu, nous avons le niveau esthétique des formes qui se déplacent et se métamorphosent au sein d'un même ensemble. Simultanément, la dimension esthétique se couple à la dimension linguistique, qui permet un dialogue entre deux codes jugés incompatibles. Ce phénomène de *traduction*, enfin, s'insère dans notre analogie organique. Nous savons que les virus, une fois pénétré la membrane d'un organisme, non seulement parasitent les cellules de leur hôte, mais aussi les copient, *se déguisent* en s'adaptant au code génétique de l'organisme infecté pour en adopter la signature.

À l'aune de ce que dit Calabrese, mon rapport aux extraterrestres, il est vrai, a fortement été influencé par le milieu dans lequel j'ai grandi. Mon éducation chrétienne a constitué un territoire dont les frontières se voulaient absolument étanches et rigides. Par contre, je ne peux désormais nier que ce monde, fermé sur lui-même, comportait des failles : ce discours hermétique ne pouvait se fermer complètement de l'ensemble du discours social. Même si la théorie d'Omar Calabrese vise avant tout à rendre compte du mouvement des phénomènes culturels au sein de la société, cette métaphore d'un système fermé par une frontière poreuse recoupe bien ce que je tente de démontrer dans la fiction, à propos de la rencontre avec les extraterrestres. Si je reprends la métaphore initiée par le théoricien, je dirais que ces éléments intrusifs ont dû subir une *traduction* de leur code pour pouvoir s'immiscer à l'intérieur de mon monde.

Ainsi, le souvenir de la vidéo, que j'ai dépeint au début de mon introduction, et que j'ai reconduit dans *L'Enlèvement*, prend tout à coup un sens plus pénétrant. Lorsque mon église m'a appris que les extraterrestres étaient des démons, ce phénomène de transfuge viral était déjà en train de se manifester, puisque les visiteurs de l'espace, entités indistinctes, intangibles, devenaient tout à coup partie inhérente de la tradition biblique. Littéralement, ils s'adaptaient au système de pensée chrétien en modifiant leur code pour s'y intégrer en prenant la forme du démon.

Reste à savoir comment ce changement de forme a été rendu possible. Puisque le modèle que j'avais choisi pour construire mon histoire était celui de l'invasion, il a d'abord été nécessaire de situer celle-ci à l'intérieur même d'André pour que se produise une propagation au sein de la communauté chrétienne. Le fait que, dans un premier élan, le personnage désobéisse en s'éloignant de la maison, suivant un signe qu'il vient d'apercevoir dans le ciel, est en cela révélateur de la manière avec laquelle j'ai institué son cadre de référence. Situer le monde d'André par rapport au monde intangible, outre-espace, a consisté en une technique pour faire voler ce cadre en éclats. Afin d'exemplifier cette technique, il n'y a qu'à concevoir la maison, et ses environs, comme les bords du cadre qui referment le tableau sur lui-même. Ainsi, lorsqu'on regarde un tableau, c'est l'existence du cadre qui génère son unité synthétique. Cette thèse est conforme avec la conception du système chez Calabrese, chez qui la frontière constitue une limite au fonctionnement interne d'une chose. Cette démarcation, chez le philosophe Georg Simmel, n'est pas applicable dans la nature. Les animaux, les plantes et les minéraux, n'étant pas dotés de conscience propre, ne sont « en effet que le théâtre du passage ininterrompu des flux d'énergie et des substances [...] »⁵⁰ » Ils ne sont présents au monde que par une série de causes et d'effet qui les inscrit dans la biosphère. Par contre, « l'essence de l'œuvre d'art est au contraire d'être un tout pour elle-même, qui se passe de toute relation avec un dehors et renoue en son centre chacun des fils qu'elle a déroulés. »⁵¹ » Philosophiquement, cette théorie présuppose qu'une œuvre vaut pour elle-même et par elle-même, et qu'elle ne saurait être appréciée en dehors des frontières où elle se situe. Sur le plan psychologique, Georg Simmel va plus loin, affirmant que notre incapacité à communiquer directement nos pensées signifie l'unité de l'âme et du corps. « C'est en effet dans la mesure même où un être constitue une unité à part entière qu'il possède cette sphère que personne ne peut pénétrer, cet être-pour-soi qui le préserve de tout autre. »⁵² »

Il va de soi que l'être humain est à jamais réduit à une communication partielle avec ses semblables. Or, bien que dans une peinture, le cadre nous permette de glisser notre regard à l'intérieur du tableau, cet effet de totalité n'est possible que si l'œuvre nous garde à distance

⁵⁰ Georg Simmel, *Le cadre et autres essais*, Paris, Gallimard, Coll. « Le Promeneur », 2003, p. 29.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.* p. 30.

d'elle-même, qu'elle se pose comme objet à la représentation en confirmant, par le biais de notre regard, que nous demeurons dans une position de sujet inébranlable. Si l'importance de la perspective échoit à notre point de vue dans l'espace, ce point de vue n'est jamais fixé de façon télescopique. Aussi, un tableau peut très bien procéder d'un effet trompe-l'œil, où l'espace du spectateur entre en continuité avec l'objet de la représentation, et ce par un recours au point de fuite. Cela étant dit, la thèse de Simmel est peut-être faussée par sa fixation sur le cadre qui entoure le tableau (on pourrait dire que cette typologie est celle d'une peinture classique), car il voit l'humain comme une chose dotée de deux dimensions : intériorité contre extériorité, sujet versus objet. Entre les deux ne semble pas intervenir de moyen terme capable d'unir (ou de scinder) cette binarité.

La thèse de Simmel n'est acceptable que si on prend pour acquis la souveraineté du sujet par rapport à l'objet. Cette thèse pose problème, car elle ne prend pas en compte la puissance que peut receler un objet, ni sa capacité à sortir de son carcan pour nous séduire. « Dans notre pensée du désir, le sujet détient un privilège absolu, puisque c'est lui qui désire. Mais tout se renverse si on passe à une pensée de la séduction. Là, ce n'est plus le sujet qui désire, c'est l'objet qui séduit.⁵³ » Jean Baudrillard a bien raison, à mon sens, quand il écrit que le chemin qui nous a mené vers la connaissance du monde se veut tracé d'après les limites inhérentes à notre subjectivité. Comme l'a montré Omar Calabrese, les limites sont parfois là pour être des seuils de rupture, et c'est justement la fonction spécifique de *l'anomal* que de faire basculer le sujet dans le champ de la multiplicité, de le livrer « à l'univers multiple, monstrueux et fascinant, à l'univers cruel et aléatoire de la séduction venue d'ailleurs [...] »⁵⁴.

Au cours de cet essai, j'ai souvent recouru à la métaphore pour faire valoir la similitude qui réside entre les démons et les extraterrestres. Il ne faut cependant pas oublier le point d'origine de mon histoire : la foi, qui n'a rien d'un concept véhiculé par des figures de style. Lorsque je lisais la bible durant mon adolescence, la création du monde n'était guère une fresque philosophique : Dieu *avait créé* la Terre en sept jours. De la même façon,

⁵³ Jean Baudrillard, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, Coll. « Le livre de poche », 1983, p. 127.

⁵⁴ *Ibid.* p. 128.

l'Apocalypse ne représentait pas non plus une parabole symbolique, destinée à faire réfléchir sur le cycle de la création et de la destruction : la fin du monde *était là*, palpable et imminente, elle se confondait avec la réalité.

Retourner sur les lieux de la foi appelle ce que Baudrillard nomme une *stratégie de l'objet*, qui interdit le déplacement métaphorique du discours. « Cette liquidation de la métaphore, cette précipitation du signe en matériel brut, insensé, est d'une efficacité meurtrière. [...] les signes se font objet, non-métaphorisables, cruels, sans appel. Ils coupent court à tout déchiffrement, ils se confondent avec les choses (c'est pourquoi le destin est rêveur, il a la même instantanéité inintelligible que les signes ou les mots dans les rêves).⁵⁵ »

L'enlèvement est non seulement une possession du corps, il est l'éclatement de la subjectivité même, et c'est ce qui en constitue la puissance. Il y a, d'une part, la dimension interrogatoire de l'enlèvement : les instruments comme moyen de faire pression, obliger l'organisme à livrer ses énigmes, ouvrir le corps comme on extraierait la substance d'un cobaye. D'autre part, cette déconstruction du corps entretient un lien étroit avec la notion de l'érotisme, chez Georges Bataille, quand il écrit, à propos du sacrifice : « Cet être est mis à mort. Avant sa mise à mort, il était enfermé dans la particularité individuelle. [...] son existence est alors discontinue. Mais cet être, dans la mort, est ramené à la continuité de l'être, à l'absence de particularité.⁵⁶ » Autrement dit, sacrifier quelqu'un, c'est le *rendre sacré*. Cela peut sembler audacieux d'affirmer que le sexe est lié à la mise à mort violente, si on pense au fait que l'acte sexuel est avant tout un plaisir, une réjouissance dans la vie. Mais il ne faut pas oublier que par la reproduction sexuée, notre individualité n'a pour ainsi dire aucune importance au sein de la totalité organique ; distinction, cruciale chez Bataille, où le plaisir est diamétralement opposé à la jouissance. Le plaisir, nous explique-t-il, est une force de construction, alors que la jouissance est une libération pulsionnelle, elle est pure dépense d'énergie⁵⁷.

⁵⁵ *Ibid.* p. 138.

⁵⁶ *Op. cit.* p. 96.

⁵⁷ Georges Bataille, *La part maudite*, Paris, Minuit, Coll. « Reprise », 2014, p.32.

Voilà pourquoi, à la suite de ce que cette analyse a proposé, il n'y a peut-être plus de place pour le désir proprement dit. En tant que sujet, je peux effectivement affirmer qu'écrire ce roman a représenté un désir concret. Or, ce qui s'est passé durant la rédaction n'a pas procédé d'une volonté qui m'était propre, mais de la puissance d'un objet extrêmement séduisant, au point où je ne savais plus si c'était vraiment ma subjectivité qui se livrait. Ou plutôt se livrait-elle, pour reprendre les paroles de Baudrillard, à un acte qui la faisait passer dans le champ d'une objectivité destructrice. Puisque le plaisir nous construit, nous édifie, nous conforte dans le sentiment, très subjectif, de s'appartenir, la jouissance à l'opposé consume l'être, le faisant retourner à la continuité, ou, pour reprendre le terme de Bataille, prive le sujet « [...] de son caractère limité en lui donnant l'illimité. ⁵⁸»

⁵⁸ *Op. cit.* p.96.

SEXE HYBRIDE

Plusieurs supposées victimes d'enlèvements affirment avoir eu des contacts sexuels avec les extraterrestres. Ces témoins insistent sur l'intérêt des kidnappeurs pour les organes génitaux de l'humain. Au sein de la littérature ufologique, les exemples de rapports sexuels avec les visiteurs d'outre-espace sont nombreux et variés, mais citons le cas de l'écrivain américain Whitley Strieber. Strieber avait déjà affirmé sa présence dans le milieu littéraire anglo-saxon par ses romans à caractère fantastique, tournant principalement autour des thèmes du surnaturel et de la magie. Homme de famille, écrivain productif, sa vie a pris toutefois une teneur surprenante lorsque, par une nuit de décembre, il a été réveillé par des bruits sur le toit du chalet où, après un repas de Noël, il s'était calmement endormi. Par la suite, il aurait eu des réminiscences récurrentes de voyages à l'intérieur d'un vaisseau spatial habité par des créatures non-humaines. Ayant rencontré l'ufologue Budd Hopkins, qui l'a mis en contact avec un hypnothérapeute, Strieber a commencé à se remémorer sa rencontre avec les extraterrestres à travers une série de séances de régressions qui l'ont amené à écrire *Communion*, paru en 1987, et prototype d'une série de livres portant tous sur l'abduction.

Comme beaucoup d'abductés, Strieber affirme avoir vécu une opération chirurgicale aux mains des extraterrestres. Sous hypnose, il se remémore un moment particulièrement angoissant de cette opération, où les extraterrestres lui insèrent un objet hétéroclite à l'intérieur du corps : « Mais, vous voyez, cette chose est rentrée en moi. On l'a sortie. C'était presque vivant. Un gros truc gris, avec ce qui semblait être une petite cage à l'extrémité, une petite poignée ronde de la taille de l'extrémité du pouce. Et ils m'ont passé cela à l'intérieur... Ils me l'ont montré ensuite.⁵⁹ »

Dans ce passage, l'objet, après avoir été inséré à l'intérieur du corps de la victime, est ensuite exhibé devant ses yeux. L'objet apparaît en focale rapprochée, tout près des yeux. Il respire, il pulse, a une texture vivante, mais c'est tout de même une chose fabriquée, une machine, instrument qui joue ici avec froideur le rôle d'une extension, ou de senseur dans le

⁵⁹ Whitley Strieber, *Communion*, Paris, J'ai lu, 1988, p. 112.

corps de la victime. L'appareil technologique devient un organe sensitif, presque vivant, qui prolonge les sens tactiles de la personne. En somme, les extraterrestres s'en servent pour faire pénétrer leur volonté dans le corps de la victime, une victime contrainte par un pouvoir qui agit sur sa résolution, laissant aux agresseurs la possibilité de perpétrer une sorte de viol. En effet, les paroles de Strieber laissent fortement entendre, en accord avec le récit de l'abduction, que ce gros truc gris qui lui est passé à l'intérieur est rentré, puis ressorti par voie anale. Strieber est placé sous un contrôle mental qui l'empêche de résister à l'insertion de ce corps étranger. Le détail à propos de cet instrument, qui nous attire : « C'était presque vivant », évoque ici une prothèse, ou un organe de synthèse, encore cet objet d'une technologie inconnue qui a presque consistance organique, plus comme un godemichet que comme un instrument scientifique.

La sensation procurée par cette manipulation apparaît douloureuse et humiliante. Par contre, même si la douleur ressentie est prégnante, une contradiction intervient dans le discours de l'écrivain, et nous fait douter de la nature horridique de ces manipulations. Strieber affirme sans embages que la relation qu'il a développée avec les visiteurs est empreinte d'une irrévocable empathie, voire d'affection malgré l'épouvante et la souffrance ressentie : « [...] Je me souvenais de ce que j'avais ressenti à me trouver avec eux. D'une peur, d'une crainte révérentielle et même d'une sorte d'amour.⁶⁰ » Ce discours entre en parfaite résonance avec les propos de l'ufologiste américaine Kathleen Marden qui affirme : « This reassurance by the abductors is consistent with the alien abduction process. It is common for abduction experiencers to feel that they have been manipulated into feeling loved by their captors.⁶¹ »

Dans le cas d'enlèvement de Strieber, que nous avons cité comme exemple, le contact sexuel avec les extraterrestres a lieu grâce à un objet. Or, il arrive dans ce genre d'histoire que la personne ait une relation sexuelle directe avec un des êtres à bord du vaisseau. C'est le cas rapporté par un homme de nationalité brésilienne nommé Antonio Villas-Boa. Alors qu'il est en train de conduire son tracteur sur sa terre agricole, le fermier aurait aperçu un OVNI dans le ciel. La soucoupe volante se serait posée et de petits êtres en seraient sortis pour l'amener à

⁶⁰ *Ibid*, p. 93.

⁶¹ *Op. cit.* p. 158

bord. Une fois à l'intérieur, les kidnappeurs l'auraient déshabillé, puis forcé à se soumettre à un examen médical, incluant des prises de sang, pour le conduire ensuite dans une pièce où reposait un lit.

Enfermé dans la pièce, il commence à inspecter l'endroit avant qu'un gaz de mauvaise odeur sorte du mur et ne l'endorme. À son réveil, une créature féminine est debout dans la chambre. Elle est nue, de petite taille et ses cheveux sont longs et blancs. Ses yeux ont la forme d'amandes, très étirés sur le côté du crâne. Sa bouche est petite et mince, elle a le menton pointu. Antonio remarque que le poil sous ses aisselles et sur son pubis est rouge. Il en conclut que ce n'est pas tout à fait une humaine, mais son corps est celui d'une femme bien formée, pour lequel il éprouve vite de l'attraction. Elle se dirige vers lui et commence à l'attiser en se frottant contre sa peau. L'homme devient alors très excité et a une relation sexuelle avec elle. Après l'acte, l'hybride désigne son ventre et ensuite pointe le haut, signe, selon l'abducté, qu'elle porte désormais son enfant et qu'elle va l'emmener avec elle dans son monde. Après qu'elle soit partie, un extraterrestre entre avec les vêtements du fermier et lui dit qu'il est temps de se rhabiller⁶².

Il y a dans le récit du fermier un ridicule sous-jacent, lorsque, après avoir engrossée l'hybride, on lui apporte ses vêtements, comme si sa tâche de géniteur avait été accomplie. Il y a dans cette relation sexuelle vulgaire, et tout ce qui l'entoure, un manque total d'intimité, et qui fait apparaître le coït comme un procédé à valeur strictement scientifique, froid et distant, une simulation de l'acte d'amour qui prend une valeur purement mécanique. Après l'accouplement il n'a plus qu'à débarrasser le plancher, comme un crétin. Plusieurs détails de cette histoire m'ont aidé à construire le personnage de Dorothée dans mon roman. Dans une large mesure, Dorothée est construite sur le modèle de l'hybride, cet être à la fois extraterrestre et humain. Son apparence peut changer selon les situations, reste que lors de ses phases de transformation, son physique se modifie pour adopter, comme dans la rencontre de Villa-Boas, une forme destinée strictement au sexe. Dorothée est une créature artificielle destinée à exciter André.

⁶² Chris A. Rutkowski, *A World of UFOs*, Toronto, Dundurn Press, 2008, p. 56.

Retenons que dans le cas de Villa-Boas, la femelle extraterrestre est elle aussi un instrument de séduction. L'ambivalence entre assentiment et refus du contact constitue la marque distinctive de cet érotisme autour de la table d'opération. Le sujet qui raconte son histoire tente malhabilement de l'objectiver, habité par des sentiments contradictoires et subissant une pression extérieure. Assurément, l'opération ne suppose rien d'agréable pour la victime, qui est contrainte mentalement, physiquement et affectivement par le pouvoir des extraterrestres. L'horreur qui subsiste à la lecture de ces histoires inquiétantes se supplée à la gêne de percer à jour l'intimité d'une personne, vulgarité où le sublime se marie au grotesque dans un mélange inusité, qui appelle à la fois fascination et répulsion.

Sur cette table, le sujet se retrouve ainsi écartelé entre différentes perceptions qui disjoignent son organisme : prélèvements, implantations de sondes, de prothèses, manipulations sur les organes. Le schéma de la chirurgie, décrit à la première personne, découpe la scène en de multiples segments où sont exposés des parties du corps suivant un schéma orthopédique, série de plans explicites rappelant une séquence proche du matériel pornographique. Entre le regard pétrifié de la victime et l'œil froid des extraterrestres, il émerge un troisième regard qui rend la scène parfaitement objective, chirurgicale. Si les kidnappeurs extraterrestres aiment à opérer les organes génitaux des humains, afin d'en cultiver les ferments, ou d'en extraire de la matière génétique en passant par nos orifices, il est très courant d'entendre parler de manipulations et d'implantations perpétrées sur les yeux, dans les yeux, autour des yeux. « This took my eye out. There was a long sharp needle like device that put something in.⁶³ »

Dans une large proportion, dans les récits reconduits par l'ufologie, la description physique des extraterrestres est attachée à leurs particularités oculaires. L'exemple le plus connu de ces yeux hypertrophiés est sans conteste celui du gris (grey), avec ses larges globes oculaires en amandes noires, dépourvus de pupilles. C'est à ce jour la représentation la plus iconique de l'extraterrestre dans la culture populaire. On rapproche aussi certains types mystérieux d'extraterrestres à la morphologie insectoïde, par exemple de la mante religieuse, espèce qui possède des appendices visuels globuleux frappants pour l'imagination du spectateur.

⁶³ *Op. cit.* p. 212.

Référons-nous au saisissant essai que le mythologue Jean-Pierre Vernant a consacré à la Gorgonne dans son ouvrage *La mort dans les yeux*. La Gorgonne, aussi appelée Méduse, est cette créature monstrueuse dont on ne pouvait soutenir le regard sans sans être changé en pierre. Cet aspect le plus connu du monstre est chez Vernant chargé de significations sous-jacentes, et qui éclairent les cas d'enlèvements d'une lumière nouvelle. Vernant stipule que le procédé magique qui réside dans le regard de la Gorgonne est tributaire de la création d'un double monstrueux. « Dévisager Gorgô c'est, dans son œil, perdre la vue, se transformer en pierre, aveugle et opaque.⁶⁴ » La frontalité de la relation renvoie à l'évocation d'un miroir où le sujet s'absorbe tout entier, réciprocité impliquant à la fois dualité et inséparabilité, voire identification : on ne peut plus détacher son regard, ni détourner le visage de cette Puissance ; s'ensuit un redoutable effet de projection par dédoublement, où le masque devient une entité jumelle. Parlons alors de possession, de manipulation par le regard. « La possession : porter un masque, c'est cesser d'être soi et incarner, le temps de la mascarade, la Puissance de l'au-delà qui s'est emparée de vous, dont vous mimez tout ensemble la face, la gesture et la voix.⁶⁵ »

Cette aliénation véhicule sans conteste une présence démoniaque, puisque dans le jeu des regards qui se croisent s'établit un échange de statut qui va aller jusqu'à la confusion : le démon rentre dans le corps de la personne, la possède, « [...] mais dans cette proximité même s'instaure l'arrachement à soi, la projection dans une altérité radicale, la distance la plus grande, le dépaysement le plus complet s'inscrivant dans l'intimité et le contact.⁶⁶ »

Je souhaite reprendre la formulation: *la distance la plus grande, s'inscrivant dans l'intimité et le contact*, pour montrer à quel point la rencontre avec les extraterrestres suppose l'identification à un double monstrueux. Comme si le soi réapparaissait après avoir subi une torsion inconsciente, ce monstre exprime désormais ce que Omar Calabrese nomme une suspension des catégories. La Gorgonne, tout comme l'extraterrestre, est incompatible avec

⁶⁴ Jean-Pierre Vernant, *La mort dans les yeux, Figure de l'Autre en Grèce ancienne*, Paris, Hachette, Coll. « Pluriel », 1998, p. 80.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

nos classements habituels, puisque son principe est d'excéder les critères. « The enigma of the monster, and its spiritual excess, derive from this. This final characteristic makes the monster not abnormal, but also, in most cases, negative : a being on which a judgement of physical or morphological excess is transformed into a judgement of spiritual excess.⁶⁷ » La Gorgonne est hybride, elle erre entre plusieurs formes, plusieurs morphologies, voilà pourquoi elle est une déesse à l'altérité radicale. Plus encore, la caractéristique la plus impressionnante de ce monstre sacré repose dans la capacité de nous posséder par le regard, et de cette façon, on peut rapprocher la méduse de l'extraterrestre. La relation érotique avec les extraterrestres renvoie indéniablement au retour d'une image, d'une représentation refoulée avec laquelle le sujet se place en continuité perceptuelle. Possession par les yeux donc, regard hypertrophié qui convoque non seulement la dimension magique du double, mais qui suppose une parenté avec l'aspect parfois sinistre du sacré au sein du christianisme.

Selon Vernant, Gorgô n'a fait l'objet, au cours de la Grèce antique, d'aucun culte manifesté sous forme de rituels organisés. Mais on retrouve partout son visage, symbolisé par un masque, qui apparaît sur les frontons des temples, les boucliers des soldats, ou encore sur des ustensiles domestiques, des pièces de monnaie⁶⁸. C'est aussi un modèle plastique, une icône dont l'esthétique est figée par la facialité. « La Gorgonne est toujours, sans la moindre exception, représentée de face.⁶⁹ »

Ce visage-masque est irrévocablement monstrueux : bouche tordue, oreilles pointues, chevelure constituée de serpents, yeux écarquillés ; malgré les différentes variations qui travaillent cette face de monstre, « [...] elle se présente moins comme un visage que comme une grimace⁷⁰ », qui crispe le visage humain dans un état de bestialité. La torsion effectuée par cette grimace menaçante n'est pas seulement une expression destinée à renvoyer à la difformité humaine, elle évoque aussi un espace de transition, entre l'animal et l'humain. Enfin, ce visage terrifiant est obscène, il connote la forme des organes génitaux. Pour reprendre l'expression de Vernant, la langue de la méduse est une pointe qui, tout en

⁶⁷ *Op. cit.* p. 92.

⁶⁸ *Op. cit.* p. 31.

⁶⁹ *Ibid.* p. 32.

⁷⁰ *Ibid.*

rappelant un dard empoisonné, s'apparente à un sexe dressé, et tout autour de cette pointe, s'ouvrent les lèvres excitées d'une vulve, c'est un sexe maquillé en visage⁷¹, mais un sexe qui peut être hybride :

Le masculin et le féminin, le jeune et le vieux, le beau et le laid, l'humain et le bestial, le céleste et l'inferral, le haut et le bas (Gorgô enfante par le col à la façon des belettes qui, en accouchant par la bouche, inversent le statut des orifices buccaux et vaginaux), le dedans et le dehors (la langue, au lieu de rester cachée à l'intérieur de la bouche, fait saillie au dehors comme un sexe masculin, déplacé, exhibé, menaçant) — en bref, toutes les catégories, sur cette face, interfèrent, se recourent et se confondent.⁷²

La description exhaustive que Vernant donne de la Gorgonne se couple très adéquatement avec la définition, plus générale, qu'accomplit Omar Calabrese dans son ouvrage *Néo-Baroque*. Le monstre, spécifie-t-il, initie la notion d'un spectacle, il se démontre (*demonstrates*) comme un être hors-normes : *monstrum*. Ce type de créature génère évidemment un mystère profond par son ambivalence, il nous questionne dans deux sphères, deux volets distinctifs de l'expérience humaine : l'objectif (le monde qui existe à l'extérieur de nous), et le subjectif (l'esprit). La composition d'un monstre dépend de l'irrégularité de ses formes, qui se manifestent par une apparence excessive : « From ancient times to the present day, monsters have always been excessive in their dimensions (giants, centaurs, Cyclops, dwarves, pigmies) or in the number of limbs or parts (Gastropods, Sciopods, Blemmyes).⁷³ »

Il faut relever, suivant les critères de Calabrese, des cas où la pure apparence d'un monstre ne suffit pas à l'identifier comme tel. Une créature monstrueuse peut bel et bien avoir une apparence anthropomorphique et agir, se mouvoir, parler de sorte à nous berner, laissant entrevoir malgré tout une âme distordue. En effet, dans le domaine esthétique, nos critères de reconnaissance sont souvent basés sur la ressemblance et la conformité. Aussi, la perfection et la beauté sont toujours des critères exercés d'après un sens délimité, et tout ce qui dépasse ces limites, ces critères tend à apparaître imparfait ou monstrueux. Mais tout ce qui dépasse

⁷¹ *Ibid.* p. 33

⁷² *Ibid.* p. 79.

⁷³ *Op. cit.* p. 92.

la limite du point de vue subjectif, interne donc, est aussi synonyme de monstruosité.⁷⁴ On pourrait alors parler, comme le fait Calabrese, d'une monstruosité spirituelle. Ainsi Dorothée, même lorsqu'elle garde son apparence, ou son masque humain, n'en reste pas moins monstrueuse. Derrière la façade de ses yeux, il existe un être caché, dont les cellules sont à la fois extraterrestres et humaines. Si la partie humaine n'est plus qu'une enveloppe, le gène étranger qu'on lui a implanté la fait obéir à un plan, celui qu'ils ont fabriqué pour elle : amener André à l'intérieur du vaisseau en utilisant le sexe, en l'initiant à la sexualité.

Mon roman traite de la dimension du sexe sous son aspect contre-nature, monstrueux. Il est en cela proche de la définition de l'érotisme que donne Georges Bataille. Rappelons que dans la définition de l'érotisme chez Georges Bataille, la jouissance écrase le sujet dans une objectivité inéluctable. Cette mise en place d'un interdit, d'une répulsion, instaure par le fait même une attraction inévitable dont la Gorgonne, chez les Grecs, a été le puissant témoin. Ainsi, chaque époque a eu ses monstres comme chaque contexte historique a eu ses interdits. Le sujet, qui se dirige vers l'objet sacré, y dévide son désir, est soumis à la jouissance : il se perd dans l'inconditionné. Il est séduit, dirait Baudrillard, par un objet qui l'attire dans le champ de la négativité. Soi-disant, une définition de l'érotisme serait monstrueuse à la seule condition de s'inclure dans le contexte d'énonciation. Le monstre est toujours un écart par rapport à une norme, norme qui est elle-même changeante. « Le monstrueux restera toujours en dialogue avec la norme, une affaire d'ordre et de désordre et, en ce sens, une affaire de société. »⁷⁵ Seulement les anciens, qui avaient bel et bien compris le danger et la fascination que représentait la sexualité du point de vue sacré, ont conçu des représentations terrifiantes de la libido afin d'en éloigner les imprudents.

Ainsi, comme ose l'affirmer la psychanalyse, les désirs se construisent sur des interdits, c'est pourquoi ils seraient si souvent, au sein de la religion, soumis à des règlements, précautions éthiques nécessaires à la rétention de la pulsion, qui, si elle ne rencontre aucune limite, attire invariablement l'humain vers la dépense pure, au risque de son auto-destruction. S'il est vrai que les extraterrestres peuvent représenter un monstre post-moderne, conglomérat de

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ Didier Manuel [dir.], *Phénoménologie de la monstruosité dans l'imaginaire contemporain*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2009, p. 11.

différentes esthétiques et tendances ramenées sous la bannière d'une technologie mystérieuse et nouvelle, l'effet véhiculé par leur rencontre renvoie irrémédiablement à une sorte de terreur ancestrale devant la complexité infrangible du cosmos. Bien avant que ce monde ne soit balisé par les progrès techniques de la science, les religions ont toujours situé l'ailleurs dans un chaos initial et comme nous l'a appris Eliade, si le lointain, l'externe, est synonyme de danger, c'est bien parce qu'il renvoie à une partie interne de nous-mêmes que nous ne pouvons, en toute lumière, comprendre.

Quelque part, l'univers imprègne en nous ce sentiment d'état de créature pétrifiée devant la radicalité d'un phénomène ahurissant. L'immensité de l'espace ne contribue-t-elle pas à générer cette terreur, cette fascination interne et pourtant si profondément reliée à notre nature profonde, qui en est une de curiosité ?

Mais cette grandeur incommensurable n'a-t-elle pas quelque chose de monstrueux, étant donné sa nature négative ? Rudolph Otto a bien identifié les deux facettes que comporte une telle altérité radicale. Philippe Saint-Germain expose bien que la théorie de la religion développée par Otto « Profondément kantienne [...] oriente le regard non pas vers un objet posé de façon absolue, mais bien vers l'individu qui éprouve un objet échappant d'avance à toute saisie.⁷⁶ » Comme dans le cas de la méduse, cette rencontre provoque des émotions, des sensations physiques chez le sujet. D'autre part, l'objet de cette rencontre possède une nature toute indicible, impossible à rationaliser, puisqu'elle dépasse le langage humain. Comme l'apparition d'un monstre, le sacré a cette capacité de transcender les catégories. « Il ne les dépasse pas seulement, ne les rend pas seulement impuissantes, mais il paraît quelquefois s'opposer à elles, les supprimer et les confondre. Alors il n'est plus seulement saisissable, il devient paradoxal ; il n'est plus seulement suprationnel, il paraît antirationnel.⁷⁷ » La nature véritable du sacré repose dans une part d'ombre, qui s'oppose à la manifestation qu'elle provoque chez le sujet, c'est pourquoi on peut qualifier son contenu de négatif. On ne saurait comprendre cette double facette du sacré, soutient Otto, sans y apposer une catégorie spéciale d'interprétation. Il convient de créer, explique le théoricien, un nom qui en fixe le caractère

⁷⁶ *Op.cit.* p. 71.

⁷⁷ Rudolph Otto, *Le sacré, L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Paris, Payot, 2015, p. 63.

particulier. « Je forme pour cela le mot : le numineux. Si lumen a pu servir à former lumineux, de numen on peut former numineux.⁷⁸ »

À partir de là, on pourrait dire que la Bible regorge de rencontres terrifiantes avec le numineux. Par exemple, on peut clairement identifier le moment où Moïse rencontre le buisson ardent comme une confrontation avec le numineux : il y a d'abord l'apparence, l'image du buisson qui brûle sans se consumer opposée à la réaction pétrifiée du prophète, mais cette fascination se construit sur quelque chose qui refuse d'apparaître en toute netteté; une présence se révèle sans se dévoiler en pleine lumière. Le contenu de cette expérience s'inscrit dans une enclave dérobée au regard. Tout se passe comme si la scène nous obligeait à recourir à une image, ou à une représentation pour rendre compte d'une présence sinistre qui réduit Moïse à un état de créature terrifiée. « Le degré préliminaire en est la terreur "démoniaque" ou frayeur panique dont la peur des esprits est la dégradation et l'avilissement. Le sentiment du sinistre (uncanny) en est la première manifestation.⁷⁹ »

Je me rappelle encore la terreur ressentie à la contemplation du ciel, alors que j'avais l'âge d'André. La simple possibilité d'entrevoir un OVNI provoquait en moi une terreur démoniaque, celle dont parle Otto comme une dégradation, un avilissement, puisque je plongeais sans m'en rendre compte dans des questions abyssales qui m'emportaient dans un vortex de sentiments contradictoires, d'angoisse, de répulsion. Et pourtant, les extraterrestres ont représenté un désir, probablement encore indéfini, mais qui a eu l'effet de me conduire à la littérature, d'interroger ce qui ne devait pas être questionné. Tout comme la place de notre planète dans l'univers, et notre rôle à jouer à la surface de cette Terre, l'Église m'a inculqué que le sexe avant le mariage était un péché, on m'a encouragé à l'abstinence et à l'ascétisme, en me disant que Dieu saurait m'aider à contrôler mon désir.

Aussi vrai que les désirs les plus forts se construisent sur des interdits, l'horreur du sexe a su bien s'accoupler avec la terreur du ciel que je contemplais de mes yeux. On aurait tendance à croire que l'érotisme se dirige naturellement sur les objets intelligibles, alors que dans les

⁷⁸ *Ibid.* p. 27.

⁷⁹ *Ibid.* p. 39.

faits, il s'articule souvent sur des contenus insaisissables. Tourner son désir vers le ciel, vers un fétiche du cosmos, c'est faire de sa subjectivité un instrument de dépossession de soi. C'est, pour reprendre le terme de la psychanalyse, enfreindre un tabou. Si Freud et ses disciples parlent souvent de castration, il ne faut pas oublier que ce châtement vise à punir un désir interdit, et qui a déjà trouvé satisfaction à un niveau inconscient. Seulement, cette punition, que Freud associe souvent à la peur de l'inceste, ne se dirige pas seulement contre les organes génitaux, elle est destinée à enlever l'organe de la jouissance avec lequel on a commis la faute. Alors on peut comprendre l'importance que les extraterrestres accordent aux organes génitaux comme aux yeux. Indirectement, par le biais d'un retour du refoulé, la faute commise avec les yeux reçoit une punition par le biais des organes qui procurent la jouissance sexuelle, et la jouissance obtenue par les organes génitaux se retourne vers la persécution des yeux, et inversement. Rappelons comment la littérature fantastique aime les dédoublements de personnalité. À propos du récit fantastique *L'homme au sable*, Freud a écrit que l'effet fantastique repose sur les multiples dédoublements et déplacements du moi à l'intérieur d'un même fantasme, à savoir la mise-en-scène de personnages de même apparence, tenus pour identiques, « [...] de sorte que l'un participe au savoir, aux sentiments et aux expériences de l'autre, de l'identification à une autre personne, de sorte qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir quant au moi propre [...] »⁸⁰

À partir de ce que Freud tente de démontrer avec *L'homme au sable* de Hoffmann, on est en mesure de postuler que dans la scène de l'opération, telle que reconduite par l'ufologie, la victime crée des entités différentes comprises ensemble à l'intérieur d'elle-même, et que c'est la diffraction de ces multiples points de vue, ou instances du moi qui recrée l'enlèvement. À la manière d'un conte de fée que l'on raconte à un enfant, la personne va tantôt s'identifier à la victime, tantôt s'identifier au méchant. « Les contes de fées s'adressent à notre conscient et à notre inconscient et, tout comme ce dernier, ne reculent pas devant les contradictions.⁸¹ » Dans un des contes les plus connus du répertoire mondial, une petite fille est séduite par un loup qui cherche à la dévorer. Elle lui indique la maison de sa grand-mère et le prédateur

⁸⁰ *Op. Cit.* p. 236.

⁸¹ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, dans *Parents et enfants*, Paris, Robert-Laffont, Coll. « Bouquins », 1995, p. 289.

s'empresse d'y aller pour dévorer la vieille. Selon Bruno Bettelheim, il ne fait aucun doute que le Petit Chaperon rouge a tout fait pour livrer sa grand-mère.

La personne immature qui n'est pas encore prête pour la vie sexuelle mais qui est livrée à une expérience qui éveille de fortes émotions sexuelles revient à des procédés oedipiens pour affronter ces expériences. Elle croit qu'elle ne peut triompher en matière sexuelle qu'en se débarrassant de ses rivaux plus expérimentés, comme le fait le Petit Chaperon rouge en donnant au loup des indications précises qui lui permettront d'aller chez la grand-mère. Mais en agissant ainsi, elle montre son ambivalence.⁸²

Une lecture trop littérale de cet extrait nous pousserait à interpréter que l'enfant doit s'identifier au Petit Chaperon rouge, afin qu'il apprenne à ne pas se laisser embobiner par des gens mal-intentionnés. Par contre, si on lit bien entre les lignes, l'ambivalence de la petite fille ne repose pas seulement sur les sentiments voués à cette rivale mature qu'est la grand-mère, elle est reconduite dans tous les personnages du conte en même temps. Comme l'explique Bettelheim, le conte ne se soucie nullement des contradictions, et le moi de l'enfant peut ainsi être transféré à tous les protagonistes du récit qui tourne autour de l'initiation violente au sexe : il peut choisir d'être tour à tour le Chaperon, le loup, la grand-mère, ou encore il peut s'identifier à la force paternelle et rassurante du chasseur/bûcheron, qui vient ouvrir le ventre du prédateur pour sauver les innocentes.

Après avoir longuement réfléchi sur la signification profonde de la scène de l'opération, je pose l'hypothèse qu'il en va peut-être d'une métaphore de la naissance, vue dans sa forme aberrante. Tout comme le ventre du loup, la salle d'opération est un antre où la victime retourne à l'état de prototype. C'est un peu comme une matrice originelle où il est possible d'aller à rebours de la repulsion, pour s'accoucher soi-même. Je maintiens que l'explication la plus plausible pour expliquer ces expériences ahurissantes, c'est la composition d'une scène interne qui sert de théâtre à ses pulsions problématiques. L'individu a alors la possibilité de se jouer un sacrifice autotélique où il peut simultanément occuper la position de la victime et du bourreau.

⁸² *Ibid.* p. 288.

Même si l'extraterrestre convoque le surnaturel dans un contexte futuriste, l'opération traduit un schème fantasmatique complexe, mais archaïque qui est récurrent au domaine du conte de fées : celui de voir, d'être vu, et de se voir soi-même simultanément. Plutôt que de simplement se regarder dans le miroir, la personne entre dans le miroir, permettant tous les jeux de réfraction possibles. Cette thèse est en soi inspirée par la pensée de Jacques Lacan qui affirme, de pair avec la notion d'inquiétante étrangeté, la construction fantasmatique du Je sur une base spéculaire. En d'autres termes, le *Je* provient toujours d'un angle mort. « Il apparaît alors sous la forme de membres disjoints et de ces organes figurés en exoscopie, qui s'allient et s'arment pour les persécutions intestines [...] Mais cette forme se révèle tangible sur le plan organique lui-même, dans les lignes de fragilisation qui définissent l'anatomie fantasmatique, manifeste dans les symptômes de schize ou de spasme, de l'hystérie.⁸³ »

Beaucoup des choses que j'ai dites sur l'extraterrestre, en particulier sur sa dimension érotique, m'apparaissaient logiques d'un point de vue interne, mais sont difficiles à articuler sur le plan rhétorique. Effectivement, celui qui s'intéresse au surnaturel doit composer avec l'irrationalité de la vie, et si j'ai essayé de donner un sens logique à mes réflexions, il a parfois été nécessaire de permettre au délire de s'activer pour qu'advienne la réelle connaissance. Ainsi, ayant délaissé pour de bon le domaine de la croyance dogmatique, j'ai parfois eu l'impression de m'enfoncer dans la stupeur de l'animal, épris de plaisir autant que du sentiment d'un danger, celui de peut-être me recréer une illusion palliant à mon insécurité, mon ambivalence sur la nature mystérieuse de ce monde.

Comme l'a sagement écrit Georges Bataille, « Dans un monde entièrement profane, il n'y aurait plus que la mécanique animale. Sans doute le péché pourrait se maintenir, il se lierait à la conscience d'un leurre !⁸⁴ » Selon moi, nous avons, en tant qu'humains, peut-être épuisé à peu près tous les matériaux dont nous dotait le christianisme pour nous permettre de

⁸³ Jacques Lacan, *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée, dans l'expérience psychanalytique*. Communication faite au XVI^e Congrès international de psychanalyse, à Zurich le 17-07-1949. Première version parue dans la Revue Française de Psychanalyse 1949, volume 13, n° 4, pp 449-455, en ligne, <http://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1949-07-17.pdf>

⁸⁴ *Op. cit.* p. 137.

construire une métaphysique qui soit cohérente avec nos désirs, nos aspirations. Ce qui vient après cette religion canonique prépare à l'humanité un destin flamboyant, prophétique et redoutable, mais mon seul souci, c'est que comme dans le mysticisme de la fin, il se soit déjà lié à notre conscience par le biais d'un mensonge aussi pervers que puissant.

BIBLIOGRAPHIE

RÉFÉRENCES CRITIQUES ET THÉORIQUES:

- Auerbach, Erich. *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1968, 553 p.
- Barthes, Roland. *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1957, 247 p.
- Bataille, Georges. *L'Érotisme*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 2011, 280 p.
- Bataille, Georges. *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, 154 p.
- Bataille, Georges. *La part maudite*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 2014, 161 p.
- Baudrilard, Jean. *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset/Fasquelle, coll. « Biblio essais », 1983, 211 p.
- Bettelheim, Bruno. *Parents et enfants, Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995 : 101-423.
- Bullard, Thomas Eddie. *Mysteries in the eye of the beholder : UFOS and their correlates as a folkloric theme past and present*, Université de l'Indiana, University Microfilms International, 1982, 431 p. 89.
- Calabrese, Omar. *Neo-Baroque, a sign of times*, Princeton, New-Jersey, Princeton University press, 1987, 196 p.
- Däniken, Erich von. *Présence des extraterrestres*, Paris, Robert Laffont, 1969, 200 p.
- De Certeau, Michel. *La fable mystique I*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1982, 411 p.
- Deleuze, Gilles, Parnet, Claire, *Dialogues*, Paris, Champs/Flammarion, 1996, 181 p.
- Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1965, 181 p.
- Eliade, Mircea. *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1963, 251 p.
- Encyclopédies des religions*, Paris, Le livre de poche, coll. « Pochotèque », 2000, 770 p.
- Freud, Sigmund. *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985, 328 p.
- Freud, Sigmund. *Sur le rêve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988, 142 p.

- Freud, Sigmund. *Totem et tabou*, Paris, Payot & Rivages, 2005, 226 p.
- Girard, René. *La violence et le sacré*, Paris, Grasset et Fasquelle, coll. « Pluriel », 481 p.
- Hopkins, Budd. *Intruders. The incredible visitation at Copley Woods*, New-York, Random House, 1987, 223 p.
- Houellebecq, Michel, *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, Paris, J'ai lu, 2010, 130 p.
- Jung, Carl Gustav. *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1964, 260 p.
- Jung, Carl Gustav. *Un mythe modern. Des signes du ciel*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1961, 286 p.
- Kristeva, Lulia. *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1980, 248 p.
- La Bible*, Paris, Bayard, 2001, 2720 p.
- Le petit Robert*, Paris, Dictionnaire le Robert, 2010, 2764 p.
- Lukács, Georg. *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, 190 p.
- Didier Manuel [dir.], *Phénoménologie de la monstruosité dans l'imaginaire contemporain*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2009, 238 p.
- Marden, Kathleen. Stoner, Denise. *The alien abduction files. The most startling cases of human-alien contact ever reported*. Pompton Plains, New-Jersey, New Page books, 2013, 229 p.
- Mckenna, Terence. *The archaic revival*, New-York, Harper Collins, 1991, 267 p.
- Nietzsche, Friedrich. *L'Antéchrist*, suivi de *Ecce Homo*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1974, 233 p.
- Nietzsche, Friedrich. *La volonté de puissance I*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1995, 436 p.
- Otto, Rudolph. *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Paris, Payot & Rivages, 2015, 279 p.
- Propp, Vladimir. *Morphologie du conte*, Seuil, coll. « Points », 1970, 249 p.
- Simmel, Georg. *Le cadre et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Le promeneur », 1996, 83 p.

- St-Germain, Philippe. *La culture des contraires. Éclectisme, syncrétisme et bricolage*, Montréal, Liber, 2011, 188 p.
- Todorov, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, coll. « Points essais », 1970, 184 p.
- Tondrieu, Julien. Villeneuve, Roland. *Dictionnaire du Diable et de la démonologie*, Verviers, Gérard & Co, Coll. « Marabout université », 323 p.
- Vallée, Jacques. *Autres dimensions*, Paris, Robert Laffont, coll. « Les énigmes de l'univers », 1988, 340 p.
- Vallée, Jacques. *Confrontations*, Paris, Robert Laffont, coll. « Les énigmes de l'univers », 1990, 298 p.
- Vallée, Jacques. *Le collègue invisible*, Paris, Albin Michel, coll. « Les chemins impossibles », 1975, 254 p.
- Vernant, Jean-Pierre. *La mort dans les yeux. Figure de l'Autre en Grèce ancienne*, Paris, Seuil, coll. « Pluriel », 1996, 108 p.
- Verviers, Gérard. & Co, coll. « Marabout université », 1968, 326 p.

OEUVRES LITTÉRAIRES:

- Bear, Greg. *The Forge of God*, New-York, Tor book, 1987, 473 p.
- C. Clarke, Arthur. *2001, Odyssée de l'espace*, Paris, Robert Laffont, 1968, 310 p.
- C. Clarke, Arthur. *Les enfants d'Icare*. Paris, J'ai lu, 1964, 253 p.
- Card, Orson Scott. *Ender's game*. New-York, Tor Book, 1994, 324 p.
- Gaiman, Neil. *American Gods*, New York, Harper Collins, 2001, 588 p.
- Haldeman, Joe, *La guerre éternelle*, Paris, Opta, J'ai lu, 1976, 282 p.
- Heinlein, Robert A. *Starship troopers*, New-York, Ace Books, 2010, 335 p.
- K. Dick, Philip. *Le dieu venu du Centaure*, Paris, J'ai lu, 1964, 284 p.
- Lem, Stanislas. *Solaris*, Paris, Denoël, Folio S-F, 1966, 320 p.
- Levin, Ira. *Les femmes de Stepford*, Paris, Albin Michel, 1974, 159 p.

Levin, Ira. *Un bébé pour Rosemary*, Paris, Robert Laffont, 1967, 314 p

Lovecraft, Howard Philip. *The new annotated H. P. Lovecraft*, New York, W.W. Norton & Company, 2014, 853 p.

Maupassant, Guy de. *Le Horla*, Paris, Mille et une nuits, 1994, 63 p.

Roddenberry, Gene. *Star Trek*, Paris, J'ai lu, 1980, 219 p.

Silverberg, Robert. *Those who watch*, Toronto, Signet books, 1967, 143 p.

Wells, H.G. *La guerre des mondes*. Paris, Mercure de France, Folio, 1950, 249 p.